

L'Orient Littéraire

CULTURE

L'ORIENT LITTÉRAIRE

ET

OCTOBRE 2014

BARBARIE

NUMÉRO 100

L'Orient
LE JOUR

CULTURE
L'ORIENT LITTÉRAIRE

ET
OCTOBRE 2014

BARBARIE
NUMÉRO 100

Ouvrage réalisé par les
éditions *L'Orient des Livres*
www.lorientdeslivres.com
+961 1 384003

Direction éditoriale :
Hind Darwish

Conception et graphisme :
Tala Safié

Coordination générale :
Yvonne Mourani
Georgia Makhoul
Alexandre Medawar

Impression:
Anis Commercial Printing Press

WWW.LORIENTLITTERAIRE.COM

7	Alexandre Najjar Avant Propos: VAINCRE LA BARBARIE
11	Salah Stetié NOTRE FUTUR SOUS LA MENACE DES MONSTRES
15	Charif Majdalani LE LIT DE LA BARBARIE
19	Tahar Ben Jelloun LA POÉSIE POUR HORIZON ?
21	Ramy Zein DE LA REPRÉSENTATION AU RÉEL : RETOUR SUR UN MASSACRE
27	Farès Sassine TERRORISME ET MONOPOLES DU TERRORISME
31	Charles Dantzig LES BARBARES CIVILISÉS
33	Lamia el-Saad LE DERNIER REMPART DE LA CIVILISATION ?
35	Images du mois Les archives de <i>L'Orient Littéraire</i>
	
39	Dominique Eddé OBÉIR ET DÉTRUIRE
47	Bahjat Rizk LE DIABLE DE SAINT-PÉTERSBOURG
53	Fariba Hachtroudi CULTURE ET BARBARIE OU CULTURE DE LA BARBARIE ?
55	Dany Laferrière LA CULTURE TEMPÈRE CETTE BARBARIE EN NOUS
57	Wassyla Tamzali LA BARBARIE AU NOM DE DIEU
61	Pierre Assouline NON !
63	Mazen Kerbaj LA CULTURE REVUE À LA BAISSÉ
	
67	Vénus Khoury-Ghata VOUS AVEZ DIT CULTURE ?

69 Gérard Bejjani
ART ET ANTI-DESTIN

75 Metin Arditi
OÙ COMMENCE LA BARBARIE ?

77 Gwenaëlle Aubry
NOMMER LA FOULE DES SOLDATS

79 Maylis de Kerangal
FRONTIÈRES, CRIS ET CHANTS D'OISEAUX

81 Sylvie Germain
CULTURE ET BARBARIE : L'UN ET SON AUTRE

87 Samir Frangié
CULTURE ET BARBARIE : ENTRE TRANSGRESSION ET POLITESSE

91 **Images du mois**
Les archives de *L'Orient Littéraire*



95 Henry Laurens
LES BARBARES D'HIER À AUJOURD'HUI : À PROPOS DE *RACE ET HISTOIRE* DE CLAUDE LÉVI-STRAUSS

107 Ritta Baddoura
ESSENCE DE BARBARIE

111 Alexandre Medawar
BEYROUTH, BASILICO ET LES BARBARES



117 Kebir Ammi
L'UN EST L'AUTRE

121 Georgia Makhoul
AVOIR DIX ANS SOUS LES BOMBES

123 Percy Kemp
CULTURE ET BARBARIE : CE QU'ABEL EN AURAIT DIT

125 Wajdi Mouawad
LA TRAHISON DES PAONS

131 **Images du mois**
Les archives de *L'Orient Littéraire*



L
N° 100 — No. 10
FUS 730133
Reynold
Tel. : 350333

Directeur et rédacteur :
Solon BIRBA
Secrétaire
de rédaction :
André BONAL



Orient



littéraire

LETTRES, ARTS, SCIENCES, AU LIBAN ET DANS LE MONDE

LIBAN, précieux rocher

par Georges Naccache

En marge des nuits foliologiques de Baalbeck qui ont débuté hier, nous consacrons un numéro spécial au Liban, à ses thèmes poétiques, à ses images. Pour présenter ce numéro, nous avons eu recours à ce texte de Georges Naccache, écrit en 1967.

Tu es bien sûr que tu es, Liban, précieux rocher lisse de Baalbek même, face au Pénin, ta cléva la nette recouverte à la limite de la méditerranéenne Asie.

Mais, peut-être de ce côté et de même pliqué de malgros, quel-est-ce homme qui te contère cette valeur singulière ? Quel-est-ce qui fait que tu es autre chose et finalement plus qu'une agréable capitale des côtes méditerranéennes ?

C'est que tu es ce point précis sur la carte à peine perceptible, dans les 300 fantasmagiques diagonales li-ées des uns et des autres, un rocher dans toutes les directions en temps et de l'espace ; la petite tache blanc et rose autour de laquelle tourne l'Histoire depuis 6.000 ans.

Toutes les incursions de la plume, la résurgence au sol, à chaque période et tout ce qui te peint de plus grande sensibilité et de plus prompt réaction du monde.

Puis, Liban, universel, à un détail et un détail de détail... « Pas de grand qu'un moulin de poêle », « Petit-petit comme une « structure », « Préférer l'impériale... L'olivier et le figuier sont toute l'opulence de ta montagne ; ta capitale n'est qu'un grand soleil, mais les rayons de ta capitale, ton soleil, ton soleil, ont le même regard vers le large, le même goût de l'universel.

Il est bien d'être, ces gens de tous les ailleurs. Chez le cimetière du Dal-el-Ahli se l'agitation du Benik Sussouk, je révoque la double réaction, ce double aspect d'archaïsme et d'ouverture qui te fait, cette figure forte et inquiète.

Après tout que restent la mémoire, tu es sûr le lieu de croisement de toutes les pensées des hommes, le lieu de rencontre de toutes leurs grandes entreprises. Tu as formé le bois des temples de Salomon, construit les galeries des successeurs de Tyr et de Carthage. De Byzance et d'Alexandrie tu ne cédais tous les

arts et tous les fastes. Et c'est un de tes premiers besoins qui interviennent en ces temps d'insécurité et de chaos.

Tu dégages aujourd'hui aux nations les plus lointaines des poètes, des négociants, des banquiers. Tu fournis des aviateurs à l'Amérique, des chauffeurs en Liban, et tes comptables transpercent à Toulon comme à Rio.

Toutes tes forces armées ne font pas une demi-brigade mais toutes les Chanceleries, les Hauts-Majors ont les yeux braqués sur toi. Tu occupes plus de 10.000 kilomètres carrés de terre habitée ; mais c'est un instituteur de 20-25 kilomètres du Kour qui conduit à Lattaquié et à Tyr les trains économiques et sociaux de 71 wagons.

Tout ce que tu es, quel est le mystère de ton Ordre ?

Quel est le secret de ton insolent équilibre ?

Tu apparais au monde entier comme un vivant ôté à toutes les lois qui régissent le vie des Nations et la conduite des États. Ton économie a décou-

verté tous les aspects, tu dépasses à tous les calculs des politiques, et c'est tout condamné à mort, tu te consacres de prouver ta vie ou vivant.

Tu es ce pays où jamais depuis 25 ans, les deux litiges ottomans n'ont-entendu même à partager la même terre ; où tous les chefs de guerre se valent de préférence dans les sans intérêt ; où le monde est l'œil du contrebandier, le percepteur, celui du fraudeur, où l'industrie n'a pas de plus grande occupation que d'être absorbée, où la toute-puissance de l'Etat s'élevait devant le veto d'un cocher de tombereau.

Ton destin n'est-il pas de tenter toujours le désastre, de se mouvoir perpétuellement au bord de l'abîme et de s'y jamais tomber. Et l'ordre à son jour-nera dans l'équilibre n'est fait que de gestes, de chutes en arrière, comme ces séries phénoméniques qui, dès lors le cœur à l'école, nous valent quatre-vingt et on le regardant au long du jour.

Liban, toi, désordre, deux injustices dans ce monde que le droit de justice et d'ordre a atteint.

De neige et de verdure

par
Fouad Gabriel Naffah

Dans l'admiration de la neige et de la verdure
Au milieu des splendeurs de neige et de verdure
Et permit les arbres à leurs pieds
Les uns aux autres du côté du Liban inverse
Chaque jour, chaque nuit, chaque jour, chaque nuit
C'est la même chose inclinée vers la mer
Qui fait à ses côtés l'histoire et compose le monde
Quelqu'un dit à l'autre le plus souvent tout
En deux mots, deux fois, deux fois
Même jamais jusqu'au point d'oublier le geste
Tous un matin d'été entre l'été et l'été
Pluie et soleil en deux mots : Liban à deux mots
L'homme et la mer, l'homme et la mer, l'homme et la mer
L'homme et la mer, l'homme et la mer, l'homme et la mer
Et c'est l'un, l'autre, l'autre, l'autre, l'autre, l'autre
Yves et moi, les uns et les autres, les uns et les autres.

AVANT-PROPOS

VAINCRE LA BARBARIE

Alexandre Najjar



**Dernière
parution:**

DICTIONNAIRE
AMOUREUX DU
LIBAN, *Plon*,
2014

L'idée de ressusciter en 2006 *L'Orient Littéraire*, créé par Georges Schéhadé et repris par Salah Stétié, procédait de ma volonté de défendre la culture, le livre, la francophonie et la liberté d'expression dans un Liban qui venait de connaître de terribles épreuves – l'assassinat du Premier ministre Rafic Hariri et la disparition d'une poignée d'hommes politiques et de journalistes de premier plan, victimes de ceux qui utilisent le meurtre comme moyen de censure. Dès le deuxième numéro, la violence a refait irruption dans le pays avec la Guerre des 33 jours. Fallait-il battre en retraite, renoncer au projet culturel qui venait d'être lancé ? Parce que la littérature est la meilleure réponse à la violence, nous n'avons pas baissé les bras : nous avons imprimé notre numéro sous les bombes en réservant une page entière à la poésie, suivant l'exemple des poètes de la Résistance qui, à l'initiative de Paul Éluard, Pierre Seghers et Jean Lescuré, publièrent en 1943 un recueil intitulé *L'honneur des poètes...*

Depuis, *L'Orient Littéraire* a trouvé sa vitesse de croisière grâce à la fidélité de ses lecteurs et aux contributions d'écrivains et de journalistes libanais ou français proposant entretiens, dossiers, points de vue, bandes dessinées et critiques d'ouvrages parus en Orient ou en francophonie.

Pour célébrer dignement le 100^e numéro de *L'Orient Littéraire*, la rédaction a jugé bon de publier le présent ouvrage collectif axé sur le thème même qui a présidé à la création du supplément : « Culture et barbarie ». Thème épineux s'il en est, que nos amis écrivains ont choisi de traiter librement, de manière littéraire, philosophique, politique, voire poétique. Le résultat est édifiant. Il nous confirme que ces notions en apparence antinomiques se recoupent et se confondent souvent. N'est-ce pas Portalis qui affirmait : « *L'opposition civilisation barbarie s'effondre quand la barbarie est incluse dans la civilisation, quand l'inhumain est au cœur de l'humain* » ? Et Rivarol n'avait-il pas raison de penser que « *les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les peuples comme les métaux, n'ont de brillant que les surfaces* » ?

À travers des expériences vécues et des exemples tirés de la littérature ou de l'Histoire, nos fidèles contributeurs nous livrent des messages de paix en ces temps dramatiques qui connaissent une régression de l'humain et une défaite de la tolérance. Ils auraient pu évoquer davantage la déshumanisation engendrée

“ Les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l’est de la rouille. Les peuples comme les métaux, n’ont de brillant que les surfaces. ”

par les nouvelles technologies – qu’il est évidemment absurde de rejeter en bloc. Cette forme moderne de la barbarie, provoquée par le tsunami numérique, a balayé livres et lecture, et ramené le monde à l’ère des hiéroglyphes – les émoticônes prenant le relais des mots. Certes, face à l’islamisme galopant, la résurgence des impérialismes et la montée des partis extrémistes, ce phénomène peut apparaître secondaire. Mais il est une notion qui relie étroitement ces deux idées : la mondialisation, considérée à tort comme un antidote à la barbarie. Car l’éclatement des frontières, la pandémie du fondamentalisme et la prédominance d’une puissance à vocation hégémonique, conjugués avec le diktat des nouvelles technologies, ont créé en Occident comme en Orient une barbarie « mondialisée », linguistique, économique ou militaire...

Quoi qu’il en soit, le Printemps arabe est peut-être l’illustration la plus frappante de l’impossibilité d’éradiquer la barbarie, l’oppression et l’obscurantisme tant que la révolution souhaitée n’est pas sous-tendue par une réforme radicale des esprits et des mentalités. Pour exorciser « le malheur arabe » stigmatisé par Samir Kassir, il nous faudra affranchir la culture arabe de ses préjugés et de tous les archaïsmes qui, depuis des siècles et en dépit de la *Nahda*, l’enracinent dans le passé. Vaste programme !

Alexandre Najjar

NOTRE FUTUR SOUS LA MENACE DES MONSTRES

Salah Stetié



Dernière parution:

L'EXTRAVAGANCE,
Robert Laffont,
2014

Jamais plus qu'aujourd'hui l'homme n'a disposé d'autant de moyens de cheminer si inexorablement et si vite sur tous les chemins de la civilisation inédite et inouïe qu'il s'est inventée. Jamais non plus il n'a eu, à portée de main en quelque sorte, de tels pouvoirs de destruction. Les stupéfiantes avancées scientifiques, techniques, technologiques, biologiques et médicales, la formidable explosion informatique qui s'inscrit journalièrement dans son destin donnant à celui-ci les plus puissantes ailes qui soient ainsi qu'un horizon chaque matin plus reculé et plus élargi, tout cela fait tellement partie de notre quotidien le plus quotidien qu'il se pourrait qu'il ne nous surprenne plus guère. La domination chaque fois plus miraculeuse, précise, ajustée, qu'exerce notre esprit sur les secrets les plus inatteignables, croyait-on, de l'être humain, voire de l'être tout court, vie et nature mêlées, fait de nous de rayonnants conquérants. « *Je suis maître de moi comme de l'univers* », disait déjà Auguste dans le *Cinna* du Corneille de notre adolescence. Nous voici, chacun à sa place, cet Auguste-là. Et pourtant...

Et pourtant cet orgueilleux Auguste, si sûr de lui et dominateur qu'il se semble, cache en lui une terrible infirmité secrète qui, si peu qu'il se laissât aller, peut provoquer sa perte. Les antiques Grecs déjà avaient pressenti la chose, et bien des siècles

après eux, ce sera Nietzsche, celui du *Crépuscule des idoles*, le prophète ténébreux et malheureusement doré du foudroiement par effet de démesure. Nous en sommes là et nous habitons ce seuil : voire, nous l'avons déjà franchi. Certains parmi nous, en tout cas, qui se dressent sous le ciel d'une rationalité durement conquise d'un siècle à l'autre et les voici, eux, victimes de régressions aussi violentes que soudaines, comme les angoissantes bornes frémissantes d'un irrationnel en nous jamais vaincu, comme les monstres – ils sont légions – de notre gouffre intérieur le plus noir, celui que Pierre Jean Jouve décrit dans la célèbre préface de son recueil majeur *Sueur de sang* (1925). Je cite : « *Nous avons connaissance à présent de milliers de mondes à l'intérieur de l'homme, que tout l'œuvre de l'homme avait été de cacher, et de milliers de couches dans la géologie de cet être terrible qui se dégage avec obstination (...) (mais sans jamais bien y parvenir) d'une argile noire et d'un placenta sanglant. Des voies s'ouvrent dont la complexité, la rapidité pourraient faire peur. Cet homme n'est pas un personnage en veston ou en uniforme comme nous l'avions cru ; il est plutôt un abîme douloureux, fermé, mais presque ouvert, une colonie de forces insatiables, rarement heureuses, qui se remuent en rond comme des crabes avec lourdeur et esprit de défense...* » C'est le monde de la Faute que Jouve décrit là, mettant ses propres pas dans ceux de Freud. Dans le combat

sans concession que se livrent en nos bas-fonds Éros et Tanathos, la pulsion de vie et l'instinct de mort, Éros, le génie illuminateur et organisateur des forces obscures qui constituent la dynamique créative de l'humanité de l'homme pourrait bien se retrouver

qui iraient enrichir les riches, pour des cours de bourse ou pour une opération d'assujettissement des races et des classes ! Aujourd'hui, on fait mieux, encore mieux, dans l'absurde : on tue, on égorge, on bombarde au drone, on crucifie, on viole, on met le

La civilisation avance à grands pas vers un avenir pressenti comme éclatant de nouvelles connaissances ensoleillées alors que, de leur côté, la régression, le primarisme, l'endoctrinement imbécile, la haine de l'autre qui est l'autre forme de la peur de l'autre, déchirent et dévastent les cœurs.

jugulé et défait par la poussée sauvage et destructrice de Tanathos, l'instinct de mort. C'est à ce point de haute et tremblante menace que se place actuellement notre futur qui peut à chaque moment basculer dans l'abîme. Le cri terrifiant qui a traversé tout le précédent siècle (deux guerres mondiales atroces et tout le mauvais enchaînement des dizaines d'autres guerres régionales et locales que ces guerres-mères et marâtres ont engendrées), oui, le cri terrifiant qui monte du fond de l'abîme et se répercute dans l'horreur jusqu'à nous en ces débuts désastreux du troisième millénaire, c'est : « *Faites silence si vous voulez, mais regardez de tous vos yeux ce spectacle : on tue et on tuera !* »

Qui, on ? Hier, avant-hier, les peuples, les nations étaient contraints par leurs gouvernements de se battre pour le remodelage d'une frontière, pour l'acquisition d'un territoire (on vous obligeait à mourir aux fins que soit dilaté votre espace vital !), pour l'annexion par la violence et à tout prix de nouvelles richesses

feu aux poumons d'un enfant après lui avoir fait boire de l'essence, on prend en otage les fillettes des établissements scolaires pour les réduire en esclavage après, s'il y a lieu, leur avoir cisailé le clitoris, on convoque la presse, on prend à témoin l'opinion mondiale pour la nature et la qualité de ces raffinements, on porte sur soi à Bruxelles ou ailleurs une caméra pour, après avoir mitraillé, filmer « l'exploit » et cela, tout cela au nom de quoi, au nom de qui ? D'une cause de laquelle le mode de défense mis en œuvre ferait perdre jusqu'à sa légitimité si jamais elle en eut une ; d'un Dieu dont les uns ou les autres se réclament et sous l'égide duquel se font prétendument toutes ces basses œuvres et qui, là où il est, doit sans doute détourner les yeux pour ne pas voir. Ne pas voir les hommes et les femmes chassés de leur maison et venus à errer dans les ruines fumantes de leur quartier ou sur les routes labourées de leur pays comme des troupeaux de bovidés sous la pluie de feu, ne pas voir combien est affûtée la lame du poignard qui va bientôt, selon le rituel, passer sur la

gorge d'une créature d'un bord à l'autre. Le cœur, le mien, exposé à ces braises de l'enfer, explose comme une pauvre châtaigne brûlée.

Étonnante époque. La civilisation avance à grands pas vers un avenir pressenti comme éclatant de nouvelles connaissances ensoleillées alors que, de leur côté, la régression, le primarisme, l'endoctrinement imbécile, la haine de l'autre qui est l'autre forme de la peur de l'autre, déchirent et dévastent les cœurs et les consciences, provoquant avec un fracas de tonnerre ce choc des cultures au sujet duquel nous avait alerté Huntington. On dirait que le paradis promis par la course auquel se livre l'homme pour mieux dominer ses savoirs et transcender ainsi ses nombreux handicaps, est contrebalancée et périlleusement mise à mal par ce retour à l'âge des cavernes que l'inculture aveugle et l'arriération mentale des professionnels du racisme, quelle que soit la couleur et les arguments spécieux dont ils usent, dressent sur notre chemin un peu partout dans le monde mais plus spécialement en Méditerranée et plus spécifiquement encore à l'orient de cette mer. L'orient et l'occident de notre mer, comme d'ailleurs son nord et son sud, ne sont presque jamais arrivés à trouver les voies véritables du dialogue et de la coopération (malgré le dialogue euro-arabe qui dura vingt ans et plus, malgré le processus de Barcelone qui s'ensuivit et qui ne produisit que peu de réalisations). J'ai surnommé ce piétinement sur place, quelle que fût la bonne volonté dont il fit preuve, « *les deux fascinations bloquées* ». Sortirons-nous jamais de ces blocages à l'heure où l'Europe se fait dans les pires conditions qui soient et où les révolutions arabes si nécessaires et, hier encore, si riches de promesses, marquent le pas au risque, on l'a vu, d'être confisquées ici par les militaires, là par les honnis intégristes, à l'heure surtout où la Syrie, si chère et si précieuse

au regard de l'humanité entière pour son histoire et son immense patrimoine culturel, se trouve dans une situation tragique d'impasse sanglante et totale et où l'Iraq connaît un affreux déraillement, conduites dénuées de principes et crimes à tous les étages en plein XXI^e siècle, et cela dans l'indifférence qui fut longtemps générale avant le sinistre surgissement d'un califat auto-proclamé et qui compte sur sa délirante démesure pour le justifier ? C'est aussi l'heure où de nouveau Gaza lèche ses plaies et où le Liban, à force de faire le mort, risque effectivement de mourir. Il faudrait, en désespoir de cause pouvoir prier et qu'un Dieu se trouvât là pour entendre.

Je conclus cette réflexion, marquée, hélas, de stérilité, par cette citation de Gandhi : « *Mon sentiment, écrit-il, est que les nations ne peuvent être réellement une et que leurs activités ne sauraient conduire au bien commun de l'humanité entière, à moins de reconnaître expressément la loi familière (d'amour) dans les choses nationales et internationales, en d'autres termes, dans l'ordre politique. Les nations ne peuvent être civilisées que dans la mesure où elles obéissent à cette loi.* »

C'est par ce surhaussement, et lui seul, que nous sauverons l'homme – et la promesse qu'il personifie – des monstres générés par l'imagination primitive de quelque hideux Jérôme Bosch local, imagination obsédée, comme celle de Daesh, par la destruction et la mort.

Salah Stetié

“ Là où l'on brûle
les livres, on finit
toujours par brûler les
hommes. ”

LE LIT DE LA BARBARIE

Charif Majdalani



Dernière parution:

LE DERNIER SEIGNEUR DE MARSAD, *Seuil*, 2013

©Hayat Karanouh Koboy

À Berlin, sur Bebelplatz, en face de l'ancienne bibliothèque devenue la Faculté de droit de l'Université Humboldt, se trouve une œuvre discrète destinée à commémorer les autodafés effectués par les nazis en mai 1933 et dont le plus important eut lieu sur cette place. Cette œuvre, que peu de gens remarquent, consiste en une plaque de verre à l'emplacement précis du grand bûcher de livres allumé en cette sinistre nuit du printemps de 33. On peut passer sur cette plaque de verre sans la voir, ou bien s'arrêter et regarder dessous. On découvre alors, sertie dans le sol, une salle carrée qui est une bibliothèque, mais dont tous les rayonnages, d'une immaculée blancheur, sont totalement vides. Sur le sol, une citation prophétique de Heinrich Heine accompagne cette image terrible de la disparition des livres dont a rêvé le nazisme : « *Là où l'on brûle les livres, on finit toujours par brûler les hommes.* »

Rien n'est plus bouleversant et ne résume mieux la barbarie. La barbarie nazie, assurément, qui est aussi la plus emblématique de toutes, mais la barbarie en général et qui consiste à brûler les livres au nom d'un seul livre, à tuer systématiquement les hommes, ou à les humilier, au nom d'une vérité que l'on estime supérieure et exclusive, ou d'une conception bornée et uniforme de l'identité, qu'elle soit religieuse, ethnique ou culturelle.

La conception de la barbarie, tout le monde le sait, remonte à l'antiquité, où elle s'opposait à la notion de civilisation. Étaient considérés barbares les peuples qui n'avaient pas atteint le même degré de développement technique et matériel que ceux qui les jugeaient tels, notamment dans les domaines de l'architecture monumentale ou dans celui de l'écriture. Généralement, les Barbares étaient toujours les nomades, ou prétendus tels, aux yeux des sédentaires. Puis le concept de « sauvagerie » est venu s'ajouter à ces catégories, pour désigner les peuples vivant dans des sociétés matérielles considérées comme primitives.

Cette conception de la barbarie puis de l'état sauvage est demeurée à peu près telle quelle, notamment aux yeux de la civilisation occidentale, jusqu'à la naissance de l'humanisme et à l'arrivée du siècle des lumières. À partir de ce moment, il a commencé à apparaître de plus en plus clairement que si tous les peuples dits barbares ou sauvages n'étaient pas parvenus au niveau de développement technique des sociétés sédentaires, leurs cultures étaient en revanche souvent hautement organisées et d'une grande richesse, à l'instar de leurs langues, et ne justifiaient pas de les considérer comme inférieures. Il est surtout apparu que les peuples puissants et matériellement « dotés » pouvaient accomplir sur

d'autres les atrocités généralement et arbitrairement attribuées aux barbares ou aux sauvages. À partir de là, la barbarie a cessé de désigner ce qui sortait du cadre de la notion de civilisation matérielle développée, pour désigner toute attitude ou comportement ou pratique qui, par la violence ou la brutalité physique ou morale, contredit ce qui est considéré comme étant constitutif de l'humanité de l'homme.

Ce qui fait l'humanité de l'homme, c'est sa capacité à sécréter sans fin des modes d'être et de se comporter grâce auxquels il gère ses relations avec autrui, avec le monde et avec la transcendance, et donne sens à son existence. Mais l'humanité de l'homme consiste encore davantage à reconnaître la diversité des manifestations de cette humanité même, à reconnaître l'autre comme pleinement et entièrement semblable à soi dans sa manière de vivre et de voir le monde, c'est-à-dire dans sa culture, de le considérer comme un partenaire en humanité. Or il est de puissants courants politiques ou religieux qui ne tolèrent pas l'idée de ce « partenariat » et pour qui toute différence culturelle, religieuse ou ethnique, voire linguistique est vécue comme un danger, ou une aberration. Que ces courants se donnent les moyens d'exercer le pouvoir, et la violence barbare est là, avec son cortège de purifications ethniques, de génocides, d'esclavage, de massacres et de totalitarismes.

Ce qui pave la voie à la barbarie aujourd'hui, ce sont les revendications de pureté, le refus des mélanges et du devenir multiculturel des sociétés, le repli sur soi, la haine ou le mépris de l'autre. Et subséquemment la nécessité presque obsessionnelle de nettoyer, de faire le vide, d'uniformiser le monde et les êtres autour d'une culture unique, d'une idée, d'une religion. La barbarie est la manifestation de la névrose de purification, de la phobie des différences. À un

niveau directement individuel, elle est en germe dès l'instant où l'on se laisse aller à rêver ne serait-ce qu'un instant, fugacement, en son for intérieur, de voir disparaître l'autre, s'il est différent de soi. Cela est hélas très fréquent dans le cœur de l'homme et il y a du barbare en nous dès l'instant où, sans violence, dans la pure projection d'un souhait parfois inconscient, on se prend simplement à souhaiter voir l'autre rester à distance, ailleurs, chez lui, ou à estimer que vivre « entre soi » c'est toujours mieux. Cela, qui renvoie chacun à sa tribu et à son instinct grégaire, fait le lit de la barbarie, lui trace un chemin, que l'on n'emprunte pas nécessairement soi-même mais que d'autres peuvent emprunter. Tant d'hommes n'ont pas participé aux massacres, aux autodafés, aux déportations, mais les ont juste laissés faire...

En revanche, se mettre en travers de la barbarie latente et qui sans arrêt guette, ce n'est pas seulement contempler et défendre les mélanges ou faire l'éloge de l'impureté, c'est aussi se reconnaître soi-même dans ce qui est différent, concevoir que dans la vérité de l'autre, dans ce que sa culture offre comme interprétation du monde, réside peut-être une partie de la vérité que l'on cherche en soi. C'est admettre que chacun d'entre nous est issu de cultures, et donc de vérités, multiples. Vouloir unifier ces vérités peut être un sommet dans l'exercice de notre humanité. Vouloir les nier au profit d'une seule est en revanche un chemin dangereux qui peut mener hors de ce qui a visage humain.

Charif Majdalani



“ Vous fournissez l'épée,
nous fournissons le sang/
Vous fournissez l'acier et
le feu, nous fournissons la
chair/ Vous fournissez un
char, nous fournissons les
pierres/ Vous fournissez la
bombe lacrymogène, nous
fournissons la pluie (...) ”

LA POÉSIE POUR HORIZON ?

Tahar Ben Jelloun



Dernières parutions:

L'ABLATION
Gallimard, 2014

MES CONTES
DE PERRAULT,
Seuil, 2014

Les poètes meurent dans l'indifférence générale. Telle est notre époque. Ignorance et médiocrité. Imposture et arrogance. Bruits et désordre. Le chaos est en nous. Il avance et nous diminue, de temps en temps il nous piétine et on ne dit rien. Nous sommes victimes consentantes d'une dégradation des valeurs. Ce « nous » englobe tant de peuples et de cultures. De tout temps, les pulsions barbares s'ingénient à détruire l'édifice de la Culture. Penser, imaginer, créer, émouvoir et étonner, répandre le savoir et privilégier l'esprit, donner à l'intelligence toutes ses chances, faire de l'homme celui qui porte au plus haut la dignité et la grâce, instaurer l'État de droit garant de la justice et de la liberté, tout cela, arsenal humain est à bannir d'après les barbares. Ce ne sont pas des bêtes, des animaux. Non, l'espèce animale est noble et respectable. On n'a jamais vu des lions se réunir et s'allier pour planifier la destruction d'autres animaux parce qu'ils ne se comportent pas comme eux ou parce qu'ils sont libres. Ni stratégie ni armes sophistiquées. Prérrogative de l'espèce humaine.

Samih el-Qâssim est mort. J'ai appris la nouvelle sur une radio marocaine. Elle a été annoncée entre un massacre et un résultat de football. Celui qui a écrit « *Je t'aime au gré de la mort* » s'en est allé le 19 août 2014 après avoir pris connaissance du chiffre officiel des hommes et femmes tués à

Gaza par l'armée israélienne : 2016. Et la guerre à armes inégales continue.

Où va se nicher l'extinction du poème ? La poésie est elle encore possible ? Plus que jamais. C'est justement la barbarie, le malheur cruel et quotidien, la stupidité des hommes, la haine et ses bourrasques, la mort gourmande, la vie annulée, tout cela réclame le poème, exige de nous que nous cherchions les mots justes, le souffle essentiel pour dire le monde, la douleur du monde, la fêlure de tout. Dire sans illusion de réparation ni de changement. Dire et dire jusqu'à ce que l'âme exulte, la vie éclate et fasse tomber les murs. Les poètes sont têtus et les drames aussi. Nombreux et variés. Avec toujours la même brutalité, la constance du mal tapi en nous parfois à notre insu. Il surgit et nous faisons avec. Telle est l'erreur. Alors arrive, comme un coup de fièvre, le besoin de consolation. À quoi bon ?

Il n'y a de poésie que dans « l'intranquillité » du monde. Dans la fureur de l'ignoble. Dans les débris des rêves brisés. Dans la cendre laissée par des corps irradiés, brûlés, anéantis. Ne pas geindre. Ne pas pleurer ni s'étonner. Apprendre et enseigner la banalité du tragique. Comment faire autrement ? Mentir, se mentir, se raconter des histoires, s'accrocher à une branche d'arbre aux racines calcinées et réclamer de

l'humain. Autant se rendre au désert le plus proche et crier comme si l'on était sur une scène jouant un opéra où tout a été travesti sans talent, chamboulé, renié.

têtes, nous espérons la pluie, la fraîcheur du matin avec encore l'odeur de l'amour, les parfums des rêves. Nous sommes stupides, nous rêvons parce que nous

Il n'y a de poésie que dans « l'intranquillité » du monde. Dans la fureur de l'ignoble. Dans les débris des rêves brisés.

Comme le dit Mahmoud Darwich s'adressant aux occupants israéliens :

« Vous fournissez l'épée, nous fournissons le sang/ Vous fournissez l'acier et le feu, nous fournissons la chair/ Vous fournissez un char, nous fournissons les pierres/ Vous fournissez la bombe lacrymogène, nous fournissons la pluie (...) » (1988 ; traduction d'Abdelatif Laabi).

Depuis, la barbarie a conquis de nouveaux territoires au nom cette fois-ci de l'islam. Pauvre islam ! Que de crimes on commet en ton nom ! Que d'horreur on exhibe à la face glacée du monde ! Alors, la culture s'évanouit, elle s'évapore avec les visages arrachés à la peau et lancés dans la fournaise d'une guerre sortie de caves sombres où l'obscurantisme est enseigné aux enfants.

Défaite de la pensée, dérouté de l'exigence, anesthésie du doute : tel est le chemin emprunté par les barbares. Si l'intelligence est l'incompréhension du monde, alors nous sommes en ce moment comblés d'intelligence et d'impuissance.

Écrire sans rien attendre des mots. Plus la peine de s'en méfier. On n'entend pas le bruit de leur chute. Trop de cris et de fureurs emplissent le ciel de mauvais présages. Contre les sabres qui tranchent les

ne sommes pas aptes à la bataille. Nous n'avons que les mots, les paroles passagères rapportées par les vivants. Ils tombent comme de la grêle sur l'asphalte de notre misère, de notre pitié vagabonde, inutile, sans but, sans épices.

Et pourtant il faut écrire, dire, écrire avec exigence et tant pis si le présent s'éparpille dans les éclats de bombes.

Tahar Ben Jelloun

DE LA REPRÉSENTATION AU RÉEL : RETOUR SUR UN MASSACRE

Ramy Zein



**Dernière
parution:**

LA LEVÉE DES
COULEURS
Arléa, 2011

Le 21 octobre 1990, à l'aube, des individus armés font irruption dans l'appartement de Dany Chamoun, opposant politique de renom. On l'entraîne vers un coin du séjour, on lui bourre le corps de balles silencieuses avant de mitrailler sa femme Ingrid. De leurs deux enfants accourus, alertés par le bruit, l'aîné, Tarek, sept ans, est abattu à bout portant. Julian, âgé de cinq ans, cherche à s'échapper. Il court en hurlant vers sa chambre, se jette sous son lit et rampe jusqu'au mur. On le tire par la cheville. L'enfant se débat ; il est immobilisé par une décharge qui lui ensanglante la tête et le thorax. Laissé pour mort, il expirera peu après dans l'ambulance. Les seules survivantes du massacre sont la gouvernante et la dernière-née du couple, un bébé d'un an, dont on ne saura jamais si elle a été épargnée par les tueurs, ou si, comme il était communément admis alors, les hommes ne l'avaient pas vue dormant dans son berceau.

Le récit de ce massacre, lu dans la presse, m'a bouleversé plus que tout autre depuis le début de la guerre. Ce n'était pas la tuerie la plus meurtrière pourtant. En quinze ans de conflit j'avais eu connaissance d'un tas d'autres massacres ; ma mémoire grouillait – grouille encore – d'une multitude de scènes imaginées à partir de relations orales ou écrites de carnages perpétrés dans différentes

régions du pays : des dizaines d'hommes alignés contre un mur sommairement exécutés, tout un village exterminé à l'arme blanche, une explosion de voiture piégée faisant plus de cinquante victimes, des centaines de familles anéanties en quelques heures dans un camp de réfugiés...

Or malgré l'atrocité de ces massacres, je ne me souviens pas de m'être jamais senti concerné par aucun d'eux. Peiné, oui, indigné, sans doute, effrayé quelques fois, révolté, stupéfait, mais jamais *concerné* en tant qu'individu. Ces événements ne me touchaient pas, ils me paraissaient lointains, pour ainsi dire irréels. Les signes linguistiques qui les désignaient dans les médias me semblaient renvoyer à un référent abstrait, une notion théorique relevant de l'Idée de la guerre. Pudeur ou défaut d'information, les comptes rendus de ces tueries étaient le plus souvent pauvres en détails et se contentaient de quelques formules laconiques : « *seize habitants de S. ont été sauvagement assassinés dans leurs maisons par un commando non identifié* », « *les cadavres égorgés d'une famille ont été découverts dans un ravin sur la route de G.* ». Suivaient parfois, selon l'obédience du journal qui rapportait la nouvelle, des accusations directes ou voilées contre l'autre camp, des commentaires outrés sur le caractère « *horrible* », « *odieux* », « *monstrueux* », « *abominable* »

ou « *inqualifiable* » du crime. La récurrence de ces adjectifs galvaudés et d'adverbes à l'avenant, associée à des conventions d'écriture au moins aussi rigides (on « *déplore* », « *malheureuses victimes* », « *baignant dans leur sang* »...), combinée à des prises de position politiques franches ou implicites, avait pour effet d'épaissir un peu plus la cloison symbolique dressée entre moi et les événements. Les faits rapportés étaient non seulement, dans la plupart des cas, réduits à quelques indications sur le lieu du massacre, le nombre des morts, leur confession religieuse, les instruments du crime, à l'exclusion de tout détail sur le déroulement et les circonstances de la tuerie ; ils étaient de surcroît farcis de clichés stylistiques et d'éléments idéologiques qui les rattachaient à la mythologie de la Guerre plutôt qu'à des faits avérés.

Avec le massacre du 21 octobre 1990 en revanche, s'il y eut profusion de commentaires, d'adjectifs et d'accusations plus ou moins voilées, il y eut dans la presse des comptes rendus précis de l'événement, ce qui était dû sans doute à la notoriété de Dany Chamoun et au contexte politique de l'assassinat. En lisant les journaux, je découvris, seconde par seconde, le déroulement concret d'une succession d'actes qui conféraient au récit une réalité matérielle irréductible. Le crime n'était pas vrai ; il était réel. Il me concernait. Je le voyais, je m'y voyais.

Ce qui m'a le plus marqué dans le récit du massacre, ce sont les détails touchant à la résistance du petit garçon et sa tentative de fuite. La panique de cet enfant, sa course éperdue, sa précipitation sous le lit, sa terreur au moment où la main de l'homme lui a agrippé la cheville, ses efforts pour s'en libérer, ses derniers instants de vie... Je n'arrivais pas à me défaire de ces visions. Il y avait en elles quelque chose d'incompréhensible, de littéralement

impensable. Elles dépassaient les limites, non de la cruauté, ni de l'inhumanité, ni de l'abjection, mais simplement du possible. Le drame de Julian a reculé dans mon esprit la frontière du « possible ». Possibles étaient pour moi, parce que connus, les massacres des civils, y compris « *des enfants, des femmes et des vieillards* », selon la trilogie de l'innocence consacrée par les médias ; impossible en revanche était cette scène où un homme traquait un petit garçon après avoir assassiné son frère sous ses yeux, le happait par la cheville, le tirait de sa cachette, restait sourd à ses supplications, sourd à ses appels au secours, vidait son chargeur dans son corps de cinq ans. Des faits similaires s'étaient sans doute produits auparavant, mais je n'en avais jamais appris que les bilans chiffrés, l'identité des victimes, l'endroit où ils avaient eu lieu, et quelques autres indications extrinsèques qui les situaient dans la représentation générale de la Guerre sans rien révéler, ou si peu, de leur réalité brute.

Mon désarroi était d'autant plus grand que le crime, je le savais d'expérience, allait demeurer impuni. Les assaillants et leurs complices ne seraient pas retrouvés. Même pas recherchés. Recherchés par qui d'ailleurs ? Les autorités légales à qui revenait cette tâche – et qui avaient amorcé un semblant d'enquête pour donner le change – étaient contrôlées depuis le début de la guerre par les différents partis engagés dans le conflit et leurs bases arrière régionales, donc par ceux-là mêmes qui commandaient les assassinats et les massacres. Je ne pouvais espérer aucune réparation de ce côté-là : ni arrestation, ni aveu, ni procès, ni reconnaissance publique du crime.

Cet homme qui avait pourchassé un enfant jusque dans sa chambre, qui l'avait extirpé de son refuge et l'avait vu se débattre avant de l'achever de son

arme silencieuse, cet homme, je n'avais même pas la consolation de me dire que sa mauvaise conscience l'accablerait de remords et qu'il souffrirait *a posteriori* de son acte. Tant d'issues s'offraient désormais à lui : il pouvait se persuader qu'il n'était qu'un simple exécutant, un sicaire loyal, que s'il avait refusé la mission, quelqu'un d'autre s'en serait chargé à sa place, sans

sait toujours trop, et constitue par conséquent une menace potentielle pour sa hiérarchie. Mais cette éventualité ne m'apaisait guère. Je ne voulais pas d'un homme mort. Je le voulais vivant, cet assassin, les yeux grands ouverts sur son crime. Mes fantasmes réparateurs me représentaient des scènes où je le voyais enchaîné sur une chaise, une lampe braquée

Les vrais barbares, ce ne sont pas les hommes qui t'ont assassiné, c'est nous qui t'avons oublié.

parler des sanctions qu'il aurait subies. Il pouvait se convaincre qu'en participant à l'élimination de cet opposant et de ses descendants, il avait débarrassé la terre d'une engeance ennemie coupable d'avoir commis des massacres au moins aussi abjects, et susceptible, qui plus est, à la faveur d'un nouveau retournement de la situation politico-militaire, de rééditer ses crimes. L'opération à laquelle il avait participé, pour atroce qu'elle fût, aurait servi à épargner la vie de milliers d'innocents ! Tant de choses il pouvait se dire. Les ressources de l'autojustification sont inépuisables. Infiniment inventifs les accommodements avec la conscience.

Dans le meilleur des cas, pensais-je, l'homme qui avait poursuivi le petit garçon, qui l'avait arraché à son abri pour lui perforer le corps de balles, cet homme pourrait un jour venir à résipiscence, négocier une amnistie avec son Dieu, se jouer le jeu poignant de l'âme rachetée et prête à passer devant le Tribunal du Très-Haut. Je songeais aussi que l'individu allait probablement être liquidé par ses chefs, comme il est de coutume dans ce genre d'opérations où l'exécutant, malgré la chaîne préventive des intermédiaires qui le sépare du grand ordonnateur, en

sur lui. On lui montrait des photos de Julian avant le drame (gamin blond qui joue, qui pose avec sa famille, qui sourit à l'objectif), puis de Julian sans vie (cadavre livide criblé de balles), on exigeait de lui qu'il racontât son crime en s'arrêtant longuement sur chaque détail. On lui demandait d'imaginer son propre enfant à la place de Julian, soumis au même calvaire et voué au même sort. Seule sa repentance réelle et sincère aurait pu m'apaiser ; je l'imaginai tel que je brûlais de le voir : contrit, effondré, accablé par son acte, honteux de survivre à sa victime.

Mais il n'y eut pas de réparation. J'ai vécu seul avec la frayeur de l'enfant traqué, la course vers la chambre, la reptation affolée sous le lit, l'immobilité contre le mur, le souffle retenu, la sensation de la main posée sur la cheville, la lutte désespérée contre la force qui l'aspire, la vue du canon pointé sur lui, l'impuissance, les cris, les tirs, les brûlures, la brume acide qui brouille les images ultimes et enfonce dans les tumultes de la douleur, dernières attaches au monde.

Alors que jusque-là les vapeurs opaques du discours conventionnel (partisan, rhétorique, moral) m'avaient empêché de saisir dans leur réalité intrinsèque les

crimes commis pendant la guerre, ce massacre m'a mis rétrospectivement, par déduction, face à la matérialité brute de tous les autres. Je me souviens par exemple que deux ans plus tard, lors de la commémoration du dixième anniversaire des massacres de Sabra et Chatila, j'étais à l'étranger en train

l'émission de la BBC. Malgré les articles et les reportages que j'avais lus, vus ou entendus pendant dix ans sur les massacres de Sabra et Chatila, je n'en avais jamais perçu la réalité qu'à travers des images furtives, des représentations aussi figées et symboliques que des pictogrammes. Une force en moi me retenait

La civilisation, c'est la justice. La culture, c'est la mémoire. Nous avons bradé la justice, nous avons perdu la mémoire.

d'écouter les nouvelles de la BBC. À la fin du journal, on annonça la rediffusion d'un reportage réalisé sur le vif au lendemain du carnage, puis j'entendis s'élever une voix d'homme aiguisée par l'émotion, au débit frénétique, qui décrivait le charnier découvert dans les deux camps ; il parla de fosses communes recouvertes d'une mince couche de sable, de corps exhumés par centaines, de cadavres égorgés, éventrés, mitraillés, tailladés ; il parla de membres épars que les secouristes recueillaient en plein soleil dans des sacs en plastique, ici un pied, là une main, une épaule, une tête, des membres qui pour beaucoup, ajouta-t-il, appartenaient à des enfants en bas âge, y compris des nourrissons. Je coupai la radio. D'un bond je me levai et ouvris la fenêtre. Avec avidité je me mis à observer l'animation de la rue, comme si j'avais voulu me fondre dans le spectacle ordinaire de la ville, dans ces silhouettes filant seules ou par paires avec leurs histoires si prodigieusement différentes de la mienne.

Sans en prendre conscience, je venais de me rappeler la mort du petit Julian, et ce souvenir intact, lancinant, avait déteint sur les images suscitées par

de franchir ce stade de la signification au-delà duquel se déployait l'immense étendue d'une réalité crue où des êtres humains étaient poursuivis, rattrapés, acculés à un mur, immobilisés au sol, violés, mitraillés, égorgés, dépecés. Je voyais ces scènes à présent, je les voyais, les revoyais, et tremblais de la même stupeur ulcérée qui, deux ans plus tôt, s'était emparée de moi lorsque j'avais appris la mort de Julian ; les victimes avaient des visages désormais, des yeux, des bouches, des voix ; les victimes avaient existé avant d'être des cadavres entassés dans des fosses communes, elles avaient couru, elles avaient appelé au secours, elles avaient demandé grâce, elles avaient lutté en cherchant à fuir, elles s'étaient vues blessées, mutilées, elles avaient vu leurs proches exécutés sous leurs yeux ; entre le début de l'assaut et la retraite des assassins, un temps s'était écoulé sur lequel j'avais fait l'impasse jusque-là, qui constituait pourtant, par-delà les bilans chiffrés et les exploitations multi-formes du massacre, l'identité ultime de l'événement ; la tuerie n'était plus un nombre à quatre chiffres, ni un nom de lieu ajouté à la longue liste des carnages et des génocides du XX^e siècle ; elle n'était plus un élément d'analyse politique rattaché froidement à

d'autres faits d'histoire contemporaine dans le cadre d'un tableau de la situation géopolitique du Proche-Orient brossé par quelque spécialiste patenté sur un plateau de télévision ; elle n'était plus un instrument de propagande employé dans le but d'accabler la sauvagerie des uns pour mieux promouvoir la cause des autres ; elle n'était plus le thème d'un prêche moral pris dans les fadeurs d'un discours convenu et abstrait ; elle n'était plus le sujet d'une ode héroïque où la victime devenait martyr, la mort sacrifice, la douleur résistance, le sang élixir abreuvant la terre des braves dans l'attente d'une moisson de liberté.

La tuerie n'était plus rien de tout cela. Elle était devenue elle-même, une réalité nue et brute. Un massacre envisagé dans son déroulement concret.

Des comme Julian, petits ou grands, hommes ou femmes, il n'y en a pas eu des dizaines depuis le début de la guerre (et après sa fin officielle), il n'y en a pas eu des centaines, il y en a eu des milliers, des milliers d'âmes en peine qui errent dans les oubliettes de nos villes hâtivement reconstruites, attendant qu'un jour on veuille bien se rappeler leur calvaire et juger leurs bourreaux.

Il faut pardonner pour aller de l'avant, rétorquent les pragmatiques à l'intention des esprits chagrins qui réclament justice pour les innocents sacrifiés. Mais comment pardonner à des anonymes ? Comment absoudre des fantômes ? Pour dire « je vous pardonne », plus encore pour penser « je vous pardonne », il faudrait qu'il y ait quelqu'un derrière ce « vous », qu'il y ait quelqu'un pour se lever et répondre à l'appel de ce « vous ».

Je pense à toi, Julian, petit squelette gisant dans la montagne du Chouf. Je pense à toi en me disant que

les vrais barbares, ce ne sont pas les hommes qui t'ont assassiné, c'est nous qui t'avons oublié. Nous qui avons laissé les criminels de guerre s'autoamnistier avant de faire main basse sur les institutions de la République. Nous qui avons participé au complot du silence, toléré l'intolérable, nous soumettant à l'infamie sans remuer le petit doigt. La civilisation et la culture, dont nous nous réclamons avec complaisance, ne sont pas affaire d'arts, de lettres, de raffinement, de bonnes manières ou que sais-je encore ? Elles se mesurent à la volonté de protéger les plus faibles et de rendre justice aux opprimés. La civilisation, c'est la justice. La culture, c'est la mémoire. Nous avons bradé la justice, nous avons perdu la mémoire. Je m'incline devant ton corps meurtri Julian, comme devant les tombes des innocents oubliés. Pardonnez-nous et dormez en paix.

Ramy Zein

“ Il n'est pas un
témoignage de culture
qui ne soit en même
temps un témoignage
de barbarie. ”

TERRORISME ET MONOPOLES DU TERRORISME

Farès Sassine



On n'a jamais fini avec la barbarie alors qu'on la croyait finie, disparue, enterrée. Les Grecs du V^e siècle appelaient *bar-bar* les peuples qui ne parlaient pas leur langue. Les Romains nommaient *sauvages* de *selva* (forêt) ceux qui vivaient en dehors de leurs *limes* ou frontières avant d'étendre l'appellation, suite aux invasions. Dans les deux cas, il s'agissait d'une catégorisation péjorative qui retirait aux populations autres le qualificatif d'humains ou signalait leur profonde différence. Avec la découverte de la grande diversité culturelle des continents au XVI^e siècle, Montaigne met le doigt sur le sophisme du concept : « *Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage.* » Claude Lévi-Strauss, anthropologue et penseur radical, écrit dans un opuscule composé pour l'UNESCO (*Race et histoire*, 1952) : « *Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.* » La donne est inversée dans une vision globale nouvelle. L'abjecte dénomination ne se réfère plus à l'objet du jugement, mais au sujet qui la prononce.

Effacée comme concept, barrée des mots, la barbarie allait revenir de partout, du présent comme du passé, de l'intérieur comme de l'extérieur et nous imposer sa dure réalité. Dans ses *Thèses sur le concept d'histoire*, rédigées peu avant sa mort et alors qu'il était pourchassé par les nazis (1940), Walter Benjamin écrit : « *Il n'est pas un témoignage de culture qui ne soit en*

même temps un témoignage de barbarie. » L'historien Moses I. Finley (1912-1986) peut se demander si les grands apports culturels de la Grèce antique, de la démocratie à la philosophie et à l'art classique, auraient été possibles sans l'esclavage qui servait de soubassement aux cités d'alors. Mais la question concerne bien moins un passé dont il faut saisir avec probité la vérité historique que les plus grands accomplissements de la civilisation moderne. Or ceux-ci n'ont cessé d'amener leurs lots de catastrophes. Pour nous contenter de trois noms éloquentes, citons le goulag, Auschwitz et Hiroshima. Les hécatombes diverses nées des utopies, du capitalisme, du socialisme, du colonialisme... et rendues possibles par la science, la technique, l'administration bureaucratique-rationnelle ne sont pas prêtes d'évacuer terrains et territoires.

À l'heure présente et dans cette région du monde où les Printemps arabes semblaient promettre aux peuples la pleine maîtrise de leur destin et un vaste épanouissement culturel dont ils ont souvent donné l'avant-goût malgré les répressions gouvernementales (et en partie grâce à elles), l'impression prédomine que nous sommes face à la version renouvelée d'une barbarie absolue. Terrorisme est son appellation courante, encore qu'il soit difficile de définir le concept juridiquement et philosophiquement. Spectaculaire, fanatique, sans

rationalité apparente, recourant à des modes de peine qui révulsent et qu'on croyait perdus, largement répressive de toute espèce d'autonomie et de nouveauté, cette pratique n'est ni aussi dépourvue de racines, ni aussi éloignée de la modernité qu'on le croit de prime abord. D'une part, elle se fonde sur une tradition établie encore largement partagée et en tout cas presque jamais critiquée ou réfutée, ce qui explique l'embarras des courants dits modérés à l'affronter sur le plan religieux. D'autre part, elle assume pleinement la contemporanéité non seulement par l'usage des armes les plus sophistiquées et le drainage des capitaux, mais aussi par l'attrance des insatisfaits de l'Europe et de l'Amérique et par une grande maîtrise, via les médias, de *la société de spectacle* planétaire.

En cherchant à monopoliser la violence sur un territoire déterminé, l'État en Occident a été un vecteur de pacification de la société et a donc servi le processus du progrès. Certains sociologues, comme Norbert

autre forme de résistance populaire. 2. Utiliser tous les moyens légaux et illégaux, subrepticement ou franchement violents, contre la totalité des citoyens. 3. Faire durer la nébuleuse terroriste pour se donner devant les instances internationales une raison d'être et monnayer continuellement ses services. 4. Téléguider et manipuler les organisations terroristes pour montrer leur horreur et pour liquider amis et ennemis.

L'État terroriste nourrit le terrorisme par sa répression et ses méthodes iniques, le manipule, lui prête et lui emprunte ses procédés et est incapable d'en venir à bout totalement et définitivement. Le droit est écarté à tous les échelons ou presque. Le massacre des civils est sa pratique quotidienne.

Mais les états régionaux ne sont pas seuls en cause dans le recours au pire. Avec la mondialisation, les dangers menacent les grandes puissances sur leur sol ; cela sans évoquer la question de leurs intérêts propres. Des strates de contre terrorisme et de ter-

Les États du Proche et Moyen-Orient ne cherchent pas à monopoliser la violence, une violence articulée sur le droit, mais à accaparer le terrorisme.

Élias, ont peut être exagéré ce rôle, mais il n'a pu être joué sans une neutralité et une justice minimales. Les États du Proche et Moyen-Orient ne cherchent pas à monopoliser la violence, une violence articulée sur le droit, mais à accaparer le terrorisme.

Que signifie, pour une dictature, l'exclusivité du terrorisme ? 1. Liquider toutes les organisations terroristes opposées au pouvoir central et y inclure toute

rorisme se combinent sous nos yeux et, au nom de l'efficacité, tantôt collaborent, tantôt se combattent en dehors de toutes les normes et de toutes les lois intérieures et internationales. L'ONU, aux structures vétustes, est asservie ou négligée. Les comportements barbares, collectifs ou individuels, deviennent le lot commun de toutes les armées, voire des diverses populations dans une ère où les tensions nées des crises du capitalisme financier

interdisent la prospérité générale et l'intégration. Si on n'oublie pas, dans ce paysage confus où la barbarie des uns entretient celle des autres, un état d'Israël qui ne s'interdit aucune violence et auquel toutes les transgressions sont accordées, on peut saisir le sort peu envié des peuples de la région. On n'est plus très éloigné de la parabole construite par John Boorman dans son film *Zardoz* (1974) où une hémisphère totalement séparée d'une autre la pourvoit en armes pour des massacres internes.

L'espoir ne doit cependant pas changer de camp. Le combat des hommes contre les barbaries qui les assaillent de toutes parts saura s'accompagner de courage et de ténacité. C'est une lutte où le droit doit avoir une place primordiale. Un droit toujours plus universel, plus égalitaire et plus riche de libertés octroyées aux citoyens ou par eux imposées à leurs régimes choisis.

Farès Sassine

“ (...) et la barbarie,
devenue plus insolente
par notre silence,
égorgera demain qui
elle le voudra
juridiquement (...) ”

LES BARBARES CIVILISÉS

Charles Dantzig



Dernière parution:

À PROPOS
DES CHEFS-
D'ŒUVRE
Grasset, 2013

Ce qui s'oppose à la barbarie n'est pas la civilisation. La civilisation peut être barbare. Il y a des barbares à cravate, et il y a sûrement eu des gens très délicats dans les cavernes, qui offraient de beaux cailloux polis à leur compagne.

Le sort que l'on faisait aux étudiants français participe de la désurbanisation du monde, voulue par les pouvoirs. On a depuis des années envoyé quantité d'étudiants de Paris dans des campus de banlieue, de province, Nanterre, Jouy, partout et nulle part. Ils ne peuvent se mélanger, parler, constater qu'autre chose que ce qu'on leur apprenait existait. On crée des barbares savants. Une fois diplômés, ils reviennent dans les villes en se croyant les maîtres, y appliquant brutalement des règles.

L'urbanité est une des mises en forme les plus réussies qu'ait imaginé l'homme. On est urbain dans la mesure où l'on accepte les conflits. S'il n'y a que bornes et barrières, on est proche de la barbarie. C'est dans l'organisation de la fluidité que l'urbanité se fait. Le Moyen-Âge était barbare parce qu'il avait des châteaux forts, des barrières, des octrois.

La barbarie est franche. C'est ce qu'on lui peut lui reprocher. La barbarie actuelle des gouvernements de l'Est de l'Europe et de la Russie vient de ce qu'ils

demandent les bakchichs eux-mêmes, sans passer par des intermédiaires, par exemple. L'Ukrainienne Tymochenko demandait elle-même des commissions aux entreprises étrangères qui voulaient s'installer dans son pays, si extravagantes d'ailleurs qu'elles tuaient les affaires. Née sous le communisme, ce caprice économique, elle en a gardé les habitudes. Elle passe pour avoir été la maîtresse de Poutine, assez avisé lui-même dans ces matières, et s'occupait du gaz russe en Ukraine, prenant les commissions au passage. Elle serait à la tête de deux milliards d'euros. La barbarie peut vivre dans le luxe.

Émeutes antisémites à Paris (19 juillet 2014) et à Sarcelles (20). Les barbares fanfaronnent sournoisement. Ils sont torse nu ou avec beau T-shirt à la mode, et un foulard sur le visage. Je répète : *émeutes, antisémites*. Là-derrrière, qui ?

La forme la plus archaïque de la barbarie consiste à persécuter les gens pour leurs mœurs. Il y avait beaucoup de brutes en costume parmi ceux qui, laissant exhaler la mauvaise haleine de leur haine, ont défilé contre les homosexuels en France en 2013. La loi sur le mariage gay n'était qu'un prétexte. Ils hurlaient : « *La Tradition ! La France ! Dieu ! Nous vous préserverons !* » et cela veut dire : « *Gays ! Nous voudrions vous tuer !* » Ces choses sont à dire, n'est-ce pas, car :

« (...) et la barbarie, devenue plus insolente par notre silence, égorgera demain qui elle le voudra juridiquement (...) » (Voltaire, lettre à d'Alembert, 18 juillet 1766)

La barbarie des royautes dans les temps ou les lieux non démocratiques. Ces brutes se ceignant la tête de fer, puis de verreries, puis de bijoux, pour méduser les peuples et effrayer les élites.

Cambacères, archichancelier de l'Empire. Ah, la barbarie gothique des titres et de bien d'autres choses sous Napoléon. C'était un prince des confins sur le trône de la finesse.

J'étais prêt à admirer le discours sur le jugement de Louis XVI de Saint-Just (Convention, 13 décembre 1792). La « mâle » éloquence qui bouscule les hésitations. Démosthène. Et : un effroyable et pâteux mugissement, effroyable parce que pâteux. La violence même de la brute qui cherche *en plus* à avoir raison. Dès le départ il est discrédité : « *Le roi doit être jugé en ennemi.* » C'est fait, c'est dit, ce n'est pas un raisonnement, c'est une série de coups de massue. Un mélange de faux juridisme, d'intimidation, de mauvaise foi, de sophisme et de haine. Le seul moment un peu pas mal est : « *Un jour, peut-être, les hommes aussi éloignés de nos préjugés que nous le sommes de ceux des Vandales s'étonneront de la barbarie d'un siècle où ce fut quelque chose de religieux que de juger un tyran.* » Et bien sûr « tyran » disqualifie la phrase, puisque le jugement est préalable. Il feint de prouver la justice, il justifie l'égorgement. C'est un maquignon qui essaierait de parler comme Montesquieu. La barbarie imite parfois le raisonnement. Une phrase singulièrement stupide est : « *Un roi est un rebelle et un usurpateur.* » Il se compare aux assassins de César, mais ils n'ont pas eu l'hypocrisie de peindre leurs poignards couleur de droit. Il ne sait pas qu'il offre à

ceux qu'il effraie la raison même qu'ils auront de le tuer, avec aussi peu de justification légale. Comment l'appelait Vigny, déjà ? Il lui avait trouvé un surnom terrible de mépris. Ah oui. Le béat cruel.

La politesse cérémonieuse de Proust est une forme de barbarie. Un petit tyran oriental, plus faible que les empereurs entourant son territoire, tente de les noyer de miel.

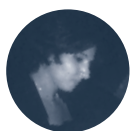
Une des preuves des « antimodernes » contre la modernité est que les nazis étaient modernes. Ils savaient l'arithmétique, aussi, et on n'en contesterait pas les mathématiques. De plus, modernes, c'est une idée paradoxale (d'où sa séduction). Ils étaient techniciens, c'est différent. Leur barbarie essentielle et orientale se montre entre mille autres exemples dans le mode d'exécution en 1943, du petit groupe de résistants allemands dit « de la rose blanche » : ils ont été décapités à la hache.

Au IX^e siècle, ce sont mille moines disséminés à travers l'Europe qui ont sauvé l'humanité en recopiant les manuscrits de la littérature antique. Aujourd'hui, nous sommes mille littéraires disséminés à travers le monde qui, en tentant de faire de la littérature, le sauverons peut-être de la barbarie mercantile.

Charles Dantzig

LE DERNIER REMPART DE LA CIVILISATION ?

Lamia el-Saad



Dernière parution:

LE BONHEUR BLEU, *Dar an-Nahar*, 2002

Dieu ! Qu'il serait confortable de pouvoir identifier le barbare en fonction de son appartenance à un peuple aujourd'hui disparu et de l'affubler d'un nom étranger, distinct du nôtre (Wisigoth, Ostrogoth, Alaman, Hun...) ; de ne voir en lui que l'Avar porteur de nattes ou le Magyar au crâne rasé ; de cristalliser toutes nos peurs autour du personnage emblématique d'Attila ; de se dire que les barbares sont aux portes de la ville et non pas, déjà, à l'intérieur de nos murs...

Buveurs de sang humain, ces peuples barbares auraient-ils le monopole de la barbarie ? Qu'il serait confortable de pouvoir encore le croire... malgré tout.

Alors, nous trouvons des arguments pour nous rassurer. La barbarie, telle que définie par le dictionnaire, est « *l'état d'un peuple non civilisé* ». Après tout, les barbares offraient leurs garçons premiers nés en sacrifice aux dieux ! Mais... à y regarder de plus près, le sacrifice des nouveau-nés n'a-t-il pas refait surface sous Louis XIV avec la sinistre affaire des poisons et son cortège de messes noires ? Les nazis n'ont-ils pas exterminé les enfants au même titre que leurs parents ? Nos *propres* guerres n'assassinent-elles pas, encore aujourd'hui, des nourrissons dans leur berceau et jusque dans

les bras de leur mère ? Et cela de manières diverses et variées : de la triste balle perdue à l'arme chimique, en passant par le couteau.

Certes, nous avons beaucoup évolué depuis le Moyen-Âge et nous avons atteint un certain degré de *raffinement* dans le crime... Nous savons tuer de manière très civilisée : au scalpel dans des ventres fertiles, par injection létale pour *rendre justice*. Et tout cela *proprement* ; sans cris, sans douleur et en toute bonne conscience ; dans des odeurs d'éther et d'alcool. Nous avons *aseptisé* le crime ; l'avons-nous, pour autant, purifié de son horreur ? Certes, nous savons tuer de manière très civilisée mais... il arrive encore que l'on *jette* des lambeaux de corps humains, déchiquetés par les explosifs, dans des sacs que l'on destine d'ordinaire aux déchets ménagers.

Que faut-il penser de tout cela ? Que faut-il en dire ? Nous avons la bouche pleine de mots et nos débats n'en finissent pas... Mais il faut croire que nos conversations stériles ne servent que les intérêts des marchands de café et des débits de boissons.

Et pendant que nous regardons ailleurs, d'autres que nous profitent de notre indifférence pour pratiquer des actes de torture innombrables en faisant preuve d'une imagination débordante...

En vérité, les peuples barbares seraient les premiers à pointer vers nous un doigt accusateur : des *gueules cassées* de la Grande Guerre aux *expériences* du docteur Mengele pour finir par les irradiés d'Hiroshima, de Nagasaki et de Tchernobyl... ils auraient de quoi dire... Si le procès de *l'humanité* devait se tenir, il y aurait assurément de quoi étayer l'accusation de barbarie.

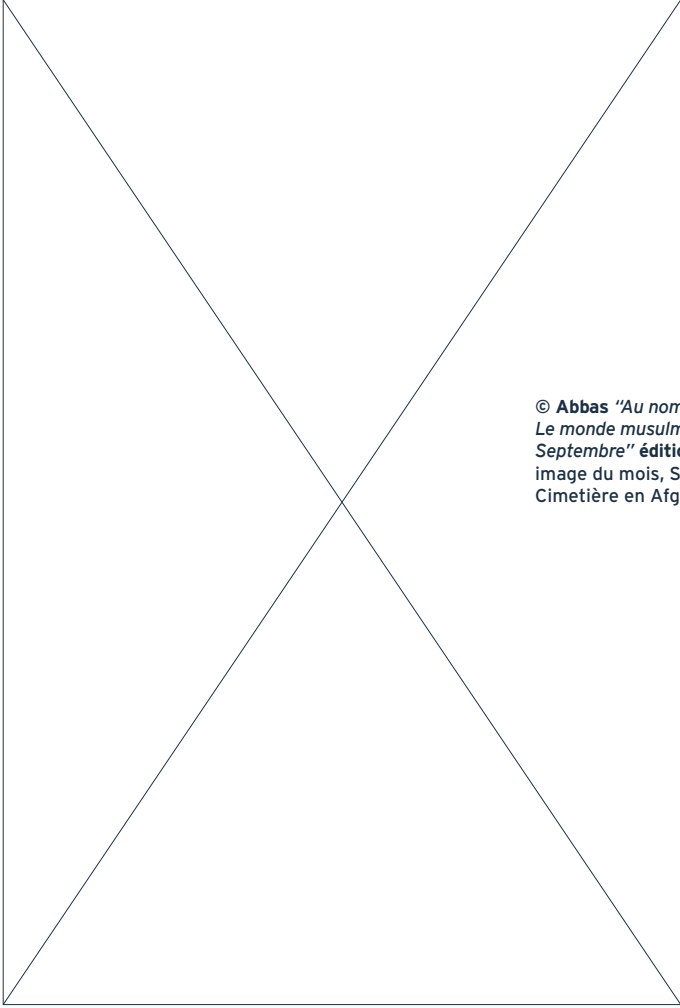
Il fut un temps béni où le mal absolu était clairement identifié ; où nous pouvions avoir une agréable vision manichéenne du monde et nous placer, bien entendu, du bon côté. Mais de nos jours, il n'est plus aussi aisé d'avoir une opinion tranchée ; le mal absolu est toujours bien présent mais il est désormais plus diffus, plus sournois. Les bourreaux sont parfois victimes à leur manière, les victimes pas toujours innocentes, les héros ne sont plus irréprochables mais facilement critiquables ; les causes les plus justes et les plus nobles servies et souillées par les moyens les plus pervers.

Contraints de choisir entre gris clair et gris foncé, nous imposons compromis sur compromis à notre conscience, nous avalons des couleuvres en y prenant goût ; et nous évoluons, tant bien que mal, dans un monde à la dérive. Nous devrions être dans un état d'indignation permanente mais le syndrome du Titanic nous en empêche.

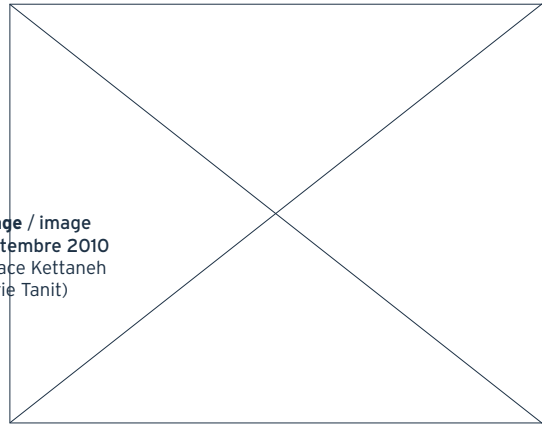
Il faut bien y revenir : les peuples barbares auraient-ils, dans le temps et dans l'espace, le monopole de la barbarie ? Nous avons beau chercher des arguments, nous peinons à nous rassurer. Le barbare, tel que défini par le dictionnaire, est également « *un être sans culture* ». Le premier geste de certains conquérants n'a-t-il pas été de brûler les bibliothèques sitôt les villes conquises ?

La culture... serait-ce donc cela... le dernier rempart de la civilisation ? Serait-ce le désir de se priver de l'essentiel pour s'offrir du beau et de l'instruction ? Serait-ce les bibliothèques, les librairies, les maisons d'éditions, les musées, les journées du patrimoine, les salons du livre, les écoles qui fleurissent sur des terres arides ? Le professeur qui transmet son savoir pour que l'Histoire ne se répète pas ; pour que les atrocités du passé que l'on ne peut guère réparer ne se reproduisent à l'infini... Le maître d'école, attendri et attendrissant, un cartable à la main ; qui forme de jeunes esprits avec douceur et patience ; qui se sert des manuels scolaires pour donner des leçons de vie ; et qui, tout en ayant l'air de parler des verbes *être*, *avoir* et *aimer*, parle, en réalité, de bien d'autres choses...

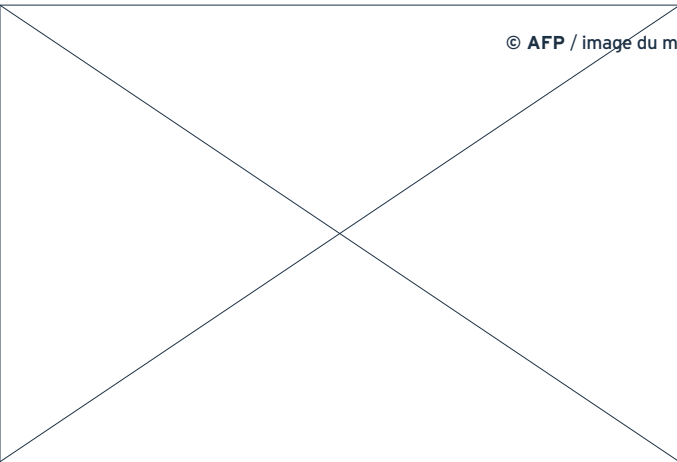
Lamia el-Saad



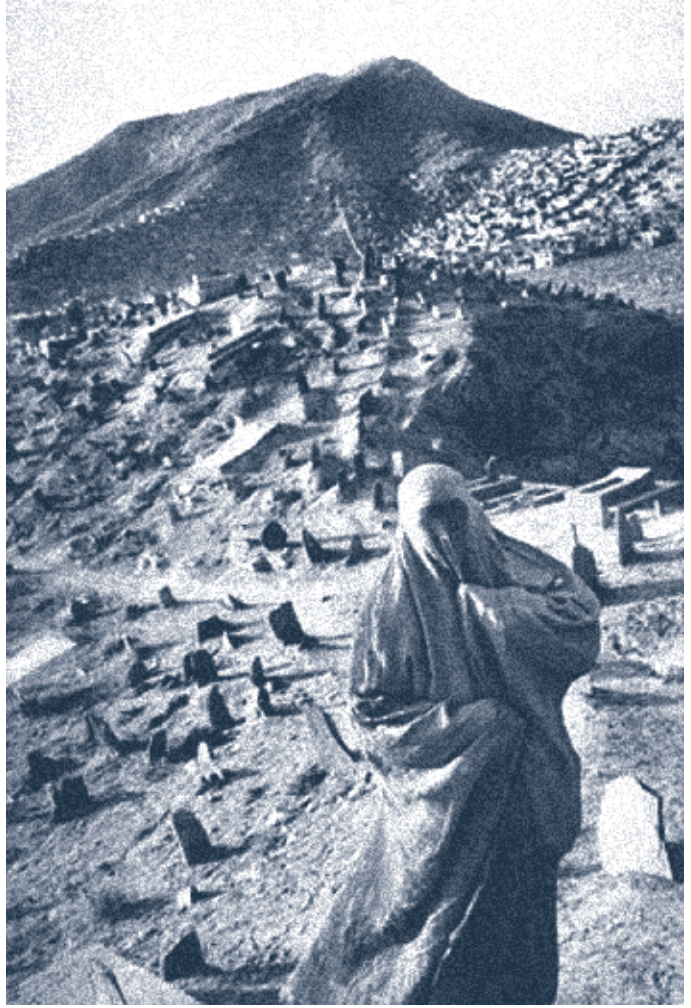
© **Abbas** "Au nom de qui ? :
Le monde musulman après le 11
Septembre" éditions du Pacifique /
image du mois, Septembre 2009
Cimetière en Afghanistan



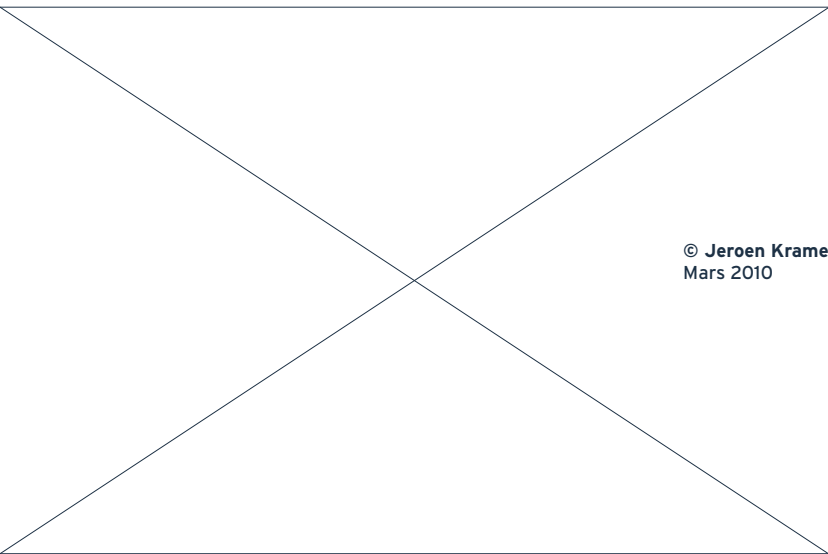
© **Gilbert Hage** / image
du mois, Septembre 2010
courtesy espace Kettaneh
Kunigk (galerie Tanit)



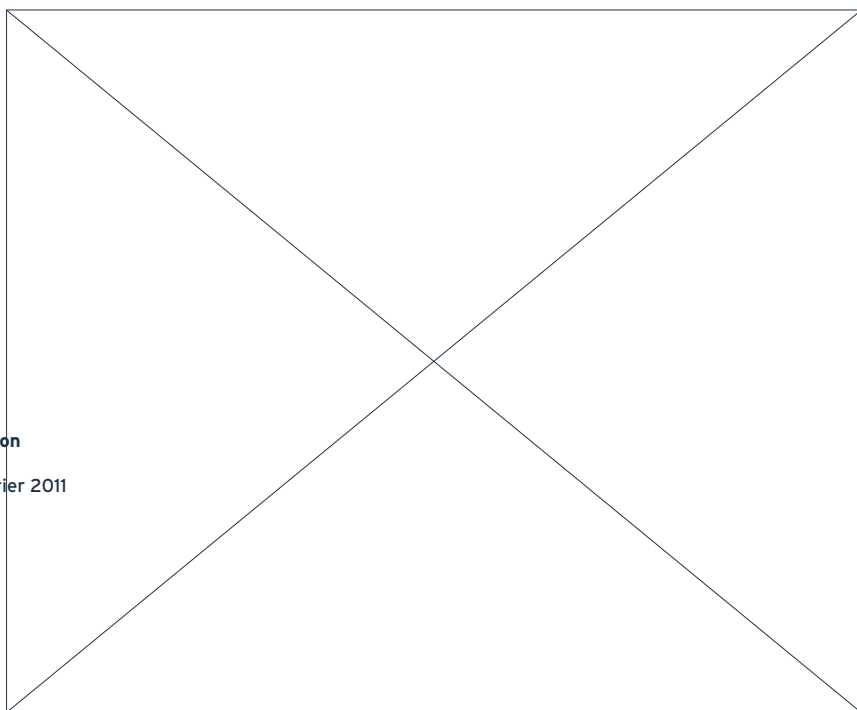
© **AFP** / image du mois, Mai 2011







© Jeroen Kramer / image du mois,
Mars 2010



© Raymond Depardon
- Magnum Photos /
image du mois, Février 2011

OBÉIR ET DÉTRUIRE

Dominique Eddé



« **L**a grande majorité des hommes ne saurait résister à un meurtre sans danger, permis, recommandé et partagé avec beaucoup d'autres. » Élias Canetti, *Masse et puissance*.

Dernière parution:

KAMAL JANN,
Albin Michel,
2012

Nous savons qu'il suffit d'un rien pour qu'un être ordinaire dégénère en barbare, un drapeau en étendard de haine. Et ce rien reste impossible à cerner. Pas une pensée n'y est parvenue. Archaïque, indomptable, à la racine de l'être, cette chose n'est pas seulement ce que la raison ne peut pas dire, c'est ce qui l'attaque. On lui a donné des noms divers. Le terme le plus proche de son sens introuvable reste le « ça » dans la mesure où il indique un mouvement et non un contenu ou un contenant. Jour après jour, les découvertes des neurosciences versent de nouvelles pièces au dossier, bouleversent nos idées préconçues. Le cerveau, nous dit-on, est à deux doigts de vivre sa vie sans l'homme. Cette donnée ne modifie en rien l'interrogation. Elle la creuse. Ce que l'être humain ignore de son fonctionnement psychique reste infini par rapport à ce qu'il sait ou s'apprête à savoir de son fonctionnement neurologique, tout comme la puissance de ses créations technologiques est déjà supérieure à la sienne. Plus l'espèce humaine dure, plus elle est écartelée entre le temps qu'elle maîtrise et celui qui la déborde. L'homme a désormais l'angoisse simultanée de deux finitudes : la sienne

et celle de l'espèce. Ses arrangements avec la mort à commencer par le plus efficace d'entre eux - la religion - sont chahutés et revus à la hausse. Dieu est repris d'assaut.

De tous côtés - en astronomie, en informatique, dans les arts, la santé, le domaine militaire - les écrans transforment le rapport entre l'image et l'objet, entre soi et soi, entre soi et l'autre. La désincarnation de la réalité pose la question écrasante du quoi après ? Quel autre monde ? Quelle représentation ? La figurabilité est mise à très dure épreuve. Plus s'accroît cette absence de visibilité, plus s'accroît la tentation de la nier, de lui opposer un masque ou un double chargé de se retourner contre elle. Qu'on l'appelle Dieu pour avoir les mains libres ou que l'on se libère les mains en se prenant pour Dieu, la paranoïa et la mégalomanie sont les mêmes. Ce masque est une aubaine pour qui veut en finir avec le visage inquiet de la vie. Il couvre aussi bien le dessein d'un dictateur sanguinaire que celui d'un jihadiste islamiste. Avec son aval on peut tout faire : torturer, tuer, décapiter. La collusion du spirituel et du temporel assure le fourvoisement, l'argent fait le reste. Compte-tenu de la faillite des pouvoirs intermédiaires, ligotés par la dictature de l'économie, l'équation culture/barbarie est à l'heure qu'il est, à la nette faveur de la seconde.

“ La grande majorité
des hommes ne saurait
résister à un meurtre
sans danger, permis,
recommandé et partagé
avec beaucoup d'autres. ”

La mise en place de la démocratie et de son état de droit sur une partie du globe a certes posé de sérieuses limites aux pulsions barbares. Il n'empêche. Ce meilleur ou moins mauvais des systèmes n'est en aucun cas une garantie, pas plus qu'il n'est assuré de sa survie. Le jour où la république de Weimar a porté Hitler au pouvoir, nous en a donné la terrible preuve. Le fonctionnement pervers de la démocratie indienne qui s'accommode de l'inégalité des castes tout comme l'impunité de la démocratie israélienne appliquée à coloniser et asphyxier un peuple, signent, pour ne citer qu'elles, la même inquiétante limite de l'atout démocratique. Il y a des constructions susceptibles de protéger les droits, de promouvoir l'égalité, mais il n'y en a pas, pas plus que d'idéologie, en mesure de protéger l'humanité d'elle-même. De ses pulsions de mort. De sa phobie de l'étranger qu'Élias Canetti appelait « *la phobie du contact* ». De la solitude. De la peur. La pire des solutions à cette somme d'angoisses, on la connaît, c'est la masse. La fusion. Le « nous » contre « eux » ou la survie de l'un par la négation de l'autre. La barbarie est une masse en fusion dont le désir est d'obéir et de détruire. Ses projets et ses moyens varient, son fonctionnement reste le même. Il lui faut un chef et un ennemi imaginaire ou réel à annihiler. Dans la plupart des cas, le barbare a le fantasme d'un monde épuré, commencé à zéro, définitif, avec du mythe pour seul ingrédient de passé. L'histoire nous apprend que l'idéologie, la religion, l'identité raciale, tribale, sexuelle sont les meilleurs des tremplins pour lever des troupes, vider les têtes, engranger la haine.

À première vue, tout oppose la barbarie et la culture dont le propos est d'apprivoiser l'animal qui est en l'homme. Vrai sur papier, ce tableau noir et blanc cesse de l'être pour peu que l'on se rapproche de la réalité. On aura beau nous dire que la culture

domine la nature, l'observation nous apprend qu'il suffit d'un rien – toujours lui – pour qu'une jungle transformée en jardin retourne à la jungle. Force est de constater – au-delà de l'interminable débat sur Nature et Culture – que toutes les lignes de partage reposent dans l'homme. Traditionnellement vouées à se combattre et à s'exclure, la culture et la barbarie peuvent être amenées à collaborer, à conjuguer leurs forces. C'est cette compatibilité de la culture et de la barbarie, de la beauté et de l'horreur, que nous avons le plus de mal à nous représenter. Nul n'ignore qu'il s'est trouvé de grands artistes pour soutenir l'ignoble, pire encore, pour en tirer de la beauté, comme il s'est trouvé des bourreaux pour s'émouvoir aux larmes d'une sonate de Schubert ; que les sciences nous apportent simultanément un mieux vivre et la destruction ; que c'est parfois la même personne qui, par ses travaux, construit les moyens de supprimer l'homme et d'en défendre les droits. Sakharov est un exemple flagrant de cette tragique ambivalence.

Produire du raisonnement hors de cette ambivalence, n'a aucun sens. Car qu'est-ce qu'un droit de l'homme quand l'homme est disparu ? Quelle est la crédibilité d'un pays qui exporte simultanément son discours humaniste et ses armes de destruction massive ? Sur quoi repose la distinction entre culture et barbarie lorsque la première vit aux frais de la seconde, lorsqu'un pays dit civilisé assure son ravitaillement et même ses « à côtés » en flattant des régimes dont il entend combattre par ailleurs les créatures enrégées ? Quand Powell, obéissant à son président, fait un discours aux Nations-unies pour séduire son public et le convaincre de ce qui n'est pas, que fait-il ? Il ne fait pas que mentir, il se sert d'un outil de la culture, peaufiné au fil des siècles : la rhétorique. Il engage la culture au service de la barbarie. Il résume la dangereuse inanité du

discours politique et médiatique à l'échelle planétaire. En résulte ceci : les deux artisans de la destruction irakienne – Bush et Blair – sont occupés à l'heure qu'il est, l'un à peindre des caniches, l'autre à servir de conseiller diplomatique, alors qu'ils devraient être tous deux convoqués par un tribunal international. La publicité du mensonge n'est pas d'aujourd'hui, certes, mais a-t-elle jamais brassé autant d'argent pour autant de vide ? Quand cent intellectuels occidentaux de renom signent une pétition de soutien à l'intervention américaine en Irak et qu'aucun d'entre eux ne songe après la démolition de ce pays à se remettre en cause, où est la frontière entre culture et barbarie ? Culture et politique reposent sur des pouvoirs très voisins, sur une même propension, de la part de ceux qui les instrumentalisent, à préférer le confort à la vision, le statu quo à la résistance, l'entretien des apparences et des honneurs indus à leur remise en cause. Ce n'est pas un hasard si Mandela, commodément revendiqué par tous, constitue un contre exemple quasi unique. On me dira que la culture recouvre des champs autrement plus fertiles, plus vivants, que celui dont je parle. C'est une évidence. Ce ne sont pas les chercheurs, créateurs, ONG ou autres initiatives civiles qui manquent. Ce qui déraile, c'est le monde dans lequel ces énergies opèrent.

Ce monde gouverné par l'argent n'a plus de forme. C'est un torrent. On l'appelle la crise alors que c'est l'inverse. La crise, c'est un point culminant, localisé, un record de fièvre, tandis que ce à quoi nous avons à faire est un changement d'âge, une mutation, un mouvement de bascule où tout se mélange en un temps record. Une somme de courants adverses s'entretiennent et s'annulent sans rencontrer d'arbitrage. Ce mouvement en spirale nous emmène dans un sens, puis dans l'autre, attaque les liens, les défait, invalide la nouvelle de la veille par celle

du lendemain, tel engagement par tel intérêt, puis tel intérêt par l'autre, jusqu'à ce que tout se dévore et recommence. Les événements et les esprits sont plongés dans un état de réversibilité permanente. Alliances et mésalliances, à petites et grandes échelles, se contredisent et se suivent à un rythme vertigineux. Les pays se coupent en deux, en trois, en quatre. Même les tribus s'atomisent. Tout est dans tout et, à peu d'exceptions près, rien de solide ne s'interpose. Nous assistons à la tombée de toutes les inhibitions, de tous les repères. Nous vivons le naufrage de la cohérence. Il n'y a qu'à voir : les digues de la culture sautent comme des brindilles, au passage des barbares.

Dans notre région, le pire n'est plus à craindre, il est là. La Syrie est mise à terre. Gaza est étranglée. Mossoul et Qaraqosh, vidées en un quart d'heure de leurs communautés chrétiennes, Sinjar d'une partie de sa communauté Yezidi, et la liste ne fait que commencer. Les pays se renversent, jour après jour, comme des baquets. Le Liban et la Jordanie attendent, tremblant de peur. Pendant ce temps, les autorités religieuses musulmanes calculent, négocient, se perdent en conciliabules. Le destin de plusieurs pays aux cultures millénaires est à la merci de pays flambants neufs, installés sur des trônes de gaz et de pétrole¹. La même source de financement sert les jihadistes et ceux qui sont chargés de les combattre. On s'en émeut à peine. Les puissances occidentales se sont vendues à la pire part de l'Orient. Elles ont sacrifié la meilleure. Elles ont mis en danger leur propre avenir dans la foulée. Faut-il rappeler que le barbare n'est pas seulement celui qui brandit fièrement une tête ou une

¹ Que mon propos ne fasse pas oublier ceux qui résistent dans ces pays et qui parfois payent leur courage d'un prix exorbitant.

oreille coupée, c'est aussi celui ou ceux qui rendent cet acte possible, ne serait-ce qu'en fermant les yeux ?

Sachant que ce ne sont pas Ibn Sina ni Ibn Rochd qui formatent les têtes du Proche-Orient, mais des chaînes de télévision à la botte de régimes rédhitoires, qui achètent la culture, clés en main, et la revendent, défigurée, à coup de slogans incendiaires, nous avons quelques raisons de penser que la barbarie n'est pas contrariée. Au Liban, les chrétiens sont inquiets, et

D'où que l'on observe le mouvement, au-delà de cette partie du monde, les portes de la culture et de la barbarie sont coulissantes. On ne réduira cette confluence avérée qu'en renonçant aux discours qui l'ignorent ou la nient. C'est sur le mélange de la culture et de la barbarie que doit porter la réflexion et c'est par cette réflexion que la culture peut accéder au meilleur d'elle-même. À l'heure qu'il est, on est loin du compte. Les moyens de la culture dominante sont investis dans un réseau propice à l'enfermement

Quelle est la crédibilité d'un pays qui exporte simultanément son discours humaniste et ses armes de destruction massive ?

pour cause. On le serait à moins. Le « nous » contre « eux » est en marche. Nous, les chrétiens, nous, les sunnites, nous les chiites, nous les druzes... Il appartient à ceux qui ont encore le luxe de penser, quelle que soit leur appartenance religieuse, de faire barrage à cette tentation de la séparation qui augure de futures tragédies. Et puisqu'il nous faut malheureusement admettre que le système communautaire régit encore et pour longtemps nos sociétés, il appartient aux membres des communautés les mieux protégées d'aller au secours des plus exposées. Si le statut d'intellectuel a encore un sens - il n'en a plus beaucoup - c'est là qu'il se situe. Dans la vigilance, la plasticité du raisonnement, la capacité à sortir des rangs : la dissidence. Or la dissidence, il faut le dire, est un mode de pensée qui tarde à gagner le monde arabe musulman. Des voix se font entendre, bien sûr, mais combien ? Pourquoi si peu ? Le Maghreb a dans le domaine de la dissidence une longueur d'avance sur le Machreq. Pour quelles raisons ? La question mérite d'être posée.

de l'homme. Tout comme la barbarie n'admet pas la liberté, il se pourrait bien que la culture, sur sa pente actuelle, glisse vers un système qui la juge superflue. À l'exception de minorités résistantes, elle perdra son rôle de contrepouvoir et son rôle critique. Alors le pire, déjà en cours, deviendra partout inéluctable : le recouvrement de la culture par la barbarie. Croire qu'on pourra l'éviter en continuant à utiliser des outils et des organisations rouillés ayant démontré leur faillite, est pure illusion, tout comme le recours à des mots usés, épuisés, à force de servir des discours qui se fichent de leur sens. Disons les choses autrement : la barbarie n'est pas en crise, la culture, si : elle est en crise. Si l'on veut faire reculer l'une, il faut changer l'autre. La culture, c'est un effort, une construction lente. Sa protection passe par un changement de rapport au temps, au gain, au profit, à la consommation. Par un changement de vitesse. Le divorce du temps et de l'espace - l'explosion de leur dualisme - issu de la révolution technologique, est un événement aux conséquences d'autant plus

incalculables qu'il est intangible. Il nous expose à une pression mentale sans précédent où l'individu est écrasé par la masse, la pensée par l'opinion, l'universel par le tribal. Les névroses cèdent progressivement la place aux psychoses. Partout, la finance envahit le champ politique et les services

merci d'une tempête solaire, il n'est plus de pays qui puisse se retirer dans son coin. Il en va de même pour Israël : la guerre, toujours la guerre, rien que la guerre pour mode d'expression et d'existence, ses gouvernants en ont les moyens, c'est entendu. Mais après ? Si ce pays ne renonce pas à sa barbarie, sa

À présent que tout est à terre, la région en morceaux, les dictateurs démasqués et de nouveaux monstres en train de battre leurs records, n'y a-t-il pas quelque chose à gagner d'avoir tout perdu ?

de renseignements nos chambres à coucher. La matière grise augmente d'un côté, la réflexion baisse de l'autre. Les têtes vont trop vite. Elles sacrifient le chemin à l'urgence. Au lieu d'agir ou de ne pas agir, les forces militaires réagissent. Elles interviennent avant de se préparer et se retirent avant de préparer le lendemain. Le fiasco ne se dément pas. Cela donne l'Iraq, l'Afghanistan, la Libye. On prétend détruire pour construire, on ne construit rien, on détruit. Dans ce contexte, la démocratie est en passe de constituer un handicap pour les gouvernants, la dictature, un atout. À peu d'exceptions près, la puissance dont s'est dotée l'espèce humaine n'est plus le contraire de l'impuissance, mais son double. Le moindre pion déplacé, en un lieu précis, crée instantanément des ondes de chocs incontrôlables. Les États-Unis d'Amérique ne répondent pas moins, désormais, du nom de « grande impuissance » que de « grande puissance ». Leurs intérêts, ils ont certes les moyens de les protéger, de les défendre, nous en avons la preuve quotidienne, mais ces intérêts protégés ont-ils, eux, les moyens de protéger leur avenir ? Rien n'est moins sûr, car dans ce monde rétréci et contagieux, à la

culture finira en exil ou en cendres. En Syrie, l'horreur n'a plus de nom. Elle a deux faces depuis que le régime a accouché d'un clone. Deux hordes de barbares se disputent un peuple où la culture a le regard d'un gamin qui court la tête en sang entre les mains. Le même regard nous fixe dans les yeux des enfants de Gaza, d'Alep et d'Erbil. Lequel d'entre nous n'est tenté d'en écarter l'image pour survivre ?

La survie... c'est elle qui fonde notre violence, notre lâcheté, notre capacité de tuer. Une amie rwandaise me disait, « *la barbarie déshumanise jusqu'aux plus démunis, parce qu'ils ne sont plus les mêmes* ». C'est cela que nous sommes sommés de comprendre au plus vite pour cesser de reculer : c'est la rapidité à laquelle un être humain cesse d'être le même. Elle me disait encore : « *Je suis capable de tuer pour ne pas avoir peur. Pas pour ne pas mourir : pour ne pas avoir peur.* » Voilà le sujet : la peur. Elle est dans chacun de nous et elle a le pouvoir, quand elle prend feu, de dévaster les têtes, d'abolir la conscience, de tuer. Non seulement elle prive l'individu de ses moyens, mais lui en propose d'autres qui sont mortels. Plus elle le

tient, moins il résiste à la haine. Le rôle de la culture, c'est de défaire la peur, de la partager. La tragédie israélo-arabe qui, disons-le, est au cœur du processus de décomposition de la région, tient en partie au fait qu'elle n'a été traitée qu'en termes de rapports de force. Trop rares sont ceux qui, dans les deux camps, ont travaillé à faire reculer la peur, à la prendre en compte. Une majorité d'Arabes refusent d'admettre qu'il n'y aurait ni honte ni trahison de leur part à entendre la peur existentielle des Israéliens. Ils ne veulent ou ne peuvent comprendre qu'il ne suffit pas d'être défendu par la quatrième puissance militaire mondiale pour être à l'abri de l'angoisse. La peur est une réalité psychique, elle ne se discute pas, elle est ou elle n'est pas, elle se calme ou s'exacerbe. Or elle est. Et elle est décisive. Les gouvernants israéliens ont sciemment fabriqué l'ennemi dont ils avaient

son prédécesseur, cet homme n'incarne pas le mal. Il incarne ce qui ne parvient pas à lui résister. Otage consentant du système qu'il proposait d'améliorer, il est le symptôme de la contradiction insoluble qui fait l'époque. Si bien qu'il a laissé croître l'étau qui prend la région et peut-être bien le monde à la gorge. Les fabricants de la peur que Germaine Tillion appelait si justement « *les ennemis complémentaires* » en sortent terriblement renforcés. La première urgence contre la barbarie consiste à les démasquer. À mettre en accusation ce qui provoque la peur, la finance, l'installe, la propage. Et ce, sur tous les fronts à la fois, car tenir un bout, en lâchant l'autre, c'est ne rien tenir. Nous en sommes au stade terrifiant où les gouvernants, y compris les plus puissants, n'ont presque plus de marge de manœuvre face au monde tel qu'il est. La dégringolade est en cours. La vie

La survie... c'est elle qui fonde notre violence, notre lâcheté, notre capacité de tuer.

besoin pour saboter la paix : le Hamas. Et les discours incendiaires des islamistes cimentent l'emprise des gouvernants israéliens sur leur opinion. La boucle est bouclée. Il n'y a plus d'issue.

Qui sont les marionnettistes – aujourd'hui débordés, affolés – de cette mascarade générale ? Doté du prix Nobel de la paix avant même d'avoir commencé, le plus puissant d'entre eux, Barack Obama, a cédé et faibli au lieu de construire. Il n'a pas créé d'alternative à la dangereuse disparition de l'équilibre de la terre. Il a capitulé face à Israël et continué à tirer aveuglément profit des monarchies pétrolières. Sans vision aucune de ce que ce profit allait coûter, de ce que ses concessions auraient d'irréparable. Contrairement à

d'un être humain vaut tantôt rien, tantôt une guerre. Démocrates et barbares sont en train de s'accorder dangereusement sur ce point. Les barbares le savent et s'en félicitent.

Résister aujourd'hui c'est se battre contre la tentation de choisir un mal contre l'autre. On ne dira jamais assez que l'indignation à deux vitesses signe la défaite de la pensée. Si la culture avait autant de vitalité que la barbarie elle saurait, contrairement à elle, dire deux choses en même temps ; elle nous montrerait des manifestants réclamant d'une main la halte au massacre à Gaza ou Alep et de l'autre la halte à l'ignominie jihadiste en Iraq. Le monde arabe et musulman n'a que trop longtemps vécu dans l'idée

d'un malheur qui lui venait du dehors. Rien que du dehors. Ce système de représentation irresponsable, coupé de l'universel, s'est accompagné, une décennie après l'autre, d'un optimisme imbécile, nous apprenant quotidiennement, par la voie des gouvernants et des médias, que la victoire était pour demain. La voix critique de la culture ne s'est faite entendre que faiblement, avec ici ou là, *sotto voce*, l'idée que « *ce n'était pas le moment* », qu'il ne fallait pas faire cadeau aux sionistes de notre linge sale étalé en public. Les choses n'ont pas changé. Alors que des communautés entières sont menacées d'extermination, l'extrême faiblesse de la pensée résistante et critique dans cette partie du monde est alarmante.

À présent que tout est à terre, la région en morceaux, les dictateurs démasqués et de nouveaux monstres en train de battre leurs records, n'y a-t-il pas quelque chose à gagner d'avoir tout perdu ? Du côté arabe comme du côté israélien, la barbarie a frappé plus fort que la culture. Le choix, à présent, d'un côté comme de l'autre, c'est l'inverse ou le mur. Le mur, on y est. L'inverse – si peu probable soit-il – passe par la capacité de la culture à penser sa défaite, à diagnostiquer le mal, son étendue, les raisons de sa répétition. Elle n'y parviendra qu'en faisant le deuil de l'idéal. Le deuil de cette fixation infantile que sont les légendes et les mythes à l'échelle collective. Sur ce plan, Arabes et Israéliens ont autant de chemin à faire. Il n'est pire ennemi de l'avenir que la négation de ce qui est. L'optimisme à l'heure qu'il est, c'est du négationnisme. Que tant de villes se vident de leurs chrétiens, à pareille allure, est une catastrophe qui doit nous faire trembler. Ce malheur en annonce d'autres. Croire aux vertus d'une géographie purifiée, avec des ethnies et des communautés séparées, installées en ghetto derrière des murs, c'est s'incliner devant l'ordre barbare, c'est obéir et détruire.

Pour la grande majorité d'entre nous, qui n'ayant pas les moyens de stopper la barbarie, sommes condamnés à la subir, reste la solitude partagée. Ce n'est pas rien. Car plus les êtres humains seront nombreux à être seuls, plus ils constitueront un espace susceptible de reprendre un jour la parole. De Bagdad à Damas, Beyrouth, Ramallah, Amman et Tel Aviv, aussi bien qu'en exil, c'est au peuple des solitaires/solidaires qu'il appartient de maintenir vivant le sens de la vie. Car qu'est-ce que l'éthique, pour finir, sinon tenir bon et refuser d'obéir, y compris sans le soutien de l'espoir ?

Dominique Eddé

LE DIABLE DE SAINT-PÉTERSBOURG

Bahjat Rizk



Dernière parution:

MONOLOGUES INTÉRIEURS, *Orizons*, 2012

Quand *L'Orient Littéraire* me proposa de contribuer à son centième numéro sous le thème « Barbarie et Culture », j'acceptai immédiatement, d'autant que les pistes envisagées pouvaient englober Hérodote, le père de l'Histoire, auquel je m'étais référé pour construire mon essai sur les paramètres identitaires. Je plongeai donc dans la notion de barbarie.

Ainsi, pour les Grecs, « *est barbare celui qui ne parle pas le grec* ». C'est donc tout d'abord une différence neutre qui très rapidement finit par désigner les peuples qui transgressent les lois que les Grecs estiment les plus communes aux hommes, qui introduisent une rupture entre eux-mêmes et les autres. Le déplacement se fait chez les Romains par l'invention du couple humanité-bestialité (*humanitas-feritas*). C'est une bestialité proprement humaine qui autorise toute tyrannie, le recours à la guerre et à toutes les formes de violence. Chez les chrétiens, un peu plus tard, il y a la réinvention de l'humanité comme humanité compassionnelle et la nouvelle barbarie comme culte de la force, qui permet l'émergence de la dualité moderne, définit l'*humanitas* comme civilisation et l'oppose à la barbarie et à la sauvagerie primitive, ce qui nous conduit à la barbarie intérieure, à la mondialisation capitaliste et au choc des civilisations au XXI^e siècle,

qui restructure l'idéologie libérale en idéologie impériale (cf. *Barbarie et choc des civilisations*, André Tosei, lafauteadiderot.net). Elle assimile par ailleurs les barbares aux terroristes de toutes sortes, capables d'une cruauté moyenâgeuse, utilisant de manière inhumaine et ostentatoire la terreur médiatique pour se promouvoir. Ces jours-ci, l'actualité impitoyable, politique et médiatique, humanitaire et culturelle, accapare totalement la problématique.

Comme nous le constatons la barbarie évolue de la différence culturelle relative et neutre au jugement de valeur absolu, s'érigeant en idéologie politique et en appréciation morale. Très vite, je me rendis compte que les textes savants, philosophiques, critiques et politiques, ne manquaient point à ce sujet et que ma modeste contribution, paraîtrait commune et superflue. J'envisageai donc dans un second temps, de revenir à mes souvenirs de jeunesse, où la culture avait été pour moi et des milliers de Libanais une forme de résistance aux déferlements de violence qui s'étaient succédés sur le pays de manière quasi ininterrompue. Mais là aussi, il s'agissait de souvenirs partagés par tellement de personnes et qui depuis, ont été rejoints et parfois même dépassés quotidiennement, par les tragédies palestinienne, irakienne, syrienne, libyenne et égyptienne, si proches de nous.

Je ne disposais pas d'expérience personnelle radicale dont je pouvais individuellement me prévaloir.

Au moment où je continuai à m'interroger sur l'orientation à prendre, je fus moi-même victime d'un acte banal de barbarie ordinaire, qui m'a profondément marqué et que j'ai essayé de surmonter partiellement, par la culture. J'ai donc choisi de vous le relater.

À l'occasion du centenaire de la première guerre mondiale, du 25^e anniversaire de la chute du mur de Berlin (1989), du 250^e anniversaire de l'Ermitage (musée fondé par Catherine II en 1764), je résolus d'aller en Russie pour découvrir sur place les deux

l'âme russe. La musique, la danse, la sculpture et l'architecture sont venues compléter la fascination pour cet univers passionné et irrationnel qui oscille depuis des millénaires, entre le continent européen et le continent asiatique, sur une superficie de la taille elle-même d'un continent. Je commis l'erreur de décider d'effectuer ce périple en individuel, comme je le fais depuis un quart de siècle en Europe, car voyager seul me permet de méditer et de suivre mon rythme intérieur.

Après de multiples tracasseries administratives (visa russe très difficile pour le voyageur individuel qui n'est obtenu qu'après des formalités fastidieuses : invitation officielle en russe, assurance internationale en

La barbarie évolue de la différence culturelle relative et neutre au jugement de valeur absolu, s'érigeant en idéologie politique et en appréciation morale.

capitales historiques, Saint-Pétersbourg et Moscou. J'envisageai donc ce voyage comme un pèlerinage, car pour moi le plus important c'est le voyage intérieur, qui peut être parfois sauvage et solitaire, le monde extérieur n'étant là que pour nous aider à évoluer à l'intérieur de nous-mêmes, nous situer et nous ancrer dans une réalité matérielle et contingente. Cela faisait presque quatre décennies que je m'apprêtais à accomplir ce voyage solennel qui avait débuté avec mes premières lectures sur l'histoire de la Russie. Bien sûr, je m'étais également nourri comme tout bon lecteur francophone, amoureux de la littérature universelle, des œuvres maîtresses de Pouchkine, Dostoïevski, Tolstoï et Soljenitsyne qui dépeignent fidèlement, et exaltent magnifiquement,

russe, formulaires à remplir, tout cela bien entendu contre des espèces sonnantes et trébuchantes et quelques files d'attente), je finis par obtenir mon sésame-visa et pour gagner du temps, j'allais échanger une consistante somme en dizaines de milliers de roubles, destinée à couvrir tous mes frais durant mon séjour. Je plaçai la grosse liasse de coupures dans un portefeuille séparé.

Parvenu à destination à Saint-Pétersbourg le jour dit, je suivis l'indication du guide de poche qui me recommandait d'emprunter depuis l'aéroport, un bus local puis un métro direct, jusqu'au lieu d'hébergement au centre ville, à 200 mètres de la place des Palais, de l'Ermitage, de l'Amirauté et de la cathédrale Saint Isaac.

D'habitude je mets tous mes documents dans une sacoche, que je passe autour de mon cou, mais devant régler à la hâte mon ticket de métro, je glissai mécaniquement mon portefeuille russe dans ma poche avant pour rattraper le métro qui se trouvait derrière des barrières opaques de fer. Dès qu'elles s'entrouvrirent, je franchis le pas, quelqu'un me bouscula, je me retournai pour me trouver en face d'un hémiplégique, qui sembla gesticuler de douleur et se pencha pour se rétablir. Je n'oublierai jamais jusqu'à la fin de mes jours, ce visage grimaçant et hideux. Il marmonna des mots incompréhensibles et pour une raison inconnue, redescendit du wagon en maugréant. Et alors que la portière se refermait avec fracas, je réalisai soudain pendant que le train démarrait en trombe, que mon portefeuille avec l'intégralité de mon budget russe avait disparu. J'étais pris au piège, dans un pays dont j'ignorais la langue (très peu de gens parlent l'anglais et tout est écrit en cyrillique) et les mœurs, sans le sou, dépouillé juste une demi-heure après mon arrivée, dans la ville que je m'apprêtais à découvrir avec joie. Ma carte bleue n'était pas d'une grande utilité car j'avais dépassé le jour même le montant autorisé au retrait et je ne disposais plus que de mon passeport, qui venait d'être tamponné à la frontière, avec des dates impératives d'entrée et de sortie (on vous accorde le visa de manière précise, avec des dates fermes et définitives). Comme comité d'accueil, j'aurais espéré mieux dans ce pays que je rêvais d'explorer depuis mon enfance et que j'avais découvert à travers la Comtesse de Ségur née Rostopchine - dont la légende prétend que le père, gouverneur de Moscou, avait incendié la ville, pour faire battre en retraite la grande armée napoléonienne - jusqu'à l'énigme d'Anastasia telle que relatée par Michel de Saint-Pierre (*Le drame des Romanov*) et l'incontournable Henri Troyat et ses célèbres biographies russes.

Que faire ? Rebrousser chemin et rentrer à Paris dare dare par le prochain vol ou essayer de poursuivre le voyage culturel coûte que coûte, même si les conditions avaient dramatiquement changé et que je ne disposai que d'une somme assez modique en euros qui pouvait à peine suffire à faire les excursions planifiées en sacrifiant allègrement les menus repas et souvenirs ?

Je pris quand même parti de rester et de consacrer la portion congrue pour effectuer le reste du voyage, et découvrir sur place les splendeurs capitales de la Russie.

Tout d'abord à Saint-Pétersbourg : du musée de Catherine II l'Ermitage (palais d'hiver) au palais de Pierre le Grand (Peterhof), à Tsarskoïe Selo (village des tsars) rebaptisé Pouchkine en 1937, au musée Russe, à la forteresse Pierre-et-Paul (où sont enterrés tous les Romanov), à la cathédrale du sang versé (érigée par Alexandre III sur l'emplacement de l'assassinat de son père Alexandre II (qui émancipa les serfs), à la maison de Pierre le Grand, celles de Dostoïevski et de Tolstoï, à la dernière demeure de Pouchkine (où il prononça son dernier souffle laissant quatre enfants en bas âge et la poésie russe romantique orpheline, après son duel malheureux avec le Français Georges d'Anthès qui poursuivait de ses assiduités Natalia, la belle épouse de Pouchkine) et bien d'autres endroits empreints de beauté et d'histoire... et puis Moscou avec les cinq cathédrales du Kremlin (Dormition, Annonciation, Déposition-de-la-Robe, Patriarches et l'Archange-Michel), la place rouge mythique, la cathédrale Saint Basile le Bienheureux, initialement église de l'intercession-de-la-Vierge-sur-le-fossé construite par Ivan le terrible après sa victoire à Kazan sur les Tatars, au mausolée de Lénine, aux musées des beaux-arts Pouchkine, à la

cathédrale Saint Sauveur reconstruite récemment à l'identique sur l'emplacement d'une piscine publique de l'ère soviétique et bien sûr tous les gratte-ciel monumentaux datant de cette période... Le ventre presque vide, je me suis nourri quotidiennement de merveilles. Je me suis acquitté imperturbablement et fébrilement de tout ce que j'avais projeté de voir et que j'avais consigné consciencieusement, dans ma demande-interrogatoire de visa.

Mais le diable de Saint-Pétersbourg m'a accompagné durant tout mon séjour, m'emboitant le pas en claudicant, ne me lâchant pas d'une semelle, me narguant et ricanant. Je voyais sa tête dans les vitrines, au seuil des restaurants où je ne pouvais plus entrer et au détour des rues. Je ne pouvais plus rien acquérir sans qu'il ne tende sa main et chaque fois que je m'acquittais d'un petit achat, le montant de la somme dérobée apparaissait sur la facture. Et surtout la nuit, dès que je fermais les yeux, il était là devant moi. Il était devenu mon double, il me suivait partout. Il m'avait même appris à braquer mon regard sur les poches des passants pour sélectionner à sa place ses potentielles prochaines victimes ou peut-être les miennes par mimétisme mortifère. Mais je résistai vaillamment et douloureusement à la tentation.

J'ai passé cinq nuits blanches à Saint-Pétersbourg où je n'ai pas fermé les yeux car j'étais en situation de choc nerveux. Ce n'étaient pas les nuits blanches classiques et enchanteresses, prisées par le monde entier, où le soleil se couche à peine, mais d'épuisantes nuits d'insomnie et d'errance à travers la ville. Pour meubler mon attente et ma détresse, j'ai pu acquérir à grande peine un livre sur tous les dirigeants russes à travers l'histoire et je relisais de manière obsessionnelle et en boucle, toutes les périodes violentes que la sainte Russie avait connues. Entre Ivan le terrible

qui assassine lui-même son fils de ses propres mains et auquel succède momentanément son autre fils débile, Pierre le Grand qui fait périr son fils sous la torture afin qu'il avoue sa trahison, Catherine II qui fait assassiner son mari Pierre III par son amant, son fils Paul I qui est assassiné en pleine connaissance de son fils et successeur Alexandre I, sans évoquer les centaines de milliers de morts pour construire Saint-Pétersbourg sur les marécages, les victimes de Catherine, les purges de Staline et celles de la dictature communiste... jusqu'à la radicalité actuelle intransigeante et musclée de Vladimir Poutine.

Cette violence dont j'avais fait fortuitement les frais, me révélait de manière encore plus renforcée la violence culturelle ambiante, qui subsistait de manière tenace, presque comme une composante culturelle, constante et structurante.

Ce banal vol à la tire dans le métro avait fait basculer mon séjour de l'autre côté du miroir. D'autant plus que je n'avais personne à qui me confier. Longtemps je reverrai au ralenti pour une infinité de fois, ces deux minutes qui avaient transformé mon voyage rêvé en cauchemar : ce que j'aurais pu faire, ce que j'aurais pu empêcher... ce sentiment d'impuissance s'est vite mué en une culpabilité intolérable. Aurais-je pu l'éviter ? Était-ce ma mauvaise étoile, une sorte de fatalité inscrite dans le registre du temps ? Il avait fallu quelques instants d'inattention pour que je croise pour l'éternité le diable de Saint-Pétersbourg et je ne pouvais ni réagir rétroactivement, ni me révolter. Je passai en revue le film des dernières heures avant le drame : l'avion avait eu du retard, les roubles étaient déjà échangés, le métro avait été lent, la porte en fer m'avait surpris, le diable m'avait repéré et suivi, les choses s'étaient enclenchées à mon insu et il aurait suffi d'un rien...

Certes la perte matérielle était toute relative mais l'agression psychologique était insupportable. Cette insécurité par rapport à la Russie que j'avais tellement sublimée et que je pensais apprivoiser a été décuplée par un banal fait irrationnel qui a transformé tout mon séjour en une expérience d'abandon. Ce que j'avais entrepris au départ pour mon bon plaisir, s'était métamorphosé en une épreuve et une contrainte. J'ai réalisé que les papiers d'identité et les moyens financiers, qui nous permettent de circuler librement et donc d'exister, pouvaient arbitrairement disparaître et c'est toute votre liberté qui vous est ôtée dès que vous les perdez. Vous êtes identique à vous-même mais c'est votre identité dont vous êtes dépossédé. Vous n'êtes alors plus personne aux yeux du monde. Durant ces dix jours, suis-je devenu moi-même, à mon corps défendant, un pauvre diable à Saint-Pétersbourg ?

Bahjat Rizk

“ Ils procèdent à
l’ablation du sourire sur
les lèvres/ Et du chant
dans la gorge “

CULTURE ET BARBARIE OU CULTURE DE LA BARBARIE?

Fariba Hachtroudi



**Dernière
parution:**

LE COLONEL
ET L'APPÂT 455,
Albin Michel,
2014

« **W**elcome to Greece barbarian lady... » C'est par cette boutade que mon grand ami Minos Argyrakis, peintre et caricaturiste renommé, me recevait toujours à Athènes avant son décès au début des années 90. Persane ou Iranienne, Minos me renvoyait aux calendres de l'histoire autant qu'à l'actualité brûlante.

Le barbare, celui qui n'est pas de chez nous, qui est étranger à l'Empire, vient d'une contrée mal définie et qui n'est pas civilisée. Il est méprisé, indésirable, craint. Ainsi, pour Grecs et Romains, les Perses étaient des barbares et vice versa. Bref, les peuples faiseurs de Grandes Civilisations considéraient systématiquement l'autre comme barbare.

Face à l'ampleur de la barbarie des temps modernes, politologues, philosophes, sociologues, épistémologues débattent du sujet, éclairent, mettent en garde contre *la banalisation du mal*, et la déshumanisation de « l'homme civilisé » transformé en un des rouages de l'idéologie étatique. *La nature du totalitarisme*, *La barbarie à visage humain*, *Culture et barbarie européenne*, pour ne citer que ces ouvrages parmi d'autres, ont le mérite de penser la barbarie en questionnant l'homme depuis la mort de Dieu en Occident.

Les termes « barbare » et « barbarie » connotés depuis toujours, sont plus que jamais associés à la cruauté, à l'insensibilité, à l'inhumanité. Mais on le sait à nos dépens, la barbarie n'est pas forcément ignorante ou inculte, pas plus qu'ennemie de la science ou de l'art. Certains parlent, non sans malice, des « raffinements » de la barbarie. Ne peut-on pas à présent évoquer une certaine « Culture de la barbarie » au lieu de « Culture et barbarie » et se demander si les deux postulats sont antagonistes ou bien complémentaires ?

En septembre 2001, les tours jumelles du World Trade Center explosaient à New York, causant la mort de quelques milliers d'innocents. Les adeptes de Ben Laden justifiaient l'attentat comme acte de guerre, encensèrent les terroristes ou « *les martyres d'une juste cause* » méritant prières et respects. Le spectacle des tours sataniques de Wall Street, affaissées pour la gloire de l'islam et à genoux devant Allah fut qualifié de « grandiose » par certains adeptes de Ben Laden.

Fin mars 2003, débuta l'invasion militaire américaine en Irak sous le label de guerre contre le terrorisme. Les bombardements de l'aviation américaine - les plus lourdes de l'histoire de l'humanité -, « libéraient », en quelques semaines, le pays du joug

de Saddam Hussein ! Un aviateur américain, fasciné par le ciel embrasé de l'Irak, déclara à la télévision que ce fut là « *le plus beau feu d'artifice qu'il avait jamais vu* » !

Bilan de l'invasion ou dommages collatéraux de la « guerre chirurgicale » : plus de cent cinquante mille victimes dont au moins un tiers de civils côté irakien, près de cinq mille morts côté américain. Les États-Unis, rendirent hommage à leurs héros de guerre sans la moindre pensée pour les victimes civiles ou les mutilés Irakiens.

Depuis, Ben Laden, le terroriste, fut envoyé au diable comme il se doit ! Quant au criminel de guerre George Walter Bush, il s'adonne, tranquillement, à la peinture ! Mais notre sujet n'étant pas barbarie et impunité, revenons aux déclarations du jihadiste arabe et de l'aviateur américain. Faisons abstraction des circonstances et oublions un instant les considérations morales. On se trouve alors face à deux spectateurs éblouis par des images qui leur ont inspiré un commentaire esthétique quasi identique ! Des visions apocalyptiques comme produits culturels ! Ne s'agit-il pas précisément de la culture industrielle des jeux vidéo, de films d'actions ou d'horreur que la jeunesse « mondialisée » consomme à la louche ? Des jeux qui banalisent la violence gratuite. Tuer n'est qu'un jeu et rien d'autre. Les soldats américains qui souffrent du syndrome du drone, expliquent parfaitement comment tuer à distance finit par rendre dingue...

La barbarie possède sa rhétorique aux vocabulaires simplistes. Elle s'articule grâce à sa logique intime aux règles bien établies. Elle utilise les moyens de communication de masse, soigne les mises en scène des clips et spots publicitaires. Bref, la barbarie utilise tous les outils modernes de la culture

pour « créer » de l'anti-culture aux ingrédients qui fouettent l'adrénaline.

La fascination pour l'anti-culture, exploitée par la multinationale marchande, est un phénomène dangereux. Avec la mondialisation, la résistance culturelle devient impossible. Il faut donc repenser la culture avant de s'inquiéter de sa place menacée dans nos sociétés mondialisées. Il faut redonner sens à la culture si l'on croit en son pouvoir salvateur.

Elle est retrouvée... Quoi ? L'éternité...

Malheur aux hommes de la cité sans poètes. En ces temps de barbarie banalisée, où l'on nous dit, sans honte et sans vergogne, que la poésie ne se lit plus, écoutons la voix puissante de Shamlou, le grand barde de l'Iran contemporain, mort dans son pays, dans sa demeure, et dans le plus lointain des exils. Comment aurait-il pu en être autrement quand :

« Ils reniflent tes lèvres pour savoir si elles ont dit je t'aime/ Ils reniflent ton cœur,/ Drôle de temps, ami/ L'amour est fouetté/ Il faut cacher l'amour dans le cagibi/ Ils procèdent à l'ablation du sourire sur les lèvres/ Et du chant dans la gorge,/ Ils font griller les canaris/ Sur un feu de jasmin de lys/ Drôle de temps, ami/ Satan, ivre et triomphant/ Fait ripaille à notre banquet de deuil/ Il faut cacher/ Dieu,/ Dans le cagibi » (Extrait du poème, « Dans cette impasse » de Ahmad Shamlou)

Fariba Hachtroudi

LA CULTURE TEMPÈRE CETTE BARBARIE EN NOUS

Dany Laferrière



Dernières parutions:

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN EN PYJAMA, Grasset, 2013

L'ART PRESQUE PERDU DE NE RIEN FAIRE, Grasset, 2014

C'est toujours facile de voir le barbare en face. Mais c'est humain de croire que culture et barbarie cohabitent en nous. De toute façon l'un ne peut exister sans la présence de l'autre. Le fait que nous cherchons à imposer un certain ordre de choses dit bien que nous nageons dans le chaos. Le frottement de ces deux univers dégage une si grande énergie qu'elle cherche à nous entraîner dans un sens comme dans l'autre. J'ai assisté à une telle situation lors du tremblement de terre de Port-au-Prince, le 12 janvier 2010. J'y étais avec quelques écrivains pour mettre la dernière main au festival littéraire Étonnants Voyageurs. C'est vous dire qu'on était au cœur de la culture. Il me faut tout de suite ajouter que culture n'est pas uniquement, à mes yeux, une affaire de lettres. La vraie culture bat au rythme du cœur. Cette capacité de ressentir la douleur d'un autre. Un sens aigu des choses de l'esprit n'interdit pas pour autant de danser avec les animaux ou de converser avec les fleurs, en un mot de garder les pieds nus sur la terre qui tremble.

J'étais avec mon éditeur (et ami) Rodney Saint-Eloi dans le petit restaurant en bois de l'hôtel Karibe quand on entendit un bruit de train souterrain. Nous restons figés un moment avant de comprendre, en voyant passer les cuisiniers, qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. Nous cherchons immédiatement

à nous mettre à l'abri. Mais si on peut échapper au feu, à l'eau ou au vent, il est impossible d'éviter une convulsion terrestre. De plus, comme ce pays n'a presque jamais connu de tels cataclysmes, personne ne sut quoi faire. Puis ce silence assourdissant entre les deux plus fortes secousses - les deux premières car il y en aura plus d'une quarantaine durant cette nuit étoilée. L'impression qu'on nous accordait un bref temps pour décider quel type d'individu on voudrait être.

Et là il s'est passé quelque chose d'étrange, du moins en moi. Je me suis senti relié au cosmos, comme si je pouvais échapper à mon individualité. Subitement je me suis mis à penser aux fleurs de l'hôtel. Des fleurs à longue tige que j'avais aperçues en arrivant. Je me suis rendu jusqu'au jardin pour découvrir qu'elles se balançaient encore avec grâce sous un léger vent tandis que les maisons s'agenouillaient dans un nuage de poussières. Je me demande encore la raison de cet élan vers le végétal durant cet instant si tragique pour les humains. C'est en entendant les cris au loin que j'ai eu conscience de l'ampleur du drame. J'ai sorti mon carnet noir car j'ai voulu noter comment les gens faisaient face à une pareille tragédie, surtout quand les monuments publics et les institutions n'avaient pas tenu. En effet le Palais national était par terre, de même que le ministère de

la justice, le bureau des contributions, la cathédrale, les écoles, la prison, les tribunaux, les magasins. Cette catastrophe a causé, en à peine 35 secondes, près de 300 000 morts et autant de blessés. La voie était donc libre pour toutes les barbaries possibles.

Et pourtant j'ai vu cet homme se lancer pour sauver deux petites filles prises au piège dans un immeuble qui s'apprête à tomber. Il cherche désespérément une échelle, la place contre le mur avant de monter chercher les enfants. La plus jeune des adolescentes refuse d'abord de descendre, affirmant qu'elle ne quittera pas les lieux avant sa mère. La mère enfermée

bien et le mal ? Est-ce parce que l'action de prendre équivaut quelque part à celle de donner ? Ou une simple question d'énergie qui va dans un sens ou dans un autre ? Je n'en sais rien. Il se trouve que j'ai assisté ce jour-là, et les nuits qui ont suivi, à un élan incroyable vers le dépassement. Comme vers la perte de soi. L'oubli du nombril. Chacun voulant se glisser dans la foule pour tenter de sauver cette ville fragilisée. L'absence de toute règle a-t-elle provoqué chez les gens un sens du collectif ? Je n'en sais toujours rien. Notre destin était entre nos mains, des mains sales comme des mains propres, des mains surtout sans surveillance, et les mains ont

Un sens aigu des choses de l'esprit n'interdit pas pour autant de danser avec les animaux ou de converser avec les fleurs, en un mot de garder les pieds nus sur la terre qui tremble.

dans une pièce finit par se libérer. C'est alors que la fillette accepte de quitter l'endroit. On se demande pourquoi une petite fille de neuf ans a pu garder son sang-froid dans un moment si critique. Par la suite, beaucoup de gens m'ont raconté qu'ils avaient assisté à de pareilles actions. Comme si cette ville avait choisi délibérément de bien se comporter. Des témoins ont vu des bandits s'enfoncer dans des immeubles branlants pour tenter de sauver des gens qui n'étaient pas de leur famille, ni de leur gang. Et les services publics ont noté une baisse étonnante de la criminalité dans une ville où la sécurité publique était devenue un enjeu national. Qu'est-ce qui peut pousser un criminel notoire à changer aussi rapidement de comportement quand la ville lui était enfin offerte ? Est-ce parce que la ligne est si fine entre le

fait ce que font parfois des mains, elles ont cherché à construire au lieu de détruire. Peut-être que c'était un simple réflexe humain. C'est en pensant à tout ça que j'ai répondu à la journaliste montréalaise qui me demandait, tout en embrassant le paysage dévasté d'un regard panoramique empreint de tristesse, quel était l'état de mon esprit. Je répondis alors sans hésiter : Quand tout tombe il reste la culture.

Dany Laferrière

LA BARBARIE AU NOM DE DIEU

Wassyla Tamzali



Lettre à Katia Bengana, assassinée le 28 février 1994 à Meftah en Algérie par un jeune islamiste.

C'étaient des temps désertés par la Loi et la Foi. Le pays était à feu et à sang. Les islamistes privés de leurs chefs s'étaient répandus dans les villes et les montagnes, métastases incontrôlables et mortelles. Au prétexte de leur soumission à Dieu, ils se transformaient peu à peu sous nos yeux incrédules en monstres méconnaissables. Ils formaient des escadrons de la mort, faisaient l'ordre et semaient la terreur. Le Front Islamique du Salut et ses partisans, privés de leur victoire électorale, dévoilaient peu à peu leur nature hideuse. Le pays s'enfonçait dans la guerre civile, le voisin tuait le voisin, le frère son frère, la douleur et l'effroi s'installaient dans le regard des mères. Nos vies entrèrent dans l'ère de la barbarie et se mirent au pas au son des bottes et des *Allah Akbar*. La mort survint de tous côtés. De sombres nuées se levaient à l'horizon et empestaient l'air.

Cette année 1994, les murs des villes s'étaient couverts de tracts signés par le GIA, le bras armé du FIS, ordonnant, sous peine de mort, aux filles et aux femmes de se voiler dans les rues, les écoles, les bureaux, les hôpitaux, les champs, les maisons, jusque devant leur miroir et dans leur couche s'ils

avaient pu. Ils ne toléraient les femmes, de l'âge nubile à la ménopause qu'au service de leurs fantasmes. 1994 culmina dans l'horreur et l'indicible. Les femmes devinrent les cibles de violences collectives décuplées par la fragilité de leurs corps et l'effroi de leurs regards. L'ivresse des instincts sexuels refoulés dans l'âme des assassins donnait libre court à la barbarie humaine. S'ouvrit alors la longue liste des crimes innommables aux relents de fémicides. Toutes nous vivions sous cette menace du simple fait d'être des femmes, enfants et adolescentes comprises. Jusque-là les islamistes choisissaient leurs victimes pour ce qu'elles faisaient - écrire, filmer, penser, chanter - et des femmes avaient déjà été assassinées à ce titre, mais en 1994 c'est parce que c'étaient des femmes, des enfants-filles, des adolescentes que les fanatiques religieux les assassinaient, les violaient, les esclavaient. Voilées ou pas ! Dans ces villages où furent accomplis des actes de barbarie en série (viols, kidnapping, tortures, éventrements...) n'étaient-elles pas toutes voilées ces femmes, ces filles, ces petites-filles ? Les barbares avaient trouvé au sein de la religion qui berça notre enfance sous l'œil bienveillant de nos pères, de quoi sacraliser leur haine des femmes. La haine du sexe des femmes faudrait-il dire puisqu'ils nous niaient toute humanité. Ils voulaient nous obliger à porter une marque distinctive et ségrégationniste, un voile

Dernière parution:

HISTOIRES
MINUSCULES DES
RÉVOLUTIONS
ARABES
(Sous la direction
de), *Chèvre-feuille
étoilée*, 2012

sur les cheveux, un voile pour dévoiler, marquer, désigner notre sexe au regard de tous. Une manière de réduire les femmes à leur corps érotique, et de les déshumaniser. Déshumaniser est la première étape de la barbarie.

« Toute femme qui prie ou prophétise sans avoir la tête couverte fait honte à sa tête : c'est exactement comme si elle était rasée. En effet, si elle ne se couvre pas, qu'elle aille jusqu'à se faire tondre ; et si c'est une honte pour la femme d'être tondue ou rasée, qu'elle se couvre. L'homme, lui, ne doit pas se couvrir la tête, puisqu'il est image et gloire de Dieu, et la femme est la gloire de l'homme. » (Saint-Paul Apôtre, Lettre aux corinthiens)

Les donneurs d'ordre étaient tombés dans l'abîme du temps, ils rejoignaient dans leurs aveuglements les croyances les plus souterraines. Adeptes de Saint-Paul plus que de leur Prophète Mohamed, ils érigeaient en totem la chevelure, psalmodiaient et légiféraient sur les poils et les sécrétions des femmes afin de subvertir les lois les plus naturelles et donner libre court à leur sexualité prédatrice et bestiale.

À l'entrée de l'opulente vallée de la Mitidja, Blida la ville des Roses était devenue un haut lieu de la barbarie. Les fous de Dieu régnaient en maîtres sur les alentours qu'ils disaient avoir libérés. C'est là que se trouvait Meftah, à moins de 100 km d'Alger, une petite ville sans histoire jusqu'à ce que...

Le 28 février 1994, c'est un très jeune islamiste, entouré sans doute d'une bande à lui en tous points semblable, à peine plus âgé que toi qui a tiré sur toi Katia. Puis s'est enfui.

Tu avais refusé de te voiler. Et tu disais à voix haute

pourquoi tu refusais. Ces créatures à l'esprit déséquilibré et à l'âme barbare étaient convaincues de leur droit de commander à ta vie Katia et à toutes celles qui passaient à leur portée. Ils étaient hantés par cette « vérité » absolue qui magnifiait leurs instincts sexuels archaïques, leurs désirs prédateurs au nom d'un Dieu sanguinaire et vengeur, un Dieu qui haïrait les femmes et qu'ils disaient être le Dieu de l'islam. Il suffisait qu'une seule résiste pour les plonger dans un monde de pensées infernales aux odeurs de sang et de mort venues de l'au-delà, de dessous la terre du monde habité. Ils allaient, soudés par la même obsession, servants aveugles d'un Dieu réinventé, puisant dans un livre qu'ils ne comprenaient pas. Ils t'ont sacrifiée à leur ordre démentiel.

Jusqu'à la mort tu t'es dressée contre le délire de ces créatures. Tu les connaissais, tu les croisais dans les rues, à la sortie de l'école, des magasins, ils te harcelaient. Ces jeunes gens erraient depuis des jours et des jours, de plus en plus pressants, menaçants. « *Des voyous* », dira ton père. Hélas bien plus que ça, des monstres programmés pour tuer et qui prenaient le temps d'assurer la réussite totale de leur besogne en commençant par assujettir la population par la peur. Ils inventaient et imposaient des lois à la Cité face aux habitants de la ville qui feignaient depuis le commencement de croire que ce qui arrivait était passager, et qu'il suffisait d'attendre et de faire le dos rond.

Dans toutes les villes, tous les quartiers, les habitants faisaient le dos rond. Un pays au dos rond. Nous étions des milliers et des milliers à faire le dos rond, alors ceux qui refusaient de se courber étaient vite repérables. On les tua quand debout, ils essayaient de nous passer un peu de leur courage et de leurs espoirs. À Meftah comme ailleurs, les hommes

avaient courbé l'échine laissant toute la place à la barbarie. Dans la petite ville de cet immense pays qui se disait « *le pays des hommes libres* », où s'était-il arrêté dans sa fuite, le courage tant revendiqué ? Sur ton visage enfantin Katia, tes épaules graciles et dans tes yeux qui regardaient bien en face le danger et qui resteront à jamais ouverts comme un reproche vivant à ceux qui n'ont rien vu venir, qui n'ont pas voulu voir, qui n'ont rien fait pour arrêter la tragédie en route depuis si longtemps vers cette ville à toutes les autres pareilles, Meftah, une ville insignifiante que ta mort nous jeta au visage le 28 février 1994. Je ne suis jamais allée à Meftah, je n'irai jamais à Meftah de peur de ne rien voir, de peur d'être le témoin encore une fois du travail du temps qui peu à peu lisse notre quotidienneté en une mer étale et nous fait retomber dans « une normalité » grise et hideuse alors qu'il nous faut garder le souvenir de la barbarie vivant au cœur, pour ne pas y replonger.

Ton assassin avait tiré à bout portant avec un fusil à canon scié. Je ne sais pas très bien ce que cela veut dire « *canon scié* », mais qu'importe, il a tiré et s'est enfui, te laissant allongée sur le trottoir dans une mare de sang, rouge comme le rouge des œillets de la couronne d'œillets et de marguerites blanches que quatre jeunes hommes portent gravement sur ta tombe. Ils marchent près de ton père, dans ce film de la BBC qui fit le tour du monde et que je vis sur un écran de télévision, dans un couloir des Nations-unies où les diplomates cherchaient les mots pour condamner ces crimes. Ils coupaient en quatre pour ne pas offenser les musulmans et leurs représentants qui se gardaient bien de condamner les crimes faits au nom de l'islam ! Misère de la politique, impuissance devant le chagrin inextinguible. Triomphe de la barbarie.

**Ce texte sera
publié dans
un ouvrage
intitulé**

LE COURAGE
DES FEMMES,
édition à venir

Wassyla Tamzali

“ (...) Notre guerre n'est qu'une guerre incivile. Vaincre n'est pas convaincre, et il s'agit d'abord de convaincre ; or, la haine qui ne fait pas toute sa place à la compassion est incapable de convaincre. (...) ”

NON !

Pierre Assouline



**Dernière
parution:**

SIGMARINGEN,
Gallimard, 2014

© Claire Lise Havet

Salamanque au début du XX^e siècle. Les esprits les plus attentifs y ont vu la culture se dresser contre la barbarie. C'était le 12 octobre 1936, trois mois après que le coup d'État nationaliste en réaction à la victoire du Front populaire aux élections ait plongé le pays dans la guerre civile, quarante huit heures après que Franco, généralissime des armées, ait été proclamé chef du gouvernement de l'Espagne soulevée. Ce jour-là le philosophe Miguel de Unamuno prononce un discours à l'université en présence de l'épouse du Caudillo entourée de généraux et de ministres. L'auteur du *Sentiment tragique de la vie* est requis en sa qualité de recteur pour prendre la parole à la cérémonie en l'honneur de la Vierge du Pilar. Il doit d'abord subir tous les discours, notamment celui, vociférant et particulièrement haineux à l'endroit des Basques et des Catalans, du général Astray, commandant la Légion. Après quoi Unamuno prend la parole avec le courage du vieil homme qui n'a plus rien à perdre, la ferme sérénité du penseur indigné par la barbarie à l'œuvre, l'héroïsme tranquille de celui qui entend conserver sa dignité jusqu'au bout, suscitant les « *Viva la muerte !* » et les « *Mueran los intelectuales !* » du général Astray, avant de reprendre.

Son « Non ! » est magistral.

Puis cet intellectuel dont la haute stature, le panache, la barbe blanche devraient en imposer autant que son œuvre immense, quitte l'estrade dans un silence de mort. Il est prestement évacué sous les insultes des jeunesses phalangistes qui lui font une haie de déshonneur à la sortie en l'obligeant à passer sous les fourches caudines de leurs bras tendus. Le lendemain, le scandale est considérable. Démissionné et assigné à résidence, Miguel de Unamuno se retrouve en exil intérieur, seul sur son fumier. L'injustice dont il est victime, la barbarie qu'il voit se profiler à l'horizon, le révoltent, puis l'accablent avant de le laisser démuné. Il meurt peu après. On peut mourir de tristesse et d'écoeurement.

Mais de quoi est fait ce « *Non !* » qui hante encore ceux qui l'ont entendu ?

Il n'existe pas de trace du texte original du discours de Miguel de Unamuno, les journaux de Salamanque ayant publié le lendemain les interventions de tous les orateurs sauf la sienne. Il n'en reste que des témoignages. Tous disent l'élévation de ce discours, sa puissance, son émotion, la leçon de courage qui s'en dégage. Une fois colligés, on entend résonner la voix de Unamuno :

« (...) Notre guerre n'est qu'une guerre incivile. Vaincre n'est pas convaincre, et il s'agit d'abord de convaincre ; or, la haine qui ne fait pas toute sa place à la compassion est incapable de convaincre. (...) »

Je viens d'entendre le cri nécrophile « Vive la mort » qui sonne à mes oreilles comme « À mort la vie ! » Et moi qui ai passé ma vie à forger des paradoxes qui mécontentaient tous ceux qui ne les comprenaient pas, je dois vous dire avec toute l'autorité dont je jouis en la matière que je trouve répugnant ce paradoxe ridicule. Et puisqu'il s'adressait au dernier orateur avec la volonté de lui rendre hommage, je veux croire que ce paradoxe lui était destiné, certes de façon tortueuse et indirecte, témoignant ainsi qu'il est lui-même un symbole de la Mort.

« (...) Cette université est le temple de l'intelligence et je suis son grand prêtre. Vous profanez son enceinte sacrée. Malgré ce qu'affirme le proverbe, j'ai toujours été prophète dans mon pays. Vous vaincrez mais vous ne convaincrez pas. Vous vaincrez parce que vous possédez une surabondance de force brutale, vous ne convaincrez pas parce que convaincre signifie persuader. Et pour persuader il vous faudrait avoir ce qui vous manque : la raison et le droit dans votre combat. Il me semble inutile de vous exhorter à penser à l'Espagne. J'ai dit. »

Qu'il y ait des Miguel de Unamuno, capables d'un tel courage, permet de ne pas désespérer de l'humanité. Ou plutôt : des hommes. Camus faisait remarquer qu'on aime l'humanité en général pour ne pas avoir à aimer les êtres en particulier. Alors : les hommes, les femmes, les gens, les personnes de chair et de sang et non le genre humain saisi dans sa froideur conceptuelle et désincarnée. Unamuno paie son geste

de sa vie. Qu'attend-on pour distribuer ce texte dans les collèges et les lycées, dans les villes et dans les campagnes ? Juste pour apprendre, et apprendre encore à tout âge, à mettre en accord sa parole et sa conscience. Un exploit. La vérité est parfois une question de timbre.

Que n'aurais-je donné pour être présent, ce jour-là, dans un coin de l'amphithéâtre quand Unamuno prit la parole. L'intensité du silence qui la suit est de celles, rares et irrésistibles, qui font comprendre dans l'instant à celui qui la subit qu'il vit un moment dont il conservera à jamais l'empreinte par tous ses sens. Ce discours, il faut le placer en contrebande derrière la page de garde des essais ; il faut en truffer clandestinement les Bibles, dans les pages des livres de sagesse.

Pierre Assouline

LA CULTURE REVUE À LA BAISSE



Mazen Kerbaj



**Dernière
parution:**

LETTRE À
LA MÈRE
Apocalypse,
2013

LA CULTURE REVUE À LA BAISSÉ

MIEUX VAUT UNE TÊTE MAL FAITE...



... UNE TÊTE PAS PLEINE ...



... UNE TÊTE BIEN VIDE ...



... UNE TÊTE BIEN CREUSE ...



... UNE TÊTE NETTOYÉE ...



...UNE TÊTE ASSÉCHÉE ...



...UNE TÊTE INOCCUPÉE, VACANTE ...



...UNE TÊTE DÉPOUILLÉE, CREUSÉE,
ÉVIDÉE, DÉEMPLIE, VIDANGÉE ...



...UNE TÊTE LAVÉE DE L'INTÉRIEUR ...



tchac

QUE
PAS DE
TÊTE DU
TOUT ...

MAZEN¹⁴

VOUS AVEZ DIT CULTURE?

Vénus Khoury-Ghata



Aligner sur la même page deux mots aussi opposés, aussi contradictoires, fait trembler ma plume et ma main.

Comment mettre côte à côte ce qui magnifie la vie et lui donne un sens et ce qui la défigure et la détruit ?

Dernières parutions:

LA FIANCÉE ÉTAIT À DOS D'ÂNE,
Mercurie de France, 2013

À paraître:

LE LIVRE DES SUPPLIQUES,
Mercurie de France, 2015

WILD ROSE,
Mercurie de France, 2015

©Elisabeth Grate
Bokförlag

Les enseignements du Christ, les pensées de Gandhi et de Luther King, brandis à la face d'un Ben Laden ou d'un al-Baghdadi qui tue les chrétiens et les chasse de leur pays ne sont que du vent, un éventail pour rafraîchir son visage de faux calife dans la chaleur torride de Mossoul. Comment parler de culture à ceux qui vivent sous les bombardements et profitent de la moindre trêve pour aller ramasser les cadavres démantelés de leurs proches, ou retrouver sous les décombres de leurs maisons de quoi se nourrir ou se vêtir ?

Les enfants, TOUS LES ENFANTS, qu'ils vivent à Gaza, en Syrie ou en Irak, une fois adultes, n'en auront rien « à foutre » de la culture. La kalachnikov leur tiendra lieu de plume et de guide de pensée. Ils écriront leur désespoir et leur ignorance à coups de balles qui trouseront le tympan d'un Dieu atteint de surdité. Les enfants de Gaza, d'Alep ou d'Irak qui ne mourront pas demain, après-demain ou dans un mois, ceux qui survivront à l'intolérance et aux exécutions,

imiteront les jeunes Libanais qui désertèrent écoles et universités en 1975 pour défendre leur pays contre les Barbares qui voulaient se l'approprier.

Vous avez dit Culture ?

« *À quoi sert la culture ?* », ai-je demandé lors d'une rencontre avec des adolescents de la banlieue parisienne. « *À fumer le kif* », m'avait répondu un élève dont le père avait planté du cannabis sur son balcon pour son usage personnel. Rouge de honte, la jeune prof s'était tournée vers son voisin, Djamel, sûr de sauver la situation. « *Dans culture il y a du cul...* ». Le ton affirmatif de Djamel ne tolérait aucune contradiction.

Faisait-il référence aux livres les plus lus de l'Hexagone : les romans de cul ? Des « best-sellers », alors que les livres des vrais écrivains peinent à se vendre ?

Vénus Khoury-Ghata

“ L’humanisme, ce n’est pas dire : Ce que j’ai fait, aucun animal ne l’aurait fait, c’est dire : Nous avons refusé ce que voulait en nous la bête, et nous voulons retrouver l’homme partout où nous avons trouvé ce qui l’écrase. ”

ART ET ANTI-DESTIN

Gérard Bejjani



**Dernière
parution:**

DANIEL,
L'Harmattan,
2013

L'art est le gage de notre humanité. Quand un écho se dessine sur la pierre, Narcisse se reconnaît homme. Et quand il contemple la vie, il oublie de s'aimer.

Dans son *Éthique à Nicomaque*, Aristote affirme que tout art tend vers quelque bien. Les dionysies permettent, à travers des représentations intenses, de purger l'âme de ses émotions néfastes. Quand l'Œdipe de Sophocle apprend qu'il est le fléau de Thèbes, il se crève les yeux. Le chœur le désigne du doigt : « *Le voilà, cet Œdipe, le premier des humains. Aujourd'hui, dans quel flot d'effrayante misère est-il précipité !* ». Lui qui, du seuil du palais de Cadmos, jetait un regard superbe sur son peuple, se découvre simple mortel et doit s'exiler. Son ostracisme constitue un acte de démocratie qui délivre la cité entière du mal qui pèse sur elle.

Le drame contemporain réécrit les mythes avec plus de cruauté, pour mieux exsuder la barbarie du monde. La figure de Nawal, dans *Incendies* de Wajdi Mouawad, incarne la destinée tragique de l'être en guerre contre son frère, contre son fils, contre lui-même. Le spectateur voit ses passions l'une après l'autre se projeter devant lui, vibrer, agir, saigner, et il en sort bouleversé mais en même temps apaisé

de ce que la représentation ait pu le montrer tel qu'il n'oserait jamais être.

La puissance cathartique permet de concilier le beau et l'utile, surtout si l'artiste se met au service de la société. Non pas du progrès qui donne « *une âme à la machine et la retire à l'homme* », mais de celui qui se réalise « *au nom du vrai travail qui fait le peuple libre* ». Hugo part du postulat que toute œuvre est une action et qu'il s'agit d'être efficaces et bons. L'épopée des *Misérables* accuse le système répressif de générer l'infamie, elle raconte la réédification de Jean Valjean, modèle d'espérance et de rédemption. Dans l'essai qu'il consacre à Shakespeare, Hugo revient sur la mission de tout écrivain, qui est de poursuivre son but, « *et son but, c'est ceci : le mieux* ».

Le *Pather Panchali* de Satyajit Ray constitue en ce sens un patrimoine pour l'humanité. Le film s'ouvre sur une jeune fille qui dérobe une goyave à la voisine pour l'offrir à sa grand-mère. Le don adoucit le vol, la dépossession permet la véritable hospitalité, puisque la mère, qui s'attache aux biens matériels, ira de perte en perte. La solution au cycle tragique du peuple indien n'est pas dans la violence, mais dans le parapluie que le petit Apu tient à la fin, comme un avatar de Gandhi qui substitue le rouet aux armes : « *Je vous attends, ô passeur, qui devez me conduire*

sur l'autre rive. Vous n'abandonnez pas le pauvre parmi les pauvres. » Le passeur-réalisateur associe l'art à la communion morale qui lib re de l'avidité et de la servitude.

Et même si elle est impossible à dire, la vérité, parce que « *les gens, ce qu'ils veulent tous, c'est de belles histoires avec des gens beaux* », il se trouvera toujours une Christine Carrière pour la révéler, la terrible réalité de Darling, qui n'a jamais connu que la domesti-

derechef les mères éplorées, les cho phores devant les tombes, orphelines d'elles-mêmes. La femme s'ingénie alors à trouver les moyens de réconcilier les frères entre eux, et d'astuce en astuce, elle se place du côté de la paix et de l'amour. Eran Riklis, lui aussi, ne craint pas de pointer du doigt la légitimation de la violence contre la Cisjordanie, il se déclare « *citoyen du monde. Je ne travaille ni pour Israël ni pour la Palestine, mais pour la vérité* ». Au nom de la menace terroriste, le ministre israélien prive Salma, la voisine

La puissance cathartique permet de concilier le beau et l'utile, surtout si l'artiste se met au service de la société.

cité et la souillure. Le cinéma direct lui donne droit à la parole, Carrière fait de la « paysante » analphabète, raval e au rang des vaches, une narratrice qui peut enfin s'observer et se raconter. Elle choisit de freiner la voiture, de ne pas foncer dans le mur, elle met fin au déterminisme, et surtout à l'illettrisme, puisque le dernier plan la cadre, en contre-plongée, en train d'expliquer à ses trois mêmes qu'une tente d'indien avec une barre, c'est un A. L'alphabet, on le sait depuis le graffiti d'Ahiram   Byblos, est la marque la plus certaine de notre humanité. L' ducation va de pair avec la vie et confère la plus grande dignité qui soit, l'esprit de libre examen.

« *Le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression* », dira Camus. L'artiste se forge dans cette nécessaire solidarité sans laquelle toute sa révolte n'aurait aucun sens. Nadine Labaki exprime, dans *W hala' la wein ? (Et maintenant on va où ?)*, la hantise des Libanais de se replonger du jour au lendemain, pour un rien, un malentendu, une mesquinerie, dans le sang du fanatisme stupide, laissant

palestinienne, de ses citronniers, l'héritage de son père, l'allégorie de sa patrie. Humili e par les soldats, elle regarde, derrière les barbelés, Mira, l'épouse du ministre, elle se mire en Mira : sans doute elle, parce qu'elle est femme, pourra-t-elle réagir au scandale des armes. Elle refuse le verdict de tailler le citronnier, autrement dit, de priver l'homme de sa pensée.

« *C'en est assez de vos violences* », chante Barbara. Quand les saigneurs comprendront-ils qu'un « *enfant qui meurt au bout de (leurs) fusils, qu'il soit de n'importe où, est un enfant qui meurt* » ? Encore faut-il que la lampe placée par Picasso au-dessus des corps mutilés de *Guernica* puisse éveiller les consciences endormies. Que les belluaires renoncent au jeu phallique des échecs en s'effrayant de la démence du personnage de Stefan Zweig. Que « *chaque homme s'examine lui-même pour savoir dans quelle mesure il est responsable de la guerre* », comme l'écrit Hesse dans *Le loup des steppes*. Les artistes savent, eux, que la race aryenne n'est pas une vérité objective mais une contre-utopie, que

l'eugénisme tue l'humanité, que la Terre Promise n'est pas une récompense, comme s'en vantent indécemment les chefs religieux, mais une réalité humaine, pétrie d'entente et d'amour. Ils sont forts de cette foi véritable qui soulève les montagnes et ne craignent pas « *ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme.* »

Tous les goulags staliniens n'ont pu anéantir l'âme de l'écrivain. Soljenitsyne, lors de son discours de Stockholm, parle du miracle que peuvent accomplir les artistes en travaillant pour une grande cause. Ils ont pour tâche de percer l'autarcie de l'individu prisonnier de sa subjectivité et de faire connaître la diversité des expériences humaines. Qui réussira à égrener les minutes sibériennes de la journée d'Ivan Denissovitch dont nous nous tenons éloignés sinon l'écrivain ? Qui insufflera l'indignation contre les dictatures sinon le cinéaste ? Quand Siddiq Barmak ose montrer le décervelage religieux d'une société qui étouffe la femme dans des puits d'obscurantisme, l'amputant d'elle-même, la forçant à se travestir, à se faire appeler Osama pour survivre parmi les talibans, il réveille la mauvaise conscience du monde. Gol-Gothaï, la petite fille du film de Marziyeh Meshkini, *Chiens égarés*, ne perd pas espoir dans les rues sordides de Kaboul. En la suivant dans les décharges poussiéreuses, à peine plus humaine que le chien blanc auquel elle s'identifie, on se demande si Allah n'a pas abandonné sa créature dans ce coin perdu du globe. Gol renonce à Dieu, elle choisit un chapelet parce que sa couleur lui plaît et qu'elle peut en faire un collier pour son bichon : « *Si tu étais comme nous et ce pauvre chien, sans abri, à qui personne ne veut donner refuge, tu trouverais ça juste ?* » Le « tu » renvoie à Dieu qui semble sourd au malheur de la terre, mais aussi au spectateur à qui Gol lance un regard-caméra pour l'appeler à une urgente sympathie. Les

cinéastes se doivent de coordonner les échelles de valeurs et de « *créer pour l'humanité un seul système d'interprétation, valable pour le bien et le mal, pour ce qui est supportable et ce qui ne l'est pas* », précise Soljenitsyne.

L'art participe alors de cet idéal qui rend à l'homme sa part la plus élevée, celle qui le rapproche le plus sainement et le plus humblement de la divinité. Le corps d'Antinoüs représente pour Hadrien le lieu d'une hiérophanie : dès qu'il le voit danser, Hadrien se sent « *responsable de la beauté du monde* », il le sculpte de ses caresses, de sa soif de perfection. Voici pourquoi il provoque son suicide, anxieux de voir sa ferveur retomber avec la possession de tous les soirs et soucieux de conserver son amour intact comme au premier jour. La chanson de Neruda pour qui la bien-aimée est éternellement en fugue, comme la vague, ne pleure pas en vain puisque c'est « *au prix d'une ardente patience que nous pourrions conquérir la cité splendide qui donnera la lumière* ». N'est-ce pas le thème du *Sunrise* de Friedrich Murnau ? L'aurore qui perce l'obscurité de la nuit, le couple qui se reconstruit après s'être déchiré par les illusions. « *This song of the Man and his Wife is of no place and every place* », dit le carton inaugural. Lui et Elle représentent l'humanité qui risque toutes les nuits de se vampiriser et qui, tous les matins, se réconcilie avec elle-même, car tout individu porte en lui, pense Schiller, « *un homme idéalement pur et la grande tâche de son existence est de se trouver en harmonie avec l'unité immuable de cet homme-là* ».

L'artiste reste en contact avec la sphère de l'absolu qu'il tente désespérément d'approcher lors de son séjour sur la terre. Et quand « *ses ailes de géant l'empêchent de marcher* », il transporte son pinceau, se cache derrière un arbre et attend le souffle qui

“ Chaque homme
s'examine lui-même
pour savoir dans
quelle mesure il est
responsable de
la guerre. ”

vient on ne sait d'où, « *la vitesse ou la lenteur de l'arrivée de l'oiseau n'ayant aucun rapport avec la réussite du tableau* ». Maeterlinck met en scène le parcours initiatique de Mytyl et de Tytyl à la recherche de l'oiseau bleu. Or la féerie ne se trouve pas ailleurs, elle est dans l'ici-bas magnifique, dans cette tourterelle qui roucoule dans la chambre, plus proche de soi qu'on ne l'imagine, peut-être même dans la salle : « *Si quelqu'un le retrouve, voudrait-il nous le rendre ? Nous en avons besoin pour être heureux.* » L'oiseau est une allégorie de la demeure intime, une essence à laquelle l'aventure morale mène toujours. Le drame symboliste de Maeterlinck constitue, à travers le voyage dans le Pays du Souvenir, un apprentissage de la sagesse : « *Il est bon de croire qu'un peu plus d'ardeur à vivre suffira quelque jour à nous ouvrir les portes de la joie.* »

Même s'il ne s'appelle ni Mytyl ni le petit Prince, même s'il n'est plus un enfant, l'homme garde toujours la nostalgie du jardin merveilleux. Rappelons-nous la quête passionnelle d'Aschenbach à travers les dédales vénitiens pour voir une dernière fois l'éphèbe qui court devant lui. Tout de blanc vêtu, maquillé, faussement rajeuni, Aschenbach arrive sur la plage comme on entre dans l'arène. Les trois femmes, nichées au-dessus de lui telles les Parques de l'Antiquité, chantent *a capella* son agonie. Le vieillard immaculé se traîne, s'assied sur une chaise, et regarde Tadzio se rouler dans le sable, puis s'en aller fendre la mer, le doigt rivé sur l'immensité bleue, sur le soleil glorieux et déclinant. Alors l'artiste essaie de se redresser, de tendre la main à son tour vers Tadzio, vers Hélios, mais il retombe, exténué par sa contemplation infinie.

Pour nous, à notre place, l'artiste ploie, il s'égare, tatonne, trébuche, se sacrifie et s'anéantit dans la

plénitude de son art. Mais il renaît vite de ses cendres et ressort vers la lumière dans un autre lui-même, dans « *ce long dialogue des métamorphoses et des résurrections* » qui constitue, selon Malraux, « *la force et l'honneur d'être homme* ». Les maillons de la chaîne se succèdent, même si le poète irlandais Yeats ignore dans quels joncs ses *swans* iront nidifier. Les rives prochaines sont celles du nouveau poème qui prendra la relève pour saisir derechef l'onirisme du cygne, l'inspiration qui flue encore. Car le désir poétique ne tarit pas et la beauté est là, attendant qui la cueillir, qui l'effleurer, qui la traduire.

Il suffit de lever le nez en traduisant, comme nous l'enseigne Svetlana, la femme aux cinq éléphants, qui a passé toute son existence au chevet de Dostoïevski, cherchant le mot juste, la texture, la voix qu'il faut suivre, même si c'est contre l'opinion commune. Lever le nez, c'est aspirer à une transcendance, à devenir l'autel encore dégarni, le frêle calice où la part divine descend se poser. Dieu a fait l'homme captif de sa musique, ainsi que le chante Tagore dans son *Gitanjali*, et l'homme se répand en épanchements infinis.

L'artiste s'épuise sans cesse et se remplit à neuf de fraîche vie. Comme Sisyphe qui porte sa pierre dans le Tartare, sans pitié, sans raison, et qu'il faut, malgré tout, imaginer heureux. Heureux parce qu'il règle son affaire non plus avec une force qui l'écrase, mais entre lui et lui-même, il assume son destin, et dans chaque muscle qu'il gonfle vers les hauteurs, il se recrée lui-même sa propre colline. Le travailleur inutile des enfers fait penser au film de Shindô, *Hadaka no shima*. Près d'une heure trente où l'on ne voit qu'un couple de paysans transporter des seaux, traverser la mer sur une palanche, aborder dans un îlot perdu, arroser et attendre le plant, puis

rentrer au bercail, toujours en ramant. Le rameur est le spectateur qui s'exerce à avancer, à passer de l'autre côté, à effectuer le voyage de la vie sans s'arrêter, en jetant juste l'ancre de temps en temps pour mieux se ressourcer. « *Cultiver toujours plus haut. Terre aride. Champs étroits.* » La dignité humaine se concentre dans ce geste sublime de simplicité qui ne renonce jamais devant l'adversité et défie l'inexorable.

L'art, reprend Malraux, est un anti-destin : « *L'humanisme, ce n'est pas dire : Ce que j'ai fait, aucun animal ne l'aurait fait, c'est dire : Nous avons refusé ce que voulait en nous la bête, et nous voulons retrouver l'homme partout où nous avons trouvé ce qui l'écrase.* » Quand Virginia Woolf écrit, elle se livre à ses instants de vie qui l'empêchent de sombrer dans les eaux archaïques. Il lui faut regarder à travers le flux de sa conscience, sonder le phare dans la brume du matin, laisser couler sa parole intérieure. *Words, words, words, English words.* Eux seuls maintiennent l'homme à la surface. Seul le phare, même s'il ne s'atteint pas, préserve du naufrage. C'est contre cette mort, contre ce « *centre fait d'un vide total* » que travaille l'art. Le sémaphore constitue le contrepoint de notre destinée : « *Vous, moi et elle passons et disparaissions, rien ne dure, tout change, mais pas les mots, pas la peinture.* »

L'art, à chaque fois qu'il advient, comme l'éclat du phare, comme l'oiseau, rend à l'homme son paradis. À chaque fois qu'il descend sur la face soudain ravie de la terre, le souffle éblouit sans aveugler, puis, en s'envolant avec les premières agitations du matin, il laisse dans le cœur et au cerveau la certitude que non, l'humanité n'est pas abandonnée à elle-même, qu'il est des colombes au-dessus d'elle, que tout est grâce.

Gérard Bejjani

OÙ COMMENCE LA BARBARIE ?

Metin Arditi



**Dernière
parution:**

LA CONFRÉRIE
DES MOINES
VOLANTS,
Grasset, 2013

Où commence la barbarie ?
Quand je dis : « *Je suis ici chez moi* ».

Des mots anodins, patelins, qui déclencheront un mécanisme infernal : si je suis ici chez moi, c'est donc que l'autre n'est pas chez lui. Disons : pas tout-à-fait. Pas de la même manière.

Mon « *chez moi* » méritera d'être défendu. Son intégrité sera un absolu. J'éliminerai l'intrus pour notre bien. Je l'expulserai parce que tel sera mon devoir. La preuve est dans les Textes. En chassant l'étranger, je ne ferai que leur obéir, l'âme en paix.

À propos d'étranger... Hugues de Saint Victor, un moine saxon du XII^e siècle, a eu en substance ce mot, repris par Erich Auerbach dans *Mimésis*, puis par Edward Saïd dans *Exil* :

« *Si un homme, dans son pays, se sent à l'aise, cet homme est un naïf. Si un homme, dans son pays et partout ailleurs, se sent à l'aise, cet homme est fort. Mais si un homme, dans son pays et partout ailleurs, se sent étranger, cet homme est parfait.* »

Comment devenir cet homme ?

Il faudrait que l'étranger ne me soit plus étranger. Je n'ai pour cela que la culture. Le théâtre, le cinéma, la peinture, le ballet. Et la lecture, surtout la lecture, qui me force à m'arrêter sur le sens profond des mots.

Car que fais-je en regardant un film ? En assistant à une pièce de théâtre ? En lisant un roman ?

J'apprends à me mettre à la place de l'autre. À penser avec lui. À vivre sa vie. À le comprendre, lui et sa misère qui me rappelle tant la mienne.

Bientôt, il me sera un peu moins étranger.

Et moi, je serai un peu moins barbare.

Metin Arditi

“ Au cœur de la mine,
dans le corps courbé,
dans la tête défigurée,
le monde s'ouvrait. ”

NOMMER LA FOULE DES SOLDATS

Gwenaëlle Aubry



**Dernière
parution:**

PARTAGES,
*Mercure de
France*, 2012

C'est au chant II de *l'Iliade* : il me faudrait dix langues, dix bouches, une voix incassable et des poumons de bronze, dit Homère, pour nommer la foule des soldats. Alors il se contente des chefs et des vaisseaux, il en fait le catalogue. Il compte aussi les ennemis, les alliés des Troyens, quand soudain ce mot : βαρβαροφώνων – les Cariens « à la voix barbare ». C'est un très beau mot, jusque dans son dessin, sonore, guttural, plein du fracas des armes. Homère l'accole encore à la voix, *phônê* : les barbares sont ceux d'en face, les étrangers dont la langue fait un drôle de bruit, l'autre moitié du champ de bataille – mais pas des hors-langue, des hors-monde, des hors-humanité.

C'est une séquence de *Shoah* : « ils parlaient en juif », dit un paysan polonais. Et il imite, il produit de drôles de sons, pas exactement « bar, bar » plutôt quelque chose comme « la, la, la ».

Ce sont d'autres guerres, et il se trouve toujours dix langues, dix bouches et des poumons de bronze pour nommer « barbare » la langue des autres. Derrière ce mot, j'entends une phrase, cette phrase dont Robert Antelme dit qu'elle est « l'axiome toujours prêt, la ligne ultime de défense » de tous les discours qui mettent en cause l'unité de l'espèce humaine : « *Ce ne sont pas des gens comme nous.* »

On peut de cela tirer un autre axiome : est barbare toute culture qui nomme ainsi celle des autres.

Au partage qui, dans le fracas des armes, constitue en deux blocs culture et barbarie, je préfère celui entre langue de mort et langue de vie. La littérature n'est ni barbare ni cultivée. Elle ne parle ni la langue des conquérants, ni celle des dominants. Elle ne fige pas, elle ne bloque pas, elle ne décrète pas, pour mieux se taire ou tuer, « *ce ne sont pas des gens comme nous.* » Son axiome, sa ligne d'attaque, est l'exact contraire : ce sont des gens comme nous, nous appartenons à la même espèce, qui n'a ni centre ni confins, et c'est à partir de là que tout se complique et qu'il faut travailler. Écrire des poèmes, des romans, chercher une voix incassable, nommer la foule des soldats, retrouver un à un les corps et les pensées qui se cachent derrière l'énigmatique rumeur des autres, mais aussi parler une langue plus vivante que la nôtre, ces mots usés que nous portons tous les jours dans nos bouches et qui à force ne sont plus qu'un bruit, ces phrases creuses qui sont le cheval de Troie dans le ventre duquel se logent armes et guerriers.

C'est une page de Robert Antelme, dans *L'espèce humaine*. « *Dimanche, il faudra faire quelque chose.* », dit Gaston Riby, « *ça se passait dans le tunnel, et ça se disait de bête de somme à bête de somme. Ainsi, un*

langage se tramait, qui n'était plus celui de l'injure ou de l'éruption du ventre, qui n'était pas non plus les aboiements des chiens autour du baquet de rab. Celui-là creusait une distance entre l'homme et la terre boueuse et jaune, le faisait distinct, non plus enfoui en elle mais maître d'elle, maître aussi de s'arracher à la poche vide du ventre. Au cœur de la mine, dans le corps courbé, dans la tête défigurée, le monde s'ouvrait ».

Toute la semaine, bribe par bribe, les détenus reconstituent des poèmes « *par l'addition des souvenirs qui était aussi une addition de forces* ». Ils retrouvent aussi ceux que l'un d'entre eux, Lancelot, mort peu de temps avant, a transcrits sur des bouts de carton. Le dimanche arrive. Les détenus se retrouvent dans le block. Francis monte sur la planche. Il commence : « *Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage...* »

« *Si quelqu'un à ce moment-là était entré dans le block, il en aurait eu une vision étrange. Tous souriaient.* »

Gwenaëlle Aubry

FRONTIÈRES, CRIS ET CHANTS D'OISEAUX

Maylis de Kerangal



Dernières parutions:

RÉPARER
LES VIVANTS,
Éditions
Verticales,
2014

À CE STADE
DE LA NUIT,
Géérin, 2014

Les Grecs de l'Antiquité appelaient « *barbares* » ceux qui ne parlaient pas le grec ; le barbare est alors « *celui qui émet des sons avec sa bouche* », la piste étymologique faisant référence au caractère confus, inarticulé du chant des oiseaux. Sous l'empire romain, le barbare devient celui qui est issu d'un peuple situé à l'extérieur du *limes*, hors des frontières du territoire administré par Rome, ce terme ne devenant porteur de négativité que lors des invasions barbares qui ont aboli ou brouillé les contours de l'empire. Par un jeu de glissements successifs, le barbare incarne désormais l'une des figures majeures de l'étranger, de l'autre, mais pas n'importe quel autre : il est celui que je ne reconnais pas comme mon semblable mais que j'attends et qui me menace, cet autre du dehors, sauvage, fruste, grossier, païen, hirsute, possiblement velu, sombre, usant de la force, cruel. Le barbare se définit ainsi par le négatif, à l'instar d'une notion privative : c'est un être à qui il manque quelque chose, un être à qui il manque le langage. Or, en être privé, c'est être privé des droits que l'on confère à celui qui, lui, le possède et le peaufine, c'est devenir cet autre défini par Aristote comme un « *esclave par nature* », ralliant de la sorte une catégorie de sous-hommes.

Ce qui m'intéresse ici est que tout soit affaire de langage, de sons avec la bouche, de chant d'oiseaux,

de borborygmes, d'espace et de frontières. Et que face au barbare, l'homme de culture soit celui qui possède et jouisse du *logos* comme d'un territoire dont il s'est rendu maître. Invente le droit et rende la justice, organise le pouvoir, élabore des lois, des conventions, des traités, use de discours pour convaincre, orateur éloquent au phrasé fluide, articulant avec sa bouche des mots idoines. Ce qui m'intéresse est de questionner les représentations qui distinguent si radicalement l'homme de culture du barbare, de constater leur vitalité – un mollah intégriste borgne fuyant à moto le lieu de ses crimes est une image toujours plus lisible qu'un cénacle de politiques –, et ce, bien qu'elles fassent écran, empêchant de voir que le barbare ne s'est jamais situé hors de la culture mais qu'il est depuis toujours à l'œuvre en elle : le 3 octobre 2013, le naufrage d'un bateau appareillé de Libye au large des côtes de Lampedusa où s'entassaient plus de cinq cent migrants – main d'œuvre de sans droit car clandestine, sous la ligne de flottaison du langage justement – se solde par la mort de 366 passagers. Le droit de la mer imposant de venir en aide aux bateaux en détresse, certains migrants avaient peut-être mis le feu à la cale, quand la plupart, au contraire, savaient qu'en ce qui les concernait, le droit n'existait plus, qu'ils étaient hors-la-loi : des marins venus les sauver avaient été sanctionnés par des autorités civilisées,

soucieuses de faire respecter les lois votées contre l'immigration illégale.

Je me demande si les cris de ceux qui gesticulaient dans les eaux territoriales italiennes étaient des sons émis avec la bouche ou s'ils récitaient à voix haute des prières à leur dieu ; je me demande si les cris de ces esclaves d'un nouvel ordre, économique, juridique, politique, qui se torturaient entre eux pour une gorgée d'eau, étaient confus et inarticulés ; je me demande si les cris de ceux-là, frustes, grossiers, païens, hirsutes, possiblement velus, s'apparentaient au chant des oiseaux.

Maylis de Kerangal

CULTURE ET BARBARIE: L'UN ET SON AUTRE

Sylvie Germain



**Dernière
parution:**

PETITES SCÈNES
CAPITALES,
Albin Michel,
2013

« *D*'où vient cette souveraineté encore si universelle des préjugés et cet obscurcissement des cerveaux en dépit de tous les flambeaux de lumière que la philosophie et l'expérience ont dressés ? L'époque est éclairée (...) D'où vient donc que nous soyons encore et toujours des barbares ? »

Schiller,
Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme,
Huitième lettre.

Culture et barbarie : l'un et son autre. Mais cet autre est-il son contraire, son adversaire, son ennemi, ou son double inversé, voire son complice ? La raison se pense et se veut aux antipodes de la barbarie – lumière contre ténèbres, ordre et harmonie contre chaos, savoir et sagesse contre ignorance et fureur... –, mais l'Histoire ne ratifie nullement ce désir, elle n'a même de cesse de le décevoir, de l'humilier, de le meurtrir. Le XX^e siècle a porté à l'extrême l'ambiguïté du lien existant entre ces deux éléments prétendument opposés, le XXI^e siècle, d'entrée de jeu, l'a perpétuée avec une virulence qui ne faiblit pas.

L'écrivain et critique littéraire George Steiner, un des plus fins représentants de l'humanisme européen, dit avoir « *essayé de passer (sa) vie à comprendre*

*pourquoi la haute culture n'a pas pu enrayer la barbarie, pourquoi elle en a été souvent l'alliée, le décor, le chœur – au sens du chœur de la tragédie grecque »*¹, « *pourquoi les humanités au sens le plus large du mot, pourquoi la raison dans les sciences ne nous ont-elles donné aucune protection devant l'inhumain ? Pourquoi est-ce qu'on peut jouer du Schubert le soir et aller faire son devoir au camp de concentration le matin ? Ni la grande lecture, ni la musique, ni l'art n'ont pu empêcher la barbarie totale. Et il faut aller un pas plus loin : ils ont souvent été l'ornement de cette barbarie (...) une fioritura, un très beau cadre à l'horreur. (...) Pourquoi la culture n'a-t-elle rien empêché ?* »² Cette question l'obsède, il en soutient le tourment, la brûlure, sans forcer une réponse qui ne se laisse pas trouver.

La culture la plus raffinée peut en effet servir de somptueux décor à la barbarie, mettre en scène la cruauté pour mieux jouir de son spectacle, les exemples abondent tout au long de l'Histoire. Elle peut surtout, et plus gravement encore, accorder sa voix à celles qui clament et s'exclament dans le chœur de la férocité ; et comme sa voix fait autorité,

1 G. Steiner, *Ce qui me hante*, Le bord de l'eau, 1999, p. 50

2 G. Steiner, *Barbarie de l'ignorance*, Le bord de l'eau, 1998, pp. 40-41

étant plus « distinguée », plus subtile, elle peut diriger ce chœur, en maintenir le rythme et l'énergie, en aviver les accents meurtriers. Il existe de très troublantes « affinités électives entre la plus haute philosophie et le despotisme, (...) entre la très haute pensée et l'abjection »³, observe George Steiner qui reformule ce constat en utilisant un terme plus trivial et tout aussi juste : « Nous avons chez Platon, chez Heidegger, chez Sartre, chez d'autres, le phénomène d'une intelligence immense, d'une

voire aboutir au délire. Il existe un délire de la rationalité close. (...) Les maladies de la raison ne tiennent pas à la rationalité elle-même, mais à sa perversion en rationalisation et à sa quasi-déification », note Edgar Morin.⁵

De même, aussi humaniste et épris de justice soit un idéal politique, aussi miséricordieux et épris de paix soit un idéal religieux, ils portent en eux le risque d'un basculement plus ou moins rapide et plus ou moins

Il y a barbarie dès que l'autre n'est plus perçu comme visage, mystère et singularité, qu'il ne fait plus sens et que l'on est sourd à l'appel qu'il profère.

vision philosophique des plus complexes, et d'un flirt profond avec l'inhumain, avec l'inhumain politique, idéologique, même avec la praxis de l'inhumain. »⁴ Aussi ample et aiguë soit l'intelligence d'un savant, d'un philosophe, d'un érudit, elle n'est jamais prémunie contre le danger d'un aveuglement (par excès de systématisation, durcissement doctrinal, passion idéologique, certitude d'avoir atteint et de détenir la vérité, ou toute autre forme d'*hybris* intellectuelle), et donc d'un fourvoiement du côté de l'orgueil, de l'insensibilité, du consentement à la violence. Quand, enivrées de leur propre puissance, elles ne scandent plus leur élan de pauses et de suspens où laisser affleurer le doute et se renouveler le questionnement, l'intelligence se fait sujette au vertige, la raison à des enfièvements qui peuvent devenir funestes. « Nous savons que la rationalisation peut servir la passion,

dramatique du côté du dogmatisme, de l'intolérance, de l'impitoyable ; le risque de se corrompre en forces d'humiliation, de servitude, et finalement de mort. « L'échec (en URSS) de l'idée socialiste, fraternelle et humaniste, est à peu près analogue à l'échec spirituel du christianisme qui, en s'instituant, a défiguré le message originel du Christ. »⁶

La culture peut aussi, plus simplement, et c'est le cas le plus fréquent, cohabiter avec la barbarie, s'en accommoder sans y prendre activement part, mais sans états d'âme, ou alors, des états d'âme sans conséquences. Il n'est pas besoin ici de se référer aux sévices et aux massacres perpétrés sitôt qu'une guerre s'installe quelque part, il suffit de se tourner vers les innombrables naufragés de nos sociétés qui survivent où et comme ils le peuvent, gisent

3 *Ibid.*, pp. 55-56

4 G. Steiner, *Ce qui me hante*, op. cit., p. 50

5 E. Morin, *Culture et barbarie européennes*, Bayard, 2005, pp. 8-47

6 *Ibid.*, p. 70

sur les trottoirs des villes, déchets humains échoués à l'alignement des poubelles. La grande misère disséminée par ilots à travers le corps social en apparence bien policé, organisé, prospère, est une forme de barbarie, si, par ce mot, on entend outrage fait à l'humain, son ravalement à l'état de chose, de rognure, son abandon à une mort lamentable. La sauvagerie dévastatrice qui déferle sans garde ni mesure lors des guerres, de toute conflagration, se double au quotidien d'une barbarie beaucoup plus discrète qui accomplit à bas bruit continu son travail de sape, de ruine, de mort sociale, de mort psychique, de mort affective, de mort à soi, au monde. Une barbarie ordinaire, insidieuse, que nous ignorons le plus souvent porter en nous comme un germe dormant qu'un rien peut réveiller et rendre actif à notre insu, aussi civilisés et cultivés soyons-nous, ou croyions-nous être.

Il y a barbarie dès qu'il y a oubli, ou carrément refus, de voir l'autre comme *tel*, dans « *la droiture* » et « *la nudité de son visage* » où se révèle « *le mystère de son altérité* » et se lance « *un appel à ma responsabilité* » à son égard. « *Le visage est sens à lui seul. Toi, c'est toi* », écrit Emmanuel Levinas, « *le "Tu ne tueras point" est la première parole du visage. Or c'est un ordre. Il y a dans l'apparition du visage un commandement, comme si un maître me parlait. Pourtant, en même temps, le visage d'autrui est dénué ; c'est le pauvre pour lequel je peux tout et à qui je dois tout.* »⁷ Il y a barbarie dès que l'autre n'est plus perçu comme *visage*, mystère et singularité, qu'il ne fait plus *sens* et que l'on est sourd à l'appel qu'il profère, hors mots, du seul fait de son apparition, de sa présence. *Tu ne tueras point.*

7 E. Levinas, *Éthique et infini*, Dialogues avec Philippe Nemo, Fayard, 1982 ; pp. 91-93

Et pourtant, si nous tuons, nous nous entretenons, de diverses façons, expéditives ou lentes, violentes ou « en douceur », spectaculaires ou sournoises, en masse ou un à un, directement ou par délégation. Nous tuons, nous nous entretenons, et ces crimes sont divers, visant aussi bien le corps que le cœur, l'âme, l'esprit. Nous barbarisons, au moins par intermittences, et sans même en prendre conscience. Nous barbarisons pour un oui pour un non sous nos parures de raison, d'éducation, de culture, de savoirs en tous genres.

Dans la préface à la 3^e édition de son remarquable essai sur l'immonde moderne intitulé *La barbarie intérieure*, le philosophe Jean-François Mattéi précise ce qu'il entend par « barbarie » : « *Je n'entends pas sous ce vocable un mode de régression historique qu'il faudrait annuler par je ne sais quelle réaction éthique, politique ou esthétique ; bien au contraire, je prends la barbarie comme un concept métahistorique qui caractérise une attitude consubstantielle à tout état de civilisation, ou, plus encore, comme un concept métaphysique qui définit l'un des deux pôles par rapport auxquels l'homme trouve son orientation.* »⁸ Cette barbarie qui traverse l'Histoire depuis les origines, qui resurgit à tout moment, collectivement ou individuellement, envers et contre toutes les avancées des connaissances, le déploiement de la culture, le polissage et l'affinage des mœurs, est inscrite au plus profond, au plus ombreux de l'humain. « *Le barbare n'est pas plus étranger à l'humain que la barbarie n'est étrangère à la civilisation ou la mort à la vie (...), la barbarie est constitutive de l'humanité, elle lui est intérieure.* »⁹

8 J-F Mattéi. *La barbarie intérieure : Essai sur l'immonde moderne*, PUF, 2001, pp. 4-5

9 *Ibid.*, p. 41

“ D'où vient cette souveraineté
encore si universelle des
préjugés et cet obscurcissement
des cerveaux en dépit de tous
les flambeaux de lumière que la
philosophie et l'expérience ont
dressés ? L'époque est éclairée
(...) D'où vient donc que
nous soyons encore
et toujours des barbares ? ”

La culture est un enjeu primordial pour toute société, un outil indispensable pour nous civiliser et auquel il ne faut en aucun cas renoncer, pour lequel même il faut combattre, mais elle n'est pas suffisante pour désactiver la part de barbarie tapie en chacun. Tant que l'on ne reconnaît pas la présence de cette force obscure en nous, que l'on ne prend pas mesure du champ de *pesanteur* qui nous est inhérent, son pouvoir d'attraction reste vif sous le couvert de la culture que l'on a acquise, aussi vaste et solide soit celle-ci. Dans les *Tusculanes*, Cicéron développe la métaphore de la culture en tant qu'action de cultiver la terre par le travail du défrichage, du labour, de l'ensemencement... pour exposer la façon dont il faut procéder afin de prendre soin de son âme, d'élever son esprit. « *Un champ, si fertile soit-il, ne peut être productif sans culture, et c'est la même chose pour l'âme sans enseignement (...) La culture de l'âme (cultura animi), c'est la philosophie : c'est elle qui extirpe radicalement les vices, met les âmes en état de recevoir les semences, et, pour ainsi dire, sème ce qui, une fois développé, jettera la plus abondante des récoltes.* » (*Tusculanes* II, 13) Cette confiance dans le pouvoir purificateur et fécondant de la culture, bien que fondée, est trop souvent mise à mal par l'expérience pour être partagée sans réserve ; les exemples foisonnent, dans toute époque et sous toutes les latitudes, qui montrent que la culture n'a pas suffi pour « *extirper radicalement les vices* », prémunir la raison contre les risques de dérapages, d'aveuglements, d'exaltations virant en véhémence. « *L'Homo sapiens, à l'esprit rationnel, peut en même temps être Homo demens, capable de délire, de démence.* »¹⁰

10 E. Morin, *Culture et barbarie européennes, op.cit.*, p. 7

À la métaphore agricole de Cicéron, il convient alors d'en ajouter d'autres, spéléologique, agrolologique, géologique, pédologique. Labourer, creuser des sillons, semer, arroser, permet en effet de produire de belles moissons, mais cela est peu de chose et sans grands lendemains si le sol, sous la couche de terre ensemencée, n'a pas été sondé ; des gouffres, peut-être, s'ouvrent dessous, des gaz toxiques, des boues éruptives, des laves radioactives, peut-être, sommeillent dans les profondeurs, prêts à jaillir et se répandre, à tout brûler sur leur passage. Certes, on ne peut pas « *extirper radicalement* » du vide ni des masses informes d'énergie, mais savoir qu'ils sont là, mesurer leur étendue et évaluer leur capacité de nuisance est déjà un atout pour tenter de déjouer leur malfaisance en se tenant sur ses gardes ; au moindre mugissement monté de ce vide, au moindre remuement de ces magmas, on peut alors réagir, refuser de céder aux « charmes » du vertige et des embrasements. On se retient au bord du gouffre, et on s'efforce de s'en éloigner. On *s'empêche* de tomber.

« *Non, un homme ça s'empêche. Voilà ce qu'est un homme, ou sinon...* »¹¹ Ces mots si forts et pléniers dans leur simplicité, Albert Camus les prête à son père, Lucien Camus, alias Cormery, dans son roman posthume *Le premier homme*. Cormery les profère après avoir vu, au cours d'une expédition militaire au Maroc, deux sentinelles de l'armée française égorgées, émasculées, leur sexe fourré dans la bouche pour les outrager jusque dans la mort. Son compagnon de combat, plus instruit que lui, tente d'expliquer les raisons de cette sauvagerie en lui disant qu'il s'agit là d'actes rituels archaïques qui, pour les combattants qui les ont pratiqués,

11 A. Camus, *Le premier homme*, Gallimard, 1994, p. 66

font sens et dont même ils s'enorgueillissent, mais Cormery n'a cure de cet éclaircissement culturel, aucune explication ne saurait le satisfaire, tempérer sa totale indignation, et il n'en démord pas : « *Moi, avait-il dit d'une voix sourde, je suis pauvre, je sors de l'orphelinat, on me met cet habit, on me traîne à la guerre, mais je m'empêche.* » Et quand l'autre lui rappelle que des Français aussi commettent des atrocités, il réplique avec la même fermeté : « *Alors, eux non plus, ce ne sont pas des hommes.* » Et il se retire « *sous sa tente, pâle comme un linge* ». Il se retire d'une discussion qui n'a pas d'issue ; tout ce qu'il sait, c'est que le mal, la cruauté, sont et restent absolument injustifiables.

Cet homme rude, inculte, n'en refusait pas moins « *quelque part en lui-même, d'être entamé* », souligne Camus. D'être gangréné par la barbarie qui n'en finit jamais de dénier au *visage* le sens qui lui revient, le respect qui lui est dû, et qui déplace ce sens volé dans des mirages de valeurs, le défigure dans le prétendu sacré de croyances, de traditions, de mythes, d'exaltations identitaires, de gloire et de vengeance.

« *D'où vient que nous soyons encore et toujours des barbares ?* », s'inquiétait Schiller. Quand nous ne savons pas, ne voulons pas, nous *empêcher*, répondrait l'humble et intègre Cormery.

Sylvie Germain

CULTURE ET BARBARIE: ENTRE TRANSGRESSION ET POLITESSE

Samir Frangié



Dernière parution:

VOYAGE AU BOUT DE LA VIOLENCE, *L'Orient des Livres / Actes Sud*, 2011

Notre expérience de la barbarie est longue. Depuis les événements de 1958 à aujourd'hui, nous avons connu une guerre civile qui s'est poursuivie pendant plus de 15 ans, et qui ne s'est terminée que par l'implosion des camps en présence. Nous avons également connu, de 1978 à 2006, quatre guerres avec Israël et deux occupations : une, israélienne, qui s'est poursuivie de 1978 à 2000, et l'autre, syrienne, qui s'est maintenue de 1990 à 2005.

Notre expérience de la barbarie se poursuit aujourd'hui avec le massacre sans précédent dans l'histoire du monde arabe qui a lieu depuis 2011 en Syrie, les « purifications » religieuses et ethniques auxquelles se livrent les extrémistes islamistes en Irak, et le massacre des enfants de Gaza par l'armée israélienne.

La barbarie que nous avons connue n'a pu se manifester et se développer que parce qu'elle est parvenue à remettre en question le système de valeurs qui est à la base de notre vivre-ensemble.

Cette transgression de notre système de valeurs s'est exprimée à des niveaux très différents :

- Transgression dans le discours politique qui n'a plus pour objectif de convaincre l'adversaire, mais

de le « tuer symboliquement » en ayant recours à la menace, à l'intimidation, au mensonge et à l'insulte, préparant ainsi le terrain à son exécution réelle. Même le respect dû aux victimes qui est au fondement de nos valeurs communes a été remis en question. Le cas de cette journaliste de la télévision qui, ne sachant pas qu'elle était à l'antenne, s'interrogeait, quelques minutes après l'assassinat du député Walid Eido (13 juin 2007), sur le fait de savoir « *qu'est-ce qu'ils attendent donc pour tuer le ministre Ahmed Fatfat* », est révélateur de cet état d'esprit.

- Transgression dans le rapport au sacré avec l'instrumentalisation de la religion à des fins politiques par des partis qui s'arrogent le droit de monopoliser le divin, de définir en son nom le bien et le mal et de jeter des anathèmes contre ses adversaires politiques accusés de « *collusion avec les forces du mal* ».

- Transgression par rapport à notre liberté avec la négation de notre autonomie individuelle et notre réduction à la seule dimension communautaire.

Ces transgressions qui s'inscrivent dans un contexte politique ont eu pour effet de dresser de véritables murs de séparation entre les Libanais. Jamais le pays n'a été aussi divisé, et cette fois plus sur une

“ Plutôt que de s'en prendre aux lois, il faut demander d'abord avec une extrême vigueur à chacun de se réformer. ”

base communautaire, mais politique. Ces transgressions ont également eu pour effet d'initier des transgressions de nature différente, plus insidieuses, qui s'expriment dans notre vie quotidienne et dont nous n'avons pas vraiment conscience. Elles se manifestent par le refus de se conformer à ces règles communes qui rendent possible la vie en société.

Il suffit de circuler en voiture à Beyrouth pour se rendre compte de l'ampleur croissante de ces transgressions. Le conducteur qui refuse de se plier aux limites qu'impose le code de la route ne reconnaît pas à « l'autre » de droits. Cet « autre » est soit tout simplement nié dans son existence, soit alors réduit à un statut inférieur.

Conduire brutalement, ralentir d'une manière imprévisible parce qu'il faut répondre à un message que nous venons de recevoir sur notre portable, brûler les feux rouges, ne pas utiliser de clignotant, klaxonner à toutes les heures du jour et de la nuit sont devenus monnaie courante souvent sous le regard résigné des policiers en charge de veiller à l'application de la loi.

Nous ne sommes pas revenus à la loi de la jungle, qui est celle du plus fort, mais à un individualisme exacerbé que plus rien ne limite et qui trouve sa justification dans les transgressions qui marquent la vie politique. Pourquoi faudrait-il respecter une loi que ceux qui sont au pouvoir et ont pour fonction de faire appliquer ne respectent pas ?

Chacun estime désormais qu'il est de son droit de faire ce que bon lui semble non seulement au détriment de la loi, mais aussi et surtout au détriment de la relation à l'autre. Et pour mieux marquer la séparation avec cet autre, les plus déterminés se dotent de

signes extérieurs pour marquer leur « différence » (plaque d'immatriculation, sirène, vitres fumées...).

Le problème ne date pas d'aujourd'hui. Comment, s'interrogeait Michel Chiha en 1945, peut-on demander à « *des hommes du peuple, à des bourgeois même, desquels on n'arrive pas à obtenir par exemple qu'ils s'abstiennent de jeter les ordures au milieu des rues, qu'ils fassent rigoureusement de l'impôt sur le revenu leur loi* » ? Comment, peut-on demander à « *des hommes qu'on a élevés dans l'idée que voler l'État c'est être habile et se défendre, qu'ils aient le souci de l'intérêt général et qu'ils construisent la cité* » ? Et il conclut : « *Plutôt que de s'en prendre aux lois, il faut demander d'abord avec une extrême vigueur à chacun de se réformer : ce qui s'impose ici dans le domaine du civisme, c'est d'abord un rappel à la pudeur.* »

La question que posent ces transgressions de la loi, mais aussi des règles de la politesse est la suivante : comment peut-on vivre ensemble sans un minimum de règles communes, sans un minimum de pudeur ?

René Girard qui a analysé la violence dans sa dimension mimétique estime que la politesse a pour fonction essentielle de détruire la réciprocité. « *Imaginez, dit-il, que nous voulions tous les deux passer au travers de cette porte. (...) Elle serait bien trop étroite. Il faut que l'un d'entre nous s'efface au profit de l'autre. Je pense que la politesse, comme toutes les règles de la société, tend à défaire le trop de réciprocité qui conduit forcément à la violence.* »

La vie sociale est toujours menacée de violence : y mettre des formes, la compliquer est un moyen d'éviter la violence, car tout, dit-il, revient au désir mimétique : les gens désirent la même chose, non que les objets sont rares, mais ils désirent tout

simplement ce que l'autre possède. La haine n'est autre que la vénération contrariée pour le modèle du désir mimétique. « *La politesse naît donc de cette nécessité de se protéger et son usage est d'autant plus fondamental que l'on vit dans une société égalitaire. L'univers démocratique a besoin de politesse. L'égalité crée l'encombrement, et plus un univers est encombré, plus on a besoin de politesse* ».

Le plus sublime de la politesse, conclut Girard, est inscrit dans l'Évangile de Matthieu: « *Fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fasse.* »

Si la politesse est une condition nécessaire pour éviter la violence dans la société, elle est aussi une condition indispensable pour la relation à l'autre. Or l'individualisme exacerbé qui se manifeste aujourd'hui n'est pas intéressé à nouer des relations avec l'autre. Nous vivons de plus en plus dans une société où « *le chacun pour soi a remplacé l'envie de vivre ensemble* ».

Qu'en est-il de la politesse dans les pays qui nous entourent ?

La violence à laquelle la politesse tente de mettre des limites est très présente dans les rapports sociaux entre les Israéliens. Ces derniers, écrit le correspondant du *Monde* en Israël dans un article pour *Le tour du monde de la politesse*¹, ont de la politesse « *une conception (...) rustique* ». « *Dans les écoles, les professeurs ont abdiqué : les élèves ne disent pas bonjour, ne demandent pas la permission pour prendre la parole et se lever. Ils imitent leurs aînés : dans les magasins, la plupart des Israéliens apostrophent, bousculent, font en sorte de passer devant la personne arrivée avant eux.* »

¹ *Le Monde*, 3 août 2011

Cette absence de politesse est probablement due à l'absence de références communes dans le domaine des règles de bienfaisance, la société israélienne étant de création récente et composée d'individus venus d'Europe et du monde arabe sans pouvoir évidemment apporter avec eux les règles qui régissaient leurs différentes sociétés.

Un fait divers qui illustre cet état de fait : le 9 septembre 2007, La police israélienne interpelle huit jeunes gens âgés de 16 à 21 ans, originaires de Russie ou d'Ukraine. Tous à l'exception d'un seul ont reconnu adhérer à l'idéologie nazie. Comment est-il possible que dans le pays des victimes de l'Holocauste puisse exister, soixante-cinq ans plus tard, une cellule néonazie ?²

Par contre en Syrie, la politesse est exigée et celui qui ne se conforme pas à ses règles est très sévèrement sanctionné. Le cas de Adnan Qassar, un des meilleurs cavaliers de Syrie et du monde arabe, est très révélateur. L'homme a violé toutes les règles de « politesse » définies par le régime baassiste en gagnant une course équestre contre Bassel el-Assad, le frère de l'actuel président syrien. Il a été jeté dans la prison de Saydnaya, près de Damas et n'a été libéré que 21 ans après à la faveur de l'amnistie décrétée le 9 juin 2014 par le régime³.

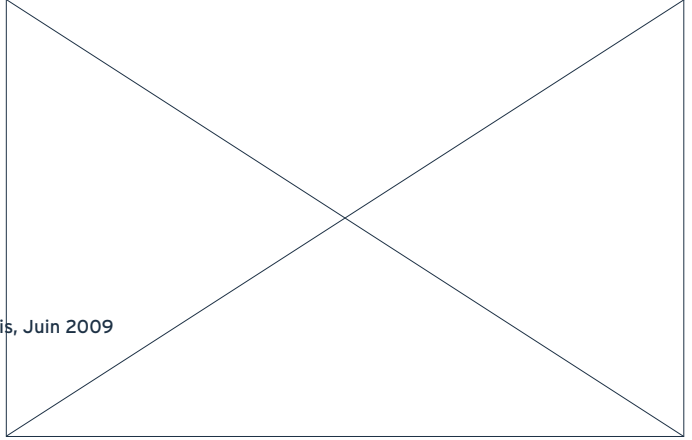
C'est pour mettre un terme à cette « politesse » baassiste que le peuple syrien s'est soulevé un jour de mars 2011...

Samir Frangé

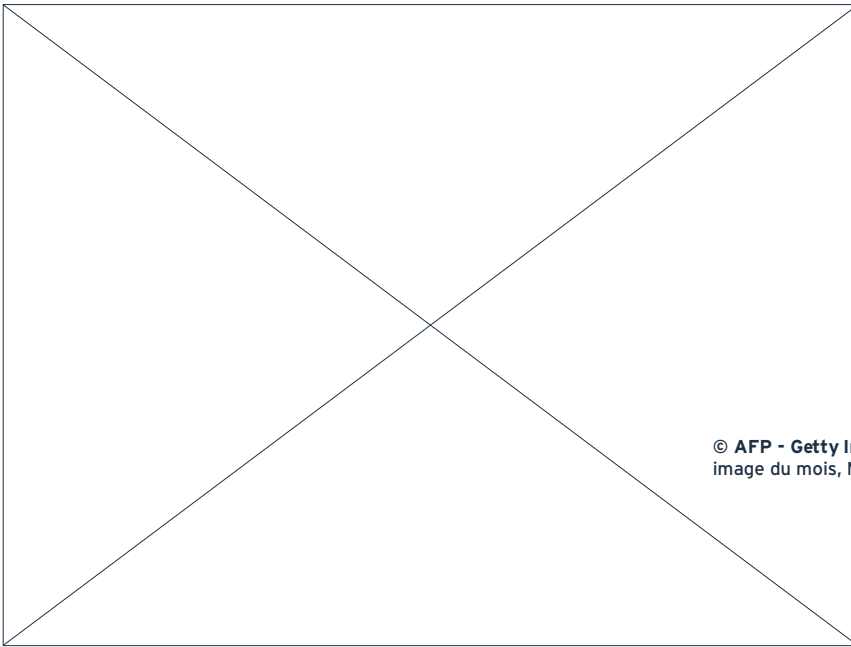
² *Le Monde*, 11 septembre 2007

³ *L'Orient-Le Jour*, 16 juin 2014

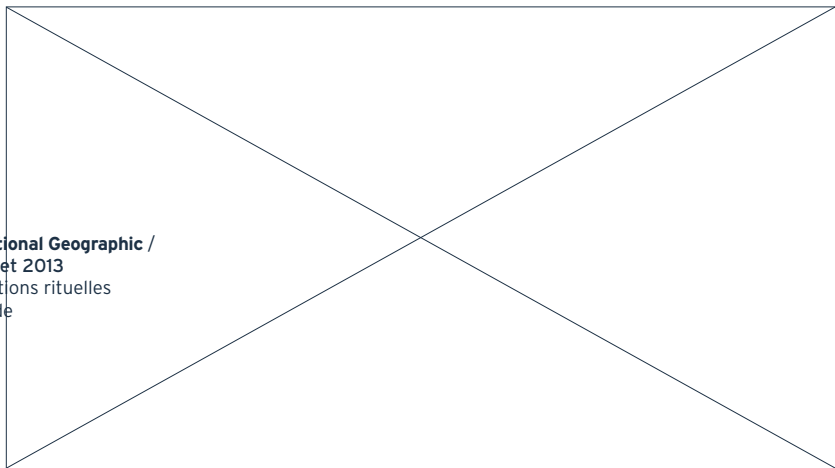
D.R. / image du mois, Juin 2009

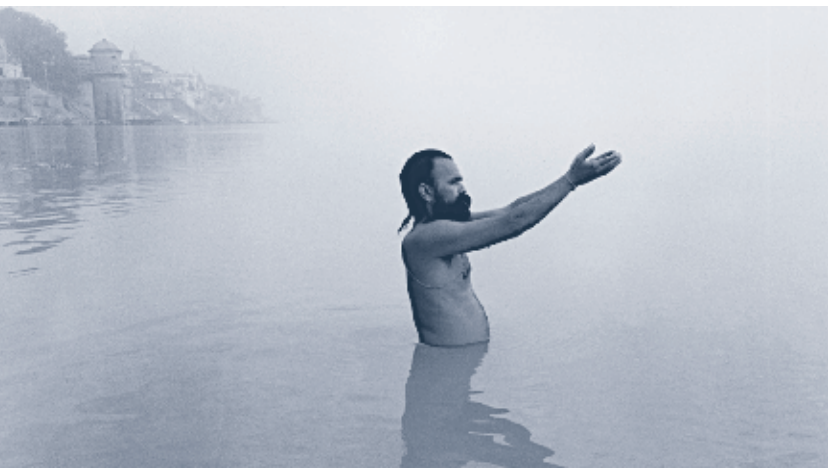


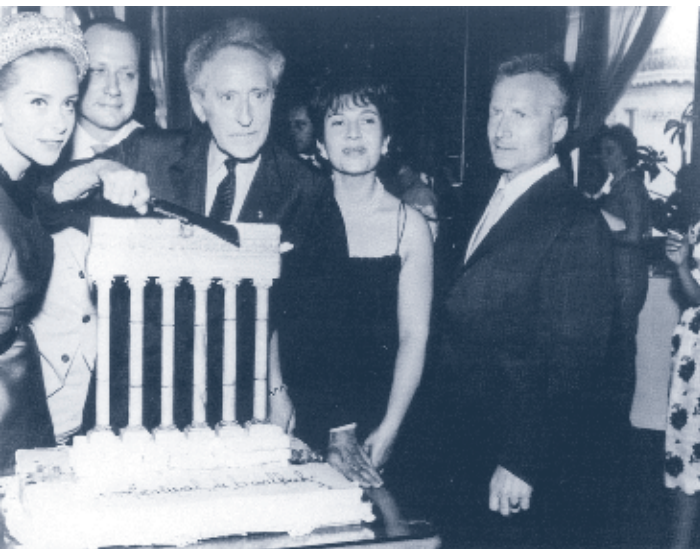
**© AFP - Getty Image /
image du mois, Mars 2014**



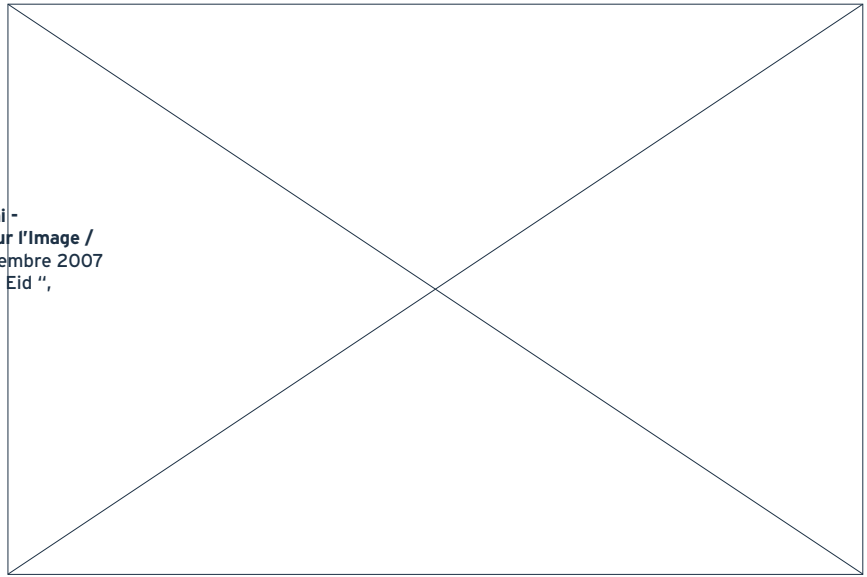
**© Chris Rainer - National Geographic /
image du mois, Juillet 2013**
Un yogi fait ses ablutions rituelles
dans le Gange en Inde



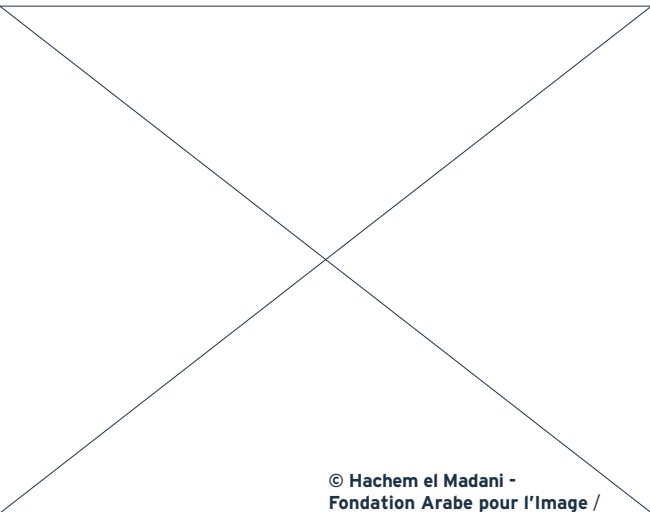




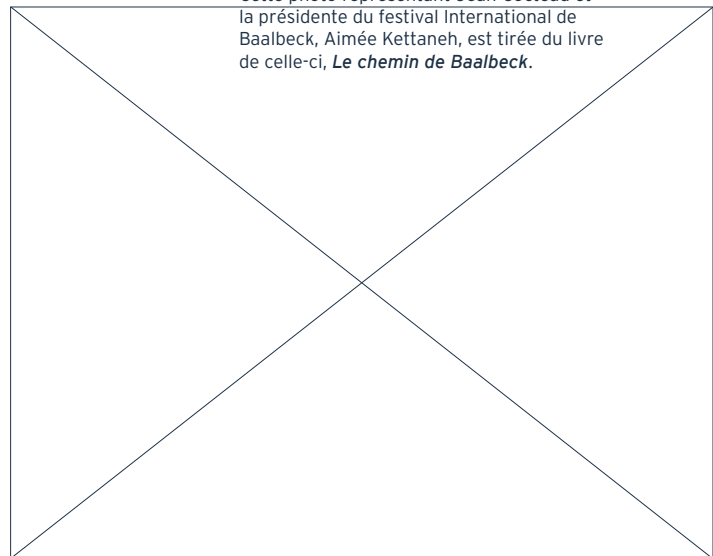
© Hachem el Madani -
Fondation Arabe pour l'Image /
image du mois, Décembre 2007
Carrousel. " Bahr El Eid ",
Saïda, Liba 1958



© Hachem el Madani -
Fondation Arabe pour l'Image /
image du mois, Novembre 2006
Champ de blé à proximité du chemin
de fer, Ain el Helweh, Saïda, 1949



D.R. / image du mois, Décembre 2006
Cette photo représentant Jean Cocteau et
la présidente du festival International de
Baalbeck, Aimée Kettaneh, est tirée du livre
de celle-ci, *Le chemin de Baalbeck*.



LES BARBARES D'HIER À AUJOURD'HUI : À PROPOS DE *RACE ET HISTOIRE* DE CLAUDE LÉVI-STRAUSS

Henry Laurens



Dernière parution:

ERNEST RENAN :
LA SCIENCE,
LA RELIGION, LA
RÉPUBLIQUE
Odile Jacob, 2013

©Olivier Roller

« *L*e barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie », phrase célèbre de Claude Lévi-Strauss dans un opuscule commandé par l'UNESCO et publié en 1952, *Race et histoire*. On était alors dans la reconstruction morale après les atrocités de la Seconde Guerre mondiale, avec l'apogée du racisme exterminateur et au moment où la décolonisation commencée en Asie dans la foulée de la guerre allait s'étendre au reste du monde dominé. Déjà la charte des Nations-unies de 1945, dans son chapitre XI, refusait d'utiliser le terme « colonie » et parlait de territoires non-autonomes dont ceux chargés de leur administration doivent respecter les cultures tout en assurant leur progrès politique, économique et social.

Lévi-Strauss partait du fait qu'il existe bien des différences somatiques évidentes au premier regard comme la couleur de la peau, mais rappelait immédiatement que les races humaines au sens biologique du terme ne se comptent que par unités tandis que les cultures humaines se comptent par milliers, que deux cultures élaborées par des hommes appartenant à la même race peuvent différer autant, ou davantage, que deux cultures relevant de groupes racialement éloignés. Enfin se posait à lui la question de la diversité des cultures qui était ramenée trop simplement à celle de leur inégalité supposée au moins

dans un schéma évolutionniste de l'histoire humaine interprétée en termes de progrès.

Refusant toute hiérarchie entre les valeurs portées par les cultures, Claude Lévi-Strauss insiste sur le fait que tous les hommes sans exception, possèdent un langage, des techniques, un art, des connaissances de type scientifique, des croyances religieuses, une organisation sociale, économique et politique. Tout est une question de dosage qui permet de définir le type de spécialité voire de spécialisation porté par une culture. Curieusement, lui qui a fait de l'échange le centre de sa première problématique (les structures élémentaires de la parenté) s'intéresse finalement moins aux conséquences de l'échange entre cultures humaines pour se concentrer sur la question des combinatoires. À le lire, toute culture humaine n'est qu'une certaine combinaison d'éléments qui se retrouvent de façon différente selon les lieux et les temps. Prise synchroniquement, la distribution des cultures amérindiennes semble obéir à des règles de transformation des structures selon l'éloignement géographique du point de départ choisi.

La culture occidentale se trouve définie, toujours selon Lévi-Strauss comme celle qui cherche à accroître continuellement la quantité d'énergie disponible par tête d'habitant. En cela, elle n'a

“ Le barbare, c'est
d'abord l'homme qui
croit à la barbarie. ”

comme prédécesseur que la culture néolithique qui a inventé en très peu de temps l'agriculture, l'élevage, l'artisanat, la ville, l'État... Il y aurait eu deux « révolutions » dans l'histoire humaine, la révolution néolithique et la révolution industrielle. Si l'ethnologue admet dans les deux cas qu'il s'agit là d'un processus cumulatif, cela reste pour lui le produit d'un calcul de probabilité. La combinaison gagnante, au sens des valeurs définies comme occidentales, n'est sortie que parce que l'Occident a pu jouer sur une coalition d'apports venus d'autres cultures, une mise en commun, consciente ou inconsciente, des productions des uns et des autres aboutissant en quelque sorte à une nouvelle donne. Il reconnaît ainsi l'existence d'une histoire cumulative, qu'il n'apprécie guère parce qu'il s'intéresse plus à la donne qu'à l'utilisation qu'en fait le joueur.

Partant de la définition de la culture occidentale comme étant celle qui recherche depuis le XVIII^e siècle à augmenter de façon continue la quantité d'énergie par tête d'habitant et s'en tenant à une histoire humaine qui ne serait qu'une suite perpétuelle de jeux de dés ou de donnes de cartes, tout en reconnaissant l'existence d'une histoire cumulative, Lévi-Strauss ignore la question de la capitalisation.

Si donne nouvelle, il y a eu, elle s'est produite au XV^e siècle avec l'invention et surtout la généralisation de l'imprimerie. À partir de ce moment-là, il y a eu à la fois capitalisation du savoir et diffusion de ce savoir bien au-delà du petit groupe qui le détenait jusque-là. C'est pour cela que les historiens ont posé l'existence d'une période « moderne » allant jusqu'au XVIII^e siècle qui peut être définie comme celle où la culture occidentale a le monopole de l'imprimé, au moins dans son usage systématique. Si bien sûr, l'usage de l'imprimerie augmente la consommation d'énergie,

il accroît surtout l'accumulation et l'utilisation des connaissances qui deviennent à leur tour l'un des moteurs essentiels de la construction de l'État moderne en Europe.

L'imprimerie permet la redécouverte de la littérature antique dans son authenticité historique d'où la notion de « Renaissance ». En même temps, les humanistes italiens se pensent comme les plus civilisés d'où l'usage méprisant du terme de « Barbares » pour qualifier les autres Européens. Leur emboîtant le pas, les humanistes de l'ensemble de l'Europe traitent de même et de façon dépréciative tout ce qui est postérieur à la chute de Rome. Ce qui deviendra au XIX^e siècle le Moyen-Âge est globalement défini comme barbare ou « gothique ».

Le second terme de la modernité a été caractérisé par les « grandes découvertes », c'est-à-dire celle du Nouveau Monde (l'Amérique) et le contact direct avec l'Inde, la Chine et le Japon. Comme on le sait, l'existence des Amérindiens a posé aux conquérants hispaniques la question de savoir s'ils avaient une âme. Ils ont finalement tranché dans ce sens, permettant ainsi leur conversion au catholicisme. La conquête des Amériques s'est accompagné de terribles violences, contemporaines de celles pratiquées en Europe lors des guerres dites de religion. Si bien sûr la certitude d'avoir une plus haute culture et la vraie religion a doté les Européens d'un puissant sentiment de supériorité, ces nouveaux mondes ont aussi réintroduit le sentiment du relativisme culturel dont l'expression la plus haute est celle de Montaigne dans son célèbre développement sur les Cannibales : *« Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage. »* Le texte

même de Montaigne montre que la notion de Barbare au sens d'étranger est en train de disparaître. Elle est remplacée par celle de « sauvage » dont la particularité est d'être plus proche de l'état de nature tandis que les Européens se retrouvent de plus en plus du côté de l'artificiel. Si la notion de barbarie, au sens de cruauté se maintient, elle est de plus en plus séparée de celle de barbare pour être utilisée à la condamnation de comportements européens. Ainsi, Montesquieu dans *Les lettres persanes* (CXXI) fait des Espagnols dans le Nouveau Monde les vrais barbares :

« Les Espagnols, désespérant de retenir les nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, et d'y envoyer d'Espagne des peuples fidèles : jamais desseïn horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple, aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparaître de la terre, à l'arrivée de ces barbares, qui semblèrent, en découvrant les Indes, n'avoir pensé qu'à découvrir aux hommes quelle était le dernier période de la cruauté. »

« Par cette barbarie, ils conservèrent ce pays sous leur domination. Juge par là combien les conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels. Car enfin, ce remède affreux était unique. Comment auraient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance ? Comment soutenir une guerre civile de si loin ? Que seraient-ils devenus, s'ils avaient donné le temps à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étaient de l'arrivée de ces nouveaux dieux, et de la crainte de leurs foudres ? »

Dans *L'esprit des Loix* (Livre XVIII, chap. XI), il va jusqu'à distinguer des modes de vie spécifique permettant de différencier les barbares des sauvages :

« Il y a cette différence entre les peuples sauvages et les peuples barbares, que les premiers sont de petites nations dispersées, qui, par quelques raisons particulières, ne peuvent pas se réunir ; au lieu que les barbares sont ordinairement de petites nations qui peuvent se réunir. Les premiers sont ordinairement des peuples chasseurs ; les seconds, des peuples pasteurs. »

Pour les Européens des XVII^e et XVIII^e siècles, le monde n'est plus divisé en une répartition binaire, « nous et les Barbares », mais suit une division ternaire, nous, les Orientaux et les sauvages.

Avec la naissance de l'orientalisme au XVII^e siècle, les grands ensembles culturels qui recoupent les Empires « de la poudre à canon », l'Empire ottoman, la Perse safavide, l'Inde du Grand Mogol, la Chine et le Japon sont considérés pour le moins comme des équivalents de l'Europe en termes de puissance, voire d'art de vivre. On connaît par exemple la sinomanie du XVIII^e qui exprime aussi un désir de méritocratie (recrutement des fonctionnaires par concours). Les contacts entre les différentes parties de l'écoumène se sont intensifiés, les produits circulent de plus en plus par voie de terre comme par voie de mer. L'usage monétaire des métaux précieux aboutit déjà à une sorte d'unification puisque que la circulation monétaire asiatique dépend de plus en plus de la production américaine d'or et d'argent. Du fait de l'imprimerie, les Européens ont le monopole du discours prenant l'écoumène dans sa globalité.

C'est dans la seconde moitié du XVII^e siècle qu'est élaboré le projet d'édification d'une littérature universelle conjuguant les apports des Anciens, des Modernes et des Orientaux. Cela conduira à l'éblouissante réussite de la traduction des *Mille et une Nuits* par Galland dans les premières années

du XVIII^e siècle. Tout un imaginaire oriental va dès lors alimenter la littérature européenne.

Si les Barbares ont disparu du temps présent de l'époque moderne, ils tiennent néanmoins une place essentielle dans le débat politique européen du fait de leur rôle dans le temps des origines. L'histoire de l'Europe est divisée en deux temps, celui des Anciens et celui des Modernes. La césure est constituée par la chute de Rome et les grandes invasions. Or l'essentiel des institutions politiques, monarchie et féodalité, est le produit des Barbares et les aristocraties européennes se vantent de descendre des conquérants germaniques. Pour les premiers libéraux hostiles à la monarchie absolue, la liberté ou plutôt les libertés sont d'origine germanique alors que les absolutistes se reposent plutôt sur le droit romain. Les Anglais construisent ainsi leur parcours historique faisant émerger la *common law* des forêts de Germanie pour

Le débat politique se construit sur des références historiques, mais là encore dans cette première moitié du XVIII^e siècle, l'histoire est devenue universelle en y intégrant celle des Orientaux. Les sauvages, par définition, n'ont pas d'histoire. La démarche suivie devient de nature comparative rendue possible par l'accumulation des savoirs. C'est toute la logique de *L'esprit des Lois* de Montesquieu et de *L'Essai sur les mœurs* de Voltaire. Au milieu du XVIII^e siècle, on commence à avoir le sentiment que si les Européens sont entrés plus tardivement dans l'histoire, ils sont allés plus loin que les autres peuples.

On a vu que déjà chez Montaigne on trouvait le sentiment de la trop grande artificialité de la culture de son temps ; la pureté et l'authenticité se trouveraient du côté des sauvages plus près de la nature. Cette idée est reprise par Rousseau en termes de moralité. Les progrès des sciences et des arts ont conduit à une

L'homme abstrait n'existe pas, il existe des hommes au pluriel, tous différents.

passer à la « *magna carta* » et aboutir au « *bill of rights* » de 1689. Montesquieu en France est bien le défenseur du droit germanique ou barbare (Livre XXVIII et suivants de *L'esprit des Lois*).

La culture européenne se construit dans l'opposition des Anciens (l'Antiquité classique) et des Modernes (tout ce qui s'est produit depuis la chute de Rome). Autrement dit, jusqu'au XVIII^e siècle, la question sera de savoir ce que les Barbares ont apporté, problème d'autant plus politique que toutes les monarchies européennes et la féodalité qui leur est liée sont d'origine barbare. C'est tout le sens de *L'esprit des Lois* de fonder les libertés sur l'héritage germanique.

inexorable décadence de la vertu. Tout naturellement, dès le *Discours sur les sciences et les arts* (1751), il en vient à réhabiliter les Barbares contre les Grecs et les Romains. Il se fait ainsi l'apologiste de Sparte contre Athènes. Voltaire, lui, ne croit ni en la vertu des Barbares ni à leur contribution aux libertés. Il utilise d'ailleurs plutôt le terme barbarie pour s'en prendre au judaïsme, au christianisme et en général à toutes les religions.

C'est dans ce contexte que le mot « civilisation » apparaît, semble-t-il pour la première fois chez le marquis de Mirabeau en 1757 dans *L'ami des Hommes ou traité de population*. Il a alors pour sens la tendance à

rendre la vie en société moins violente, plus policée, plus civilisée. Dans les années 1770 s'y ajoute le sens de passage de l'état sauvage à l'état de société. Il ne semble pas que Rousseau ait utilisé ce terme.

Parallèlement se construit l'idée de progrès comme mouvement de l'histoire ; or , pour établir le progrès , il faut des points de repère qui ne peuvent être que le passé de l'Europe et les Orientaux du

abstrait n'existe pas, il existe des hommes au pluriel, tous différents. À la fin de la décennie, le projet révolutionnaire français tend à s'universaliser c'est-à-dire à s'adresser aussi aux non-Européens. C'est l'un des sens de l'expédition d'Égypte de 1798, « *une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables* » (proclamation à l'armée du 22 juin 1798). Le terme de « civilisation » prend la suite de régénération et devient le mot d'ordre de la

Le référentiel est essentiellement temporel, l'Orient représente le passé de l'Europe et cette dernière est son futur.

temps présent. Il se construit une première histoire des sciences et des arts les faisant commencer en Égypte, puis passant chez les Grecs et les Romains, les Arabes prenant ensuite le relais pour aboutir chez les Européens. Dans les années 1790, Condorcet substitue à Europe « Occident » probablement pour prendre en compte les Américains.

C'est dans le contexte de la Révolution française que le terme « civilisation » acquiert la valeur de l'idée de perfectionnement. Il est intéressant de noter que les révolutionnaires ont d'abord utilisé « régénération » qui exprime l'idée de renouvellement. Le débat politique s'est alors centré sur un projet de remise en cause globale des institutions humaines par un examen rationnel des gains obtenus en termes de bonheur aussi bien individuel que collectif. Les droits de l'homme se déclinent alors au singulier : la liberté, la propriété, la sûreté, la résistance à l'oppression. La pensée contre-révolutionnaire rejette ce recours à la pure rationalité et défend l'idée d'une longue évolution partant justement des siècles barbares. L'homme

période napoléonienne. Les guerres napoléoniennes contre la Russie sont définies comme la défense de la civilisation contre la Barbarie.

C'est Napoléon qui crée ainsi l'opposition barbarie/civilisation. Mais il est aussi le premier à définir la civilisation comme une répression. Il a exprimé cette idée dans de nombreuses confidences comme celle, célèbre, à Madame de Rémusat : « *En Égypte, je me trouvais débarrassé du frein d'une civilisation gênante. Je rêvais toutes choses et je voyais les moyens d'exécuter tout ce que j'avais rêvé.* » D'ailleurs, les ennemis de Napoléon ont fait de son ambition insatiable la plus grande menace pour la civilisation européenne.

Après 1815, le processus de civilisation sert à la fois à marquer la relation avec les non-Occidentaux et avec les classes laborieuses et dangereuses à l'intérieur de l'Europe. On connaît le célèbre texte de Saint Marc Girardin, dans le *Journal des débats* du 8 décembre 1831 sur les prolétaires, nouveaux Barbares :

« *Aujourd'hui, les Barbares qui menacent la société ne sont point au Caucase ni dans les steppes de la Tartarie ; ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières. Il ne faut point les injurier ; ils sont, hélas ! plus à plaindre qu'à blâmer : ils souffrent, la misère les écrase. Comment ne chercheraient-ils pas aussi une meilleure condition ? Comment ne se pousseraient-ils pas tumultueusement vers une meilleure fortune ? Comment ne seraient-ils pas tentés d'envahir la bourgeoisie ? Ils sont les plus forts, les plus nombreux (...)* »

« *Nos expressions de barbares et d'invasions paraîtront exagérées ; c'est à dessein que nous les employons. (...) Il faut que la classe moyenne sache bien quel est l'état des choses ; il faut qu'elle connaisse bien sa position. Elle a au-dessous d'elle une population de prolétaires qui s'agite, qui frémit, sans savoir ce qu'elle veut, sans savoir où elle ira ; que lui importe ? Elle est mal. Elle veut changer. C'est là où est le danger de la société moderne ; c'est de là que peuvent sortir les barbares qui la détruiront. Dans cette position, il est nécessaire que la classe moyenne comprenne bien ses intérêts et le devoir qu'elle a à remplir.* »

La solution proposée est de faire progressivement des prolétaires des propriétaires, une sorte de processus de civilisation pour mettre fin au danger qui menace la civilisation.

Au moment où la révolution industrielle prend son essor avec les extraordinaires progrès dans le domaine des techniques, en particulier dans le domaine des transports, le sentiment de supériorité européenne est à son plus haut. Il s'est affirmé à un moment, le milieu du XVIII^e siècle, où l'avance technique de l'Europe n'était pas encore très prononcée. Il triomphe quand l'écart devient maximal,

entre 1815 et 1860. Aucune puissance orientale ne peut résister à l'invasion européenne. Pour les hommes d'État des pays concernés, il faut arriver, pour simplement survivre, à s'emparer du secret qui fait la force de l'État moderne européen. Parallèlement, la culture matérielle des pays concernés adopte de plus en plus de produits manufacturés européens. On pourrait dire que l'on procède à une occidentalisation/modernisation par le haut (la constitution de l'État moderne) et par le bas (la consommation des objets manufacturés).

Le référentiel est essentiellement temporel, l'Orient représente le passé de l'Europe et cette dernière est son futur. Les uns sont en retard, les autres en avance. Le débat de la période tourne autour de la réalité ou de la facticité du processus de civilisation. Si pour les Saint-Simoniens, l'union par la civilisation de l'Occident et de l'Orient est inéluctable, pour d'autres ce processus n'est qu'un faux semblant. Les Orientaux restent en eux-mêmes des Barbares et l'acquisition des techniques modernes devient alors un danger. Chateaubriand exprime ce sentiment à plusieurs reprises dans les *Mémoires d'outre-tombe* (ici à propos de 1828) :

« *Prétendre civiliser la Turquie en lui donnant des bateaux à vapeur et des chemins de fer, en disciplinant ses armées, en lui apprenant à manœuvrer ses flottes, ce n'est pas étendre la civilisation en Orient, c'est introduire la barbarie en Occident : des Ibrahim futurs pourront amener l'avenir au temps de Charles-Martel, ou au temps du siège de Vienne, quand l'Europe fut sauvée par cette héroïque Pologne sur laquelle pèse l'ingratitude des rois.* »

Dans les années 1820, on passe progressivement de l'idée de civilisation comme processus à celle

“ Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu’il n’y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu’on m’en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie ce qui n’est pas de son usage. ”

de pluralité de civilisations. Le grand témoin est François Guizot dans son *Histoire de la civilisation en Europe*, leçons faites à la Sorbonne et publiés en 1828. Il part du constat d'une spécificité de l'histoire de la civilisation en Europe, ce qui lui permet de parler de « civilisation européenne ». Cette distinction entre « nous et les autres », lui permet d'introduire l'idée d'état de civilisation dans le temps et l'espace. Ainsi toute civilisation, à l'exception de celle de l'Europe, est dominée par un principe qui en quelque sorte, la fige en la spécialisant. En revanche, la caractéristique de l'histoire européenne est celle de la coexistence de plusieurs principes qui se combattent, provoquant ainsi un mouvement continu de l'histoire.

Les Barbares ont été ainsi l'un des acteurs de cette diversification européenne. Ils ont apporté avec eux le « plaisir de l'indépendance individuelle, le plaisir de se jouer, avec sa force et sa liberté, au milieu des chances du monde et de la vie ». Il faut y ajouter le dévouement de l'homme à l'homme qui conduira à la féodalité.

Quand Guizot s'exprime, on est dans un moment de réhabilitation de l'histoire des Barbares avec l'extraordinaire succès des œuvres d'Augustin Thierry. C'est lié à la réhabilitation plus générale du Moyen-Âge dans le cadre du romantisme. La division entre Anciens et Modernes est remplacée par celle Antiquité/Moyen-Âge/Modernité.

Mais ce romantisme est aussi une réaction à la civilisation moderne qui prend un tour de plus en plus technique avec la Révolution industrielle. De plus en plus d'auteurs que l'on définira postérieurement comme « anti-modernes » contestent la facticité et le matérialisme de la modernité qui est en train d'aboutir à une culture de masse. Plus la société se

démocratise, plus on se réfère à un aristocratie (au moins d'esprit) réservé à une étroite minorité.

Le rejet de la civilisation moderne bourgeoise conduit à prôner l'authenticité supposée des temps anciens en reprenant en quelque sorte l'idée primitive de Rousseau. Ce sentiment est particulièrement prononcé dans le monde germanique où l'idée de civilisation est associée à l'hégémonie culturelle française du XVIII^e siècle. On aboutit ainsi à l'idée de culture prise comme celle de patrimoine social, artistique, éthique appartenant à un groupe déterminé, ce qui permet d'en définir l'identité.

Avec la découverte de la parenté des langues indo-européennes entre elles et l'émergence du mythe aryen, les Barbares encadrent maintenant l'histoire de la civilisation. Les « Indo-Germaniques » de l'âge de fer sont les vrais inventeurs de la supériorité européenne et les Barbares marquent leur retour dans l'histoire. L'Europe latine se révolte contre cette interprétation, renforçant ainsi l'opposition de la civilisation à la gréco-romaine dont la vocation est universaliste à la culture à la germanique dont la défense de l'authenticité tourne à l'apologie de la différence considérée plus ou moins comme irrémédiable.

On peut définir le colonialisme comme l'assaut de la civilisation (prise comme processus de progrès ayant une essence originelle européenne) contre les civilisations chacune ayant son patrimoine propre et dotée de son identité spécifique. Le rejet de la civilisation bourgeoise par les anti-modernes s'accompagne en général d'une défense de l'authenticité des civilisations non-européennes qui tentent de se défendre face à l'invasion de la facticité/modernité. On ne nie pas la nécessité pour elles d'accéder à la modernité, mais on insiste sur le fait qu'elles doivent le faire dans

le cadre de leurs propres traditions, on dira bientôt cultures, en prenant le temps nécessaire pour le faire.

L'échelle de temps est le référent essentiel : les civilisations orientales présentent une situation antérieure de l'Europe et les peuples sauvages en sont aux premiers stades de l'humanité. La découverte simultanée de la préhistoire et de l'ethnographie dans la seconde moitié du XIX^e siècle permet de joindre les deux disciplines. Les « primitifs » sont encore à l'âge de la

matérielle de l'Europe, développent un discours anti-matérialiste défendant leur supériorité spirituelle issue de leurs propres traditions. Ce projet compensateur aboutira au gandhisme.

Au début du XX^e siècle, le mouvement de l'histoire paraît évident : une amélioration continue des conditions de vie matérielle de l'homme avec une complète liberté de circulation grâce à la mondialisation achevée des échanges. La science et la technique promettent

Aujourd'hui, le barbare n'est plus celui qui croit à la barbarie, mais celui qui pense au singulier les appartenances culturelles et qui les enferme dans une essence quasi immuable.

pierre et permettent de comprendre les millénaires antérieurs à l'invention de la civilisation. Dans les colonies, la stratification sociale se construit selon un rapport à la modernité : à la base, les indigènes restés dans leur culture d'origine dont on assure le bien-être mais dans le cadre d'un système répressif et humiliant afin de les contenir à leurs places, au sommet les Européens ayant vocation à gouverner. On justifie cette hiérarchisation en lui donnant une interprétation raciale. C'est là où se situe la contradiction du discours colonial : en tant que civilisation en marche, il annonce l'abolition à venir des différences et donc de la domination qui se justifie par l'existence de ces différences, et en même temps, pour pouvoir se maintenir il lui faut affirmer que les différences sont irréductibles et que jamais l'Orient et l'Occident ne se rencontreront. Inversement les Orientaux, qui doivent s'incliner devant la puissance

à tous, certes avec un décalage temporel, des avenir radieux. Si les anti-modernes rejettent ces cultures de masse jugées abêtissantes et font l'apologie d'authenticités toujours plus menacées, ils le font avec les instruments mêmes de la modernité.

L'effroyable Première Guerre mondiale qui ouvre la période dite de la « guerre civile européenne » (allant pour certains jusqu'en 1945 voire 1989) remet tout en cause. Dans les faits, le niveau de violence atteint associe maintenant l'idée de barbarie au sens d'inhumanité à celle de l'âge industriel. La technique cesse d'être, au moins exclusivement, une promesse de libération. Dans les discours, les puissances dites « alliées », la France et la Grande-Bretagne au premier rang, se disent les défenseurs de la civilisation contre la barbarie jugée comme une propriété essentielle de l'âme germanique. Les intéressés, eux, défendent la « culture » contre la fausse civilisation.

Le mouvement de l'entre-deux-guerres est contradictoire. Anthropologues et artistes reconnaissent que les peuples dits primitifs sont dotés de tous les signes d'une vraie civilisation avec une organisation sociale complexe, une vision du monde que l'on peut classer comme étant philosophique et une production artistique qui devient source d'inspiration pour les arts contemporains. Ils s'opposent sur la façon de présenter les arts « primitifs » : soit scientifiquement et contextuellement c'est-à-dire à partir du milieu d'origine, soit en mélangeant les provenances et les époques selon une logique d'expression artistique. Jusqu'à aujourd'hui, on tentera de sortir d'une vision évolutionniste, mais sans y réussir totalement puisque l'on parle de « peuples premiers ». En dépit des avertissements de Lévi-Strauss, on continue à avoir recours à la comparaison entre les sociétés de l'âge de la pierre situées à des dizaines de milliers d'années d'écart.

En même temps, les Barbares resurgissent. Le nazisme, avec son apologie de la germanité, va jusqu'à réinventer le paganisme des temps anciens en rejetant le « judéo-christianisme » et procède à une apologie du gothique. Cela s'ajoute néanmoins à un néo-classicisme en architecture et dans les arts plastiques. Les abominations commises vont au-delà de la barbarie interprétée comme anti-humanité, ce qui n'interdit pas de se poser comme défenseur de la civilisation européenne face à l'Union soviétique, écho du vieux discours napoléonien.

Enfin, l'Europe a perdu le monopole de la modernité industrielle au profit des États-Unis. Toute une littérature s'en prend au machinisme, à la standardisation et à la consommation de masse, dans la continuité du discours sur la barbarie industrielle de la guerre. La vraie civilisation est spirituelle, elle est dans le cœur

des hommes. Ces contestataires de la « technique » devenue dominatrice de l'homme et non sa servante retrouvent sans le savoir le discours anti-matérialiste des colonisés du début du XX^e siècle.

L'ordre des Nations-unies établi depuis 1945 veut concilier l'universalité des droits de l'homme et la diversité des cultures. Pendant les premières décennies du second après-guerre, on avait le sentiment d'une uniformisation croissante du monde du fait de l'extension de la civilisation industrielle. L'aboutissement pouvait en être l'homme unidimensionnel décrit par Marcuse en 1964.

C'était la grande inquiétude de Lévi-Strauss de *Race et histoire*. S'il y a bien eu histoire cumulative, c'est qu'elle était le produit de la coalition des cultures, chacune donnant des apports différents : « *Pour progresser, il faut que les hommes collaborent ; et au cours de cette collaboration, ils voient graduellement s'identifier les apports dont la diversité initiale était précisément ce qui rendait leur collaboration féconde et nécessaire.* » Dans cette incursion dans un monde qui n'était pas le sien, l'anthropologue définissait l'histoire humaine comme étant à la fois instauration de l'unification et rétablissement de la diversification. Le danger qui menace l'humanité serait la disparition de la diversité.

Le terme de civilisation a été un moment abandonné car il sentait trop son colonialisme et son occidentalocentrisme. Comme il fallait néanmoins continuer de désigner l'objet, on s'est mis à parler d'*aires culturelles* » concernant un espace géographique où les populations partagent des éléments culturels semblables et comparables. On espérait ainsi éviter les connotations héritées de l'époque coloniale. Les Orient des orientalistes ont connu le même sort après le traitement que leur a infligé Edward Saïd. Les

déconstructeurs ont pu se livrer à des jeux de massacre intellectuels, mais cela n'a pas réellement modifié les opinions communes. Pourtant Norbert Elias, par un recours à la psychanalyse, a restauré l'importance du processus de civilisation comme domestication des violences et intériorisation des émotions.

Les Barbares ont mieux résisté dans le monde d'aujourd'hui grâce à l'« *heroic fantasy* » au grand succès populaire comme exemple *Conan, le Barbare*. Les pays qui tirent leurs origines des peuples barbares défendent la réputation de leurs ancêtres bien que du fait du nazisme, on doit être prudent dès qu'il s'agit des anciens Germains. En revanche, la barbarie au sens de cruauté et d'inhumanité est malheureusement plus que trop présente en ce début de XXI^e siècle.

Lévi-Strauss se posait la question de savoir si les différences sociales pouvaient remplacer les différences culturelles comme instrument de diversification. Mais là encore, la diffusion de l'enseignement et l'hégémonie des grands médias de masse ont plutôt eu tendance à restreindre les écarts culturels entre groupes sociaux.

Le processus accéléré de mondialisation pouvait faire craindre le pire en termes d'uniformisation des normes et des comportements, mais, dans un monde toujours plus connecté, on a vu au contraire une insistance croissante sur la nécessité de défendre les particularismes culturels. Dans le domaine des relations internationales, on a ainsi vu les anciens dominés reprendre les distinctions de l'époque coloniale pour contester l'universalisme des droits de l'homme rejeté comme étant une invention occidentale. Ce recours aux valeurs dites islamiques, indiennes ou asiatiques ne doit pas cacher qu'il s'agit là des habits neufs de l'autoritarisme et que l'on est là largement

dans l'invention de la tradition. Paradoxalement, on inverse le discours d'Edward Saïd pour affirmer qu'il existe bien des essences « orientales » irréductibles à l'universel occidental.

Ceux qui ont pris au sérieux ce discours contemporain reviennent alors à l'idée du conflit des civilisations, comme si les civilisations étaient des acteurs politiques. Ce conflit succéderait à celui des deux modalités de la société industrielle qu'était la guerre froide. Des esprits plus humanistes préfèrent évoquer un « conflit des barbaries » plutôt qu'un conflit des civilisations. La défense des particularismes accompagne l'intensification des échanges de produits et la circulation des hommes. Les xénophobies et les replis identitaires de nature populiste seraient le corollaire des différentes formes de mondialisation et de l'unification des modes de consommation aux provenances multiples.

La problématique coloniale s'est aussi transférée à l'intérieur des sociétés européennes du fait des migrations, largement post-coloniales, des populations. La question de la diversité culturelle s'est ainsi posée avec l'opposition entre le multiculturalisme et l'assimilationnisme. C'est largement oublier que les « issus de la diversité », comme on dit en patois contemporain, sont bien plus le produit de la société dite d'accueil que de celle, largement supposée, d'origine et que les identités, loin d'être monolithiques, sont plutôt plurielles, changeantes selon les contextes de la vie sociale.

Aujourd'hui, le barbare n'est plus celui qui croit à la barbarie, mais celui qui pense au singulier les appartenances culturelles et qui les enferme dans une essence quasi immuable.

Henry Laurens

ESSENCE DE BARBARIE

Ritta Baddoura



Dernières parutions:

ARISKO
PALACE,
Plaine page, 2014

PARLER
ÉTRANGEMENT,
L'Arbre à paroles, 2014

Barbare est une illumination qui divise la critique et l'éparpille à la manière dont implose et flotte cet ovni sans attache et se mordant la queue, intensément sensoriel et qui rayonne tel un astre dont le chemin inaccessible n'a d'égal que son éclat hypnotique : Univers dont les lois échappent au sens logique et en diffusent l'essence de Barbarie.

Barbare

Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays,

Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas.)

Remis des vieilles fanfares d'héroïsme – qui nous attaquent encore le cœur et la tête – loin des anciens assassins –

Oh ! Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas.)

Douceurs !

Les brasiers pleuvant aux rafales de givre, – Douceurs ! – les feux à la pluie du vent de diamants jetée par le cœur terrestre éternellement carbonisé pour nous. – Ô monde ! –

(Loin des vieilles retraites et des vieilles flammes, qu'on entend, qu'on sent,)

Les brasiers et les écumes. La musique, virement des gouffres et choc des glaçons aux astres.

Ô Douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes,

les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes blanches, bouillantes, – ô douceurs ! – et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques.

Le pavillon...

Barbare incarne la quête rimbaldienne de l'énigme et l'inscrit dans une émancipation telle que le poème échappe aux diverses grilles d'analyse, sources d'inspirations (Verne, Baudelaire) et significations, souvent divergentes, que lui appose la critique. Le titre du poème ne fait qu'amorcer l'énigme. Allégorie, récit d'une expérience ou vision ? La coexistence intense entre violence et douceur dans le texte ne fait pas pleinement la lumière sur la barbarie annoncée. *Barbare* semble s'adresser par moments directement au lecteur tout comme il évolue au-delà de lui. Les commentateurs diversifient les acrobaties et les processus d'empathie par texte interposé avec Arthur Rimbaud : ni le sujet, ni l'objet, ni l'émotion dominants du poème ne font l'unanimité. Il y a l'interprétation métaphorique par l'intertextualité interne et/ou par la référence à la biographie du poète, l'interprétation qui aborde le texte comme un cryptogramme dont les principes sont à décoder, il y a encore l'interprétation thématique imprégnée de la phénoménologie de Bachelard (*La poétique*

de l'espace) qui insiste sur le fait d'être « présent à l'image dans la minute de l'image ».

Le « *pavillon en viande saignante...* », refrain étrange et revenant, génère à lui seul maintes pistes de lecture : drapeau français (les couleurs bleu, blanc, rouge, étant fortement suggérées dans le poème) ; chairs éclatées et sanglantes suite à une explosion ; sexe féminin démultiplié par « *les fleurs* », « *les gouffres* » et « *la voix féminine arrivée au fond des*

la chair, ou l'utopie et les chimères damnées du poète ? La solution polysémique sauve certainement la donne, réconcilie les lectures, tout en préservant du poème la saveur insaisissable.

La beauté obsédante de *Barbare* tient en partie aux caractéristiques de sa syntaxe. Récurrences et parallélismes créent une cadence à la fois incantatoire, vigoureuse et au vol suspendu, charriée et aspirée par un refrain quasi-irréel et ambigu : « *Le pavillon*

Barbare signe l'impossibilité du langage, la fécondité du poème irrémédiablement étranger.

volcans et des grottes » ; volcan ; soleil rouge des régions polaires dont le reflet sur « *la soie des mers* » frémit tel un étendard. S. Sacchi¹ avance que ce qui est habituellement métaphore se révèle être chez Rimbaud une véritable métamorphose. Faisant se rencontrer le terrestre et le cosmique, l'originel et l'apocalyptique, *Barbare* est-il un poème érotique (« *le cœur terrestre éternellement carbonisé* » est vu par plusieurs critiques comme le sexe masculin dressé de désir et jetant « *les feux à la pluie du vent de diamants* » et les « *larmes blanches, bouillantes* »), politique, mythologique ou métaphysique ? Se place-t-il sous le signe de l'agonie, la jouissance, l'angoisse, l'horreur cauchemardesque, l'extase, le regret, la lassitude, la nostalgie ? Le mouvement est-il vertical ou cyclique ? Rimbaud célèbre-t-il ou raille-t-il l'héroïsme guerrier, la tradition, le primitivisme, le dogme chrétien de la crucifixion et de la résurrection, les paradis artificiels, les plaisirs de

en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas.) ». La saturation nominale de la syntaxe, le foisonnement de la ponctuation, les interjections porteuses d'oralité, l'usage de l'ellipse et de l'asyndète, la construction lacunaire et la rareté des verbes, créent une atmosphère inconnue dont la révolution des astres génère une mélodie de volupté et d'inquiétude. Hors-espace, hors-temps et hors-tout puisque tout cela n'est pas, une luxuriance sensorielle hallucinante achève de brouiller des repères déjà ivres. Le regard pénétré par d'immenses et mouvementés paysages riches de couleurs et de formes, l'ouïe traversée par les bruits des hommes, de l'âge et du déchaînement des éléments s'allie au toucher ; le dermique et le thermique fusionnant dans un crescendo délicieux et infernal où affluent les odeurs.

En quoi consisterait la barbarie rimbaldienne ? En une « *gourmandise de l'irréel* »², en une « *écriture*

1 Sergio Sacchi, *Études sur les 'Illuminations' de Rimbaud*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2002.

2 Jean-Pierre Richard, « *Rimbaud ou la poésie du devenir* » POÉSIE et PROFONDEUR, Seuil, 1955.

(brouillant) *non seulement le chemin du mot à la chose (...) mais encore le mot lui-même* » et faisant « *exister autant de mondes "barbares" que de critiques du poème* »³ ? Barbare : Du point de vue étymologique, cette onomatopée empruntée au grec *bárbaros* (étranger), désigne dans l'Antiquité la langue incompréhensible de l'étranger et l'impossibilité de communication qu'elle engendre. Au critère linguistique, les peuples et les époques ont tour à tour greffé des dimensions de conquête, de civilisation, de jugements de valeur et des critères de hiérarchie jusqu'à exprimer plus près de nous, par un usage essentiellement péjoratif, la terreur ou le dédain qu'inspire un autre.

« *Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage* », énonce Montaigne (*Les essais*). Chacun, sauf peut-être Rimbaud qui dans une lettre adressée à Georges Izambard et datée du 13 mai 1871, écrit : « *C'est faux de dire : je pense : on devrait dire on me pense. Pardon du jeu de mot. Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait.* » Le tout est barré et barbare dans *Barbare*, jusqu'au poète, jusqu'au lecteur. *Barbare* signe l'impossibilité du langage, la fécondité du poème irrémédiablement étranger. Une énième lecture suggérerait que le plus barbare d'entre toutes et tous est le je. Ainsi *Barbare* hypnotise par les déferlantes de miroitements que ses vers comme autant de glaces renvoient ; « *elles n'existent pas.* »

Ritta Baddoura

« *Barbare* », *Poésies, Une saison en enfer, Illuminations* d'Arthur Rimbaud, Gallimard

3 « *Conflits de lecture autour de 'Barbare'* : Rimbaud lu par Jean-Pierre Richard et Sergio Sacchi » d'Anne Brouillet, *FABULA* n° 3, 2007, URL : <http://www.fabula.org/lht/3/brouillet.html>

“ Les œuvres des grands architectes, bonnes ou mauvaises, sont le résultat d'une défaite, celle de faire de la ville une utopie de vie collective. Elles sont la preuve que personne ne pense l'urbanisme dans son ensemble. On perd le sens de l'histoire commune. ”

BEYROUTH, BASILICO ET LES BARBARES

Alexandre Medawar



Que reste-t-il quand il ne reste plus rien ? Ou plutôt, que reste-t-il quand on a oublié une grande partie de ce que l'on a vu, entendu et appris ? Que reste-t-il quand les personnes meurent, les choses disparaissent, sont ensevelies, détruites, remplacées, et que les événements se dissolvent dans la pénombre de l'histoire ? La mémoire et son corollaire collectif, la culture.

Mais qu'en est-il quand il s'agit d'une ville qui, dans la réalité de son bâti et dans les souvenirs de ses habitants, doit se raconter ? Qu'en est-il quand la barbarie s'acharne à réduire en miettes ce qui fait le sens de l'urbanité : ses lieux de rencontres et d'échanges, ses liaisons, ses quartiers vivants, ses signes tangibles – architecture, ponts, routes, places, monuments, etc. – et, surtout, les multiples réseaux qui lient les habitants dans cette communauté de vie ? Qu'en est-il quand, la ville, lieu de culture par essence, est prise en otage, violée, rasée et son passé enfoui (au mieux) ou arasé (au pire) ?

Beyrouth existe. Elle a une longue histoire. De la bourgade de moins de dix milles âmes en 1840 – le Beyrouth intra-muros devenu partie du centre-ville aujourd'hui –, on retrace sans peine son développement en hyper-centre puisque la capitale, à l'aube de la guerre civile, concentre à peu près la moitié

de la population du pays et dépasse aujourd'hui le million et demi d'habitants. Des textes, plus ou moins savants, des plans, des peintures, des gravures et des photographies – pour les périodes plus récentes – témoignent et cernent les multiples visages de Beyrouth ainsi que son développement dans le temps et dans l'espace.

Dans la mémoire vivante des plus âgés, il y a bien sûr le Beyrouth d'avant 1975, suivi du trou noir des quinze années de mainmise milicienne, puis le règne haririen de la « reconstruction » – période pendant laquelle on a certainement plus rasé d'immeubles au centre-ville que pendant toute la guerre civile –, avant d'arriver à la période actuelle où, dans un centre toujours en chantier, au milieu des quartiers « à caractère traditionnel » comme en banlieue, l'effacement du tissu urbain des périodes précédentes (ottomane, mandataire et moderne) s'accompagne de l'érection très en hauteur des nouveaux donjons de la réussite sociale, de la spéculation immobilière et de la densification urbaine. Sans compter que ces chantiers, avec la « nécessité » de créer des parkings en sous-sol, ont permis de mettre à jour de nombreux vestiges archéologiques, mémoire de la ville et objets culturels s'il en est, avant de les faire disparaître, à tout jamais, cette fois-ci.

Certes, Beyrouth, et son centre-ville en particulier, enjeu symbolique s'il en est, ne sont plus à une barbarie près. Celle de la guerre civile de 1975 à 1990 en est une parmi d'autres. On retiendra toutefois qu'à cette période, le centre historique ainsi qu'une large ligne de démarcation fut interdite d'accès aux habitants qui, pour beaucoup, perdirent aussi l'usage et la connaissance de l'autre moitié de la ville. Beyrouth centre-ville, *no man's land*, friche urbaine dévalisée, vandalisée, laissée au bon soin des rats et des miliciens, et sculptée par les balles et les obus pendant 15 ans, fut l'objet d'une fascination particulière dès les premiers jours de la cessation des combats. Que restait-il du centre-ville ? Que nous racontaient ces ruines du Beyrouth d'avant et des 15 ans de la barbarie libanaise ? Il fallait faire vite, avant que les affaires ne reprennent le dessus, que les pelles mécaniques n'effacent ce qui restait de la mémoire de la ville et de la mémoire de la guerre, enregistrer pour la postérité cette béance urbaine devenue jungle de béton et jardin sauvage, libérée de la présence humaine.

Dominique Eddé s'y est attelée. Historienne, écrivain et éditrice, elle lance en 1991 une mission de documentation et fait appel à six photographes : Gabriele Basilico, Josef Koudelka, René Burri, Raymond Depardon, Fouad Elkoury et Robert Frank. La direction artistique est assurée par Robert Delpire, célèbre éditeur et directeur du Centre national de la photographie à l'époque. 130 images issues de ce travail sont publiées en 1992 dans le livre *Beyrouth centre-ville* (éditions du Cyprès) qui ambitionne de sauvegarder des traces visuelles du centre-ville, suivant une volonté originale de patrimonialisation des ruines de la guerre. Dès sa sortie, l'ouvrage, unique en son genre, marque les esprits et fait débat : il a reçu l'aide financière de la Fondation Hariri - Solidere

n'existe pas et Hariri n'est pas au pouvoir à cette date - et se concentre sur le centre-ville, condition peu contraignante demandée par la Fondation pour assurer les fonds nécessaires au projet.

L'atmosphère de la place des Canons a particulièrement attiré les six photographes qui ont un peu délaissé certaines zones comme Wadi Abou Jamil, vite repeuplée après la cessation des hostilités. La Fondation a voulu privilégier les lieux physiques plutôt que les lieux occupés à l'époque par des réfugiés. Reste à savoir si des photographes comme Frank, Burri, Depardon et Elkoury, ont couvert d'autres quartiers moins représentés dans l'ouvrage. Leurs archives nous le diront peut-être un jour. Il n'en reste pas moins que le *Beyrouth centre-ville* des éditions du Cyprès (à ne pas confondre avec une publication homonyme de Raymond Depardon sortie en 2010 aux éditions Points) est une pierre angulaire de la mémoire de Beyrouth, témoin visuel essentiel de son histoire à un moment charnière. On s'étonne aussi de la rareté d'autres témoignages iconographiques sur le sujet, comme si une amnésie volontaire et collective avait frappé les esprits afin d'absoudre la barbarie de la guerre dans l'oubli. Et comme un malheur ne s'abat pas seul sur les matériaux mémoriels qui fondent la culture, une partie du stock de *Beyrouth centre-ville* part en fumée en 1992 dans un hangar dans lequel il était déposé. Cet incendie involontaire rend encore plus ardu le travail de mémoire. Le livre est une rareté qui se négocie aujourd'hui autour des 2000 dollars et qui l'exclut du champ de la connaissance des nouvelles générations, celles qui ont le plus besoin de savoir ce que leur parents ont subi et fait subir à leur ville.

Pour sa part, un des six photographes invités en 1991 a continué de travailler méthodiquement sur

Que reste-t-il quand les personnes meurent, les choses disparaissent, sont ensevelies, détruites, remplacées, et que les événements se dissolvent dans la pénombre de l'histoire ? La mémoire et son corollaire collectif, la culture.



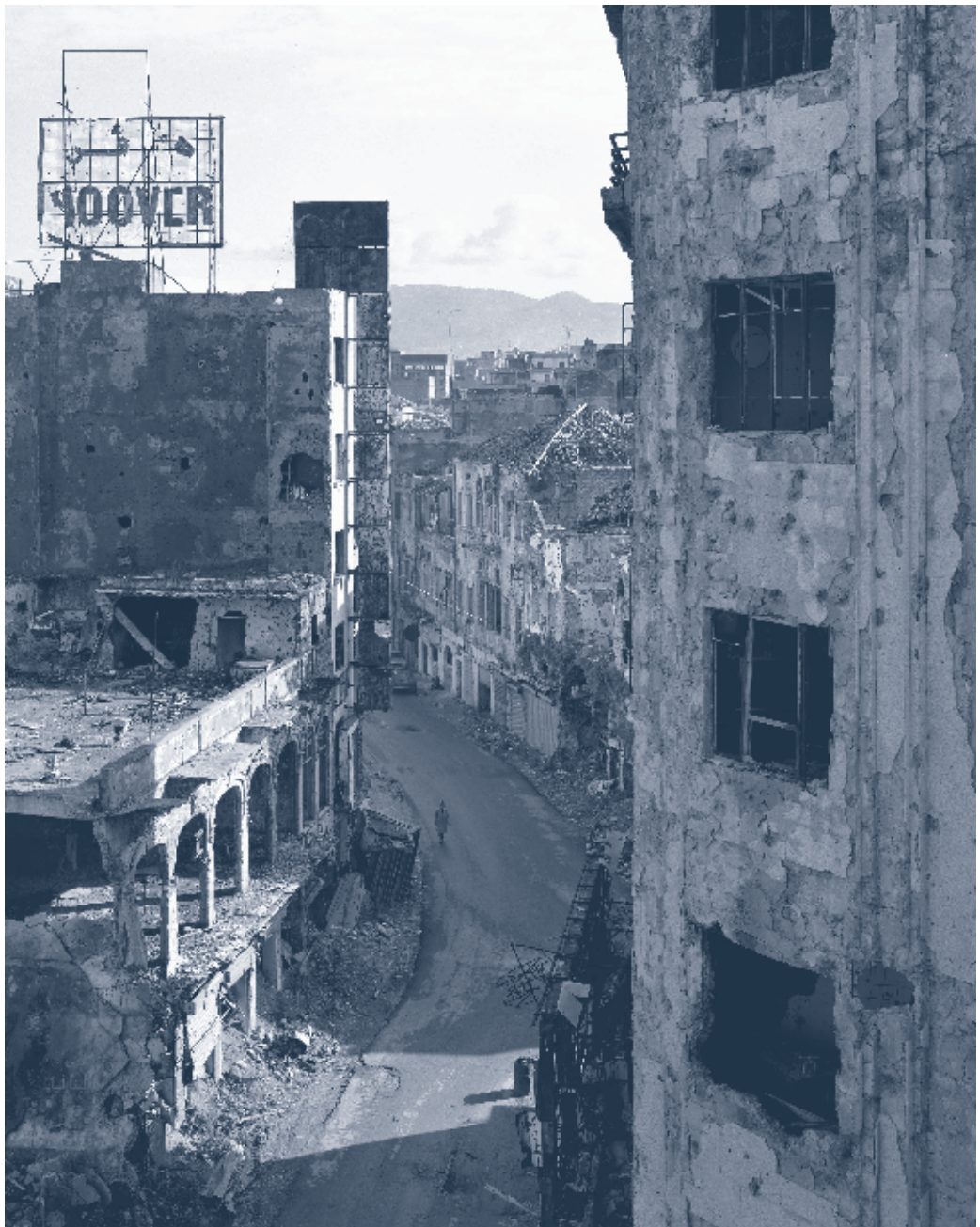
—
© Gabriele Basilico, 1991

la ville de Beyrouth et son centre. Gabriele Basilico (1944-2013), depuis le début des années 80, s'est forgé une réputation internationale par sa manière très particulière d'aborder l'image du paysage urbain. En empruntant autant à l'art qu'à l'architecture, ses photographies de Milan – sa ville natale –, Paris, Moscou, Istanbul, Rio de Janeiro, San Francisco, Shanghai ou Beyrouth, sont autant de portraits minutieux de métropoles dont les personnages principaux sont les bâtiments. Basilico, formé d'abord à l'architecture, scrute et se penche sur le paysage urbain « *comme le médecin sur son patient* », dit-il au *Monde* en 2006. L'espace bâti dont il fait le portrait laisse une impression d'étrange : sans présence humaine, figé, vide, mais pas abandonné. Ni les habitants, ni les véhicules ne semblent l'intéresser et ce sont les éléments du construit (bâtiments, routes, ponts) et de la topographie qui occupent le cadre de ses images.

La qualité et la pertinence architecturale de ses images pour la mission de 1991 ont retenu l'attention de Solidere (Société libanaise pour le développement et la reconstruction de Beyrouth) qui gère le développement du périmètre du centre-ville depuis 1994. Il revient donc sept ans plus tard pour travailler en toute liberté et publie *Beyrouth 1991 (2003)* aux éditions Le Point du Jour en 2003. Ses images sont accompagnées de textes de Francesco Bonami et Dominique Eddé. Y figurent ses images de la mission de 1991 suivies de prises de vue en vis-à-vis du centre-ville « reconstruit » faites en 2003. Ce travail de mémoire éloquent sera repris et amplifié dans le rapport annuel de Solidere publié en 2011 et intitulé *City in Layers*. Comme ses précédentes vues du centre de Beyrouth, celles de 2011 sont une fois de plus vides de vie, comme si le centre-ville, bien que « reconstruit » n'avait pas été repeuplé.

Le journal *Le Monde* nous rappelle, le jour de son décès le 13 février 2013, que Gabriele Basilico a fait le tableau des mégapoles modernes, qui, malgré leurs nuances, finissent par toutes se ressembler et sont dépourvues de tout *genius loci* à force d'être planifiées, construites et gérées selon les standards de l'économie globalisée. Il dira lui-même que « *les architectes et les décideurs sont incapables de gérer le développement urbain. De ville en ville, je constate l'ampleur du désastre. Les œuvres des grands architectes, bonnes ou mauvaises, sont le résultat d'une défaite, celle de faire de la ville une utopie de vie collective. Elles sont la preuve que personne ne pense l'urbanisme dans son ensemble. On perd le sens de l'histoire commune.* » N'est-ce pas là le constat d'un nouveau coup de boutoir contre la mémoire, l'histoire et la culture ? Car il faut se rendre à l'évidence, la monoculture des esprits a un autre nom : la barbarie.

Alexandre Medawar



© Gabriele Basilico, 1991

“ Que celui qui le veut
croie et que celui qui le
veut reste incrédule. ”

L'UN EST L'AUTRE

Kebir Ammi



Dernière parution:

UN GÉNIAL IMPOSTEUR, *Mercurie de France*, 2014

«*L'amour du prochain est notre destin intime* »
Gaston Bachelard.

En juillet 1860, à Damas, Abd el-Kader se lève et sauve une dizaine de milliers de personnes de la mort, à un moment où d'autres hommes, devenus fous, ont oublié cette insécable humanité qu'ils portaient en eux. Il prend la défense d'hommes qui ne partagent rien avec lui sinon l'essentiel : leur qualité d'homme.

Cette qualité n'a pas semblé suffisante à des foules chauffées à blanc qui ne rêvaient que d'en découdre avec des êtres qui leur ressemblaient, mais qui ne priaient pas comme eux. Ils ont oublié que « *la religion*, pour reprendre cette pensée de Pascal, *enseigne qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme* »¹.

Abd el-Kader prend des risques, il le sait, lorsqu'il se désolidarise de ceux qui parlent au nom de l'islam. Mais il parle au grand jour et rappelle que cet islam au nom duquel les foules déchainées se livrent à l'innommable n'est pas l'islam, que l'islam est une religion simple et fraternelle qui blâme en tout premier lieu l'exclusion.

¹ Pascal, *Pensées*, Flammarion, 1976

Qui est Abd el-Kader ?

Il s'est battu contre les armées françaises, qui ont envahi l'Algérie, avant de connaître la prison et de s'établir à Damas, la ville où Ibn Arabi, son maître, a choisi de vivre et de mourir au XIII^e siècle.

Pour Abd el-Kader, la créature de Dieu ne peut être un ennemi. Tout au plus, un adversaire sur le seul terrain des idées. Il écrit:

« *Tantôt tu me vois musulman/ Quel musulman : parfaitement sobre et pieux, humble et toujours suppliant/ Tantôt tu me vois courir vers les églises/ Serrer fort une ceinture sur mes reins/ Je dis "au nom du fils" après "au nom du père" et par l'Esprit/ L'Esprit sain : c'est là l'effet d'une quête et non d'une duperie !/ Tantôt dans les écoles juives tu me vois enseigner/ Je professe la Torah et leur montre le chemin.* »

Au cours de la guerre qu'il a livrée aux Français, il a de nombreuses fois proposé aux généraux de reprendre leurs armées et de repartir. Il répétait qu'ils seraient toujours les bienvenus s'ils venaient en hommes de paix.

Abd el-Kader n'est pas un homme du ressentiment, il n'est pas, pour reprendre les mots de Nietzsche,

de ce « royaume branlant de vengeance souterraine, inépuisable, insatiable »².

Le général Bugeaud a souvent raconté qu'il avait eu le sentiment, en voyant le jeune chef, d'être en face du Christ. Sa sérénité et son charisme l'avaient bouleversé.

Rien ne destinait Abd el-Kader au métier de défaire des hommes sur un champ de bataille. Il rêvait d'être poète et d'enseigner la philosophie. Il continuait de lire Aristote et les grands poètes, pendant les quinze ans où il a croisé le fer avec les soldats venus d'ailleurs. Il n'avait à cœur que de comprendre l'homme et de s'approcher de lui. De nombreux captifs français ont évoqué la bienveillance avec laquelle il les traitait.

« *Tout être est mon être* »³, écrit l'émir Abd el-Kader. Dans ses livres, comme dans sa vie de tous les jours, il s'employait à ne jamais abriter une once de haine à l'encontre de son prochain. Les êtres, disait-il, ont été créés pour se rejoindre par-delà leurs différences. « *Les contraires en moi sont unis ; en vérité c'est Moi qui suis l'un et le multiple* »,⁴ écrit-il.

C'est ce même homme qui répétait en tous lieux, mais à ses étudiants d'abord, réunis autour de lui, à Damas, qu'il ne saurait y avoir de contrainte en religion. Tout être choisit ce qu'il est et nul n'est habilité à le contraindre de vivre selon un modèle ou un autre.

2 Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Flammarion, 1996

3 Abd el-Kader, *Écrits spirituels*, trad. de M. Chodkiewicz, Seuil, 1982

4 Abd el-Kader, *Poèmes métaphysiques*, trad. de Charles André Gilis, Al-Bouraq, 1996

« *Que celui qui le veut croie et que celui qui le veut reste incrédule* », rappelle le verset 28, de la sourate XVIII.

Ibn Arabi, le Chaykh el-Akbar, n'était, lui non plus, qu'amour et respect pour son prochain. Il n'avait de cesse de répéter cette sagesse qui tient l'autre pour sacré.

Sept siècles plus tard, Hannah Arendt écrit, comme si elle traduisait la pensée intime d'Ibn Arabi :

« *L'absence d'autrui me prive d'existence.* »⁵

J'aime croire qu'il y a un fil – continu et invisible – entre Hannah Arendt et Ibn Arabi, l'auteur de *La religion de l'amour*, et que ce fil passe par l'émir Abd el-Kader. Relisons ce poème lumineux de l'émir Abd el-Kader :

« *Pour qui le veut le Coran/ Pour qui le veut livre discriminatoire/ Pour qui le veut la Torah/ Pour tel autre l'Évangile/ Pour qui le veut la mosquée où prier son seigneur/ Pour qui le veut synagogue/ Pour qui le veut cloche ou crucifix/ Pour qui le veut Kaaba dont on baise pieusement la pierre/ Pour qui le veut images/ Pour qui le veut idoles/ Pour qui le veut retraite ou vie solitaire/ Pour qui le veut guinguette où lutiner la biche.* »

Pourquoi n'a-t-on souvent retenu de cet homme qu'un simple héros de guerre qui a résisté aux armées de la France coloniale ? Est-ce le fait d'une simple ignorance ou un calcul politique délibéré ?

Abd el-Kader était un homme épris de paix qui parle encore pour nous. J'ajouterais qu'il n'est ni Algérien ni Maghrébin. Mais un homme tout court, qui nous grandit tous. Son œuvre montre, si besoin est, qu'une

5 Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique*, Seuil, 1995

créature de Dieu ne peut ni abriter un désir de violence et de brutalité ni être un ennemi à abattre. La créature de Dieu est sa préoccupation principale et le socle de son magistral *Kitab el-mawakif*⁶.

Des hommes de tous bords, imbus de barbarie, ont essayé de le récupérer pour légitimer leur action à Damas en 1860. Mais il n'a exercé le métier des armes – rappelons-le sans cesse – que pour empêcher des hommes de soumettre d'autres hommes et de leur confisquer leur terre.

C'est cet homme qu'on continue d'enfermer dans une posture de guerrier et qu'on représente, un sabre à la main, dans une sculpture, en plein cœur d'Alger. Il gagnerait à brandir un livre dans la main. Cela lui ressemblerait plus.

La mairie de Paris, croyant honorer sa mémoire, a baptisé une placette du nom d'Abd el-Kader, qui apparaît sur la plaque comme résistant et homme d'état. Aucun mot sur le philosophe et l'humaniste qu'il fut et qu'il continue d'être à travers son œuvre et cette action exemplaire, lorsqu'il a sauvé, au péril de sa vie, des êtres qui ne priaient pas comme lui.

Je me suis rendu, en 2009, dans le mausolée d'Ibn Arabi, à Damas. Je voulais me recueillir sur le tombeau du grand maître. Je n'ai pu taire mon émotion quand j'ai vu que le tombeau d'Abd el-Kader était toujours là, même si ses restes avaient été rapatriés en Algérie après l'indépendance. Je suis resté un long moment, dans le silence de ce modeste lieu, à méditer sur ce qui rend

sourds et aveugles les hommes de tous bords et les rend inaptes à vivre en bonne intelligence avec l'autre.

J'étais allé peu de temps avant, à Murcie, en Espagne. J'ai visité la somptueuse cathédrale et contemplé les plaines alentour, et les collines, où un homme méditait sans aucun doute, il y a plusieurs siècles. J'ai cherché en divers endroits de la ville des traces d'Ibn Arabi. Je me serais contenté de trouver un peu de son ombre sur un mur ou une pierre. J'ai dit qu'il était né là et qu'il avait vécu dans cette ville avant de se rendre en Orient. On a dû croire que j'étais fou. J'ai cessé mes recherches, contraint et forcé, car il fallait repartir, mais je me suis promis de revenir et de chercher encore. J'écrivais alors un roman, *Les vertus immorales*, j'y ai inclus la maison d'Ibn Arabi, je l'ai bâtie avec des mots, puisque je n'ai pu en retrouver les pierres.

Kebir Ammi

⁶ Abd el-Kader, *Kitab el-mawakif*, trad. de Michel Lagarde, Leiden, 2000-2001

“ Nous ne mangeons pas
pour vivre mais pour
pouvoir lire. ”

AVOIR DIX ANS SOUS LES BOMBES

Georgia Makhoul



Dernières parutions:

LES ABSENTS,
Rivages/L'Orient des Livres, 2014

LE GOÛT DE L'ORIENT,
Mercure de France, 2014

Dans l'avalanche d'images qui a déferlé sur nos écrans et envahi les pages de nos journaux en ce si tragique été 2014, il y a une photo sur laquelle je voudrais revenir. Ou plutôt une série de quatre photos qui ont été prises à Gaza, sans doute durant l'une de ces courtes trêves qui permettaient seulement aux habitants de revenir dans ce qui restait de leurs maisons, de leurs écoles, de leurs magasins, pour constater l'ampleur des destructions et sauver ce qu'il était encore possible de sauver, souvent très peu de choses : quelques vêtements, les jouets des enfants, des matelas et des couvertures, parfois quelques ustensiles de cuisine.

La petite doit avoir une dizaine d'années. Elle est habillée d'une tunique verte sur un pantalon rouge, ses cheveux noirs sont attachés en arrière et dégage l'ovale délicat et les traits fins de son visage. Sur la première photo, la silhouette gracile est penchée sur les ruines de ce qui, deux ou trois heures plus tôt, devait encore ressembler à une maison. On distingue à l'arrière-plan les restes d'un canapé, ou peut-être était-ce un lit. La petite cherche dans les décombres.

Sur la deuxième image, elle tient un livre par la tranche et elle le secoue. Les pages sont gondolées et pleines de poussière et c'est pour cela qu'elle le secoue, pour lui redonner sa forme de livre, pour que

les fragments de pierraille et de murs qui encombrant les pages retombent par terre et qu'elle puisse refermer la couverture protectrice.

Dans la troisième photo, la petite enserme dans son bras droit une pile de livres mais elle continue à chercher, et dans sa main gauche, il y en a encore un qu'elle vient d'extraire de sous un mur ou un plafond effondré. Ce livre-là est plus petit que les autres. Peut-être est-ce un carnet. Peut-être la petite tenait-elle son journal, peut-être y racontait-elle son amitié naissante avec l'une de ses camarades de classe, les taquineries de ses frères, la sévérité de son père. Peut-être disait-elle aussi qu'elle avait peur, qu'elle voulait connaître des pays où l'on va à l'école sans craindre le bruit des sirènes, où l'on se déplace sans attendre pendant des heures sous un soleil de plomb qu'un soldat vous autorise enfin à passer de l'autre côté de la rue. Ou pas. Des pays dont lui parlaient les livres.

Sur la quatrième photo, la petite fille s'en va les bras chargés. À l'arrière-plan il y a deux hommes qui poursuivent leur tâche, creusant dans les gravats, mettant dans des sacs ce qu'ils parviennent à sauver des ruines. Mais elle s'en va. Elle ne peut sans doute pas porter davantage que ces livres en pile dans ses bras. Ou peut-être est-ce parce que rien d'autre

ne compte pour elle que ce qu'elle emporte là, des livres gondolés et pleins de poussière, un carnet dans lequel elle a consigné ses pensées et des bribes de sa vie. On pourrait presque imaginer qu'elle sourit. Non pas un sourire franc qui s'étalerait sur son visage et en éclairerait les ombres. Mais une esquisse, peut-être un souffle, un infime contentement, le sentiment d'avoir accompli ce qui était pour elle, au milieu du désastre, le geste juste.

Cette petite fille qui ramasse des livres dans les ruines de sa maison m'a accompagnée tout l'été. Dix ans, l'âge où l'on plonge dans le bonheur de lire, où l'on se découvre une liberté nouvelle, parce que rien ni personne ne peut vous enlever cela, la vie qui s'élargit sur les pages d'un livre, les chemins qui s'inventent par-dessus les murs, les soldats et les barbelés. La petite fille aux bras chargés m'a rappelé les messages que m'envoyaient mes amis, depuis leurs abris sous les bombes de la guerre civile libanaise, me racontant les livres qu'ils lisaient à la lumière des bougies, les bonheurs qu'ils trouvaient entre les pages, la force que leur donnait la lecture, seul moyen d'échapper à la « dictée ». Car l'autre malheur de la guerre, c'est celui de vivre sous la dictée des bombes, des armes et des combattants qui imposent à tous leur tempo, leur mode de (sur)vie, leurs peurs, leurs haines.

La petite fille aux livres m'a aussi rappelé *L'énigme du retour* de Dany Laferrière, où il évoque la lettre d'un jeune étudiant, reçue après le passage d'un violent cyclone en Haïti. Dans cette lettre, l'étudiant demande que l'on fasse savoir aux gens de bonne volonté qui souhaitent envoyer de la nourriture aux sinistrés qu'il serait souhaitable que chaque sac de riz soit accompagné d'une caisse de livres car, écrivait-il, « nous ne mangeons pas pour vivre mais pour pouvoir lire ».

La petite fille gracile habillée de vert, penchée sur les décombres de sa maison, a trouvé du haut de ses dix ans, une si juste réponse à la folie et à l'effroi.

Georgia Makhoulouf

CULTURE ET BARBARIE: CE QU'ABEL EN AURAIT DIT

Percy Kemp



Dernières parutions:

HISTOIRES COURTES,
L'Orient des Livres, 2014

LE PRINCE,
Seuil, 2013

portrait par
©Jean-Luc Bertini

«Frontière : se dit d'un lieu où se termine une folie barbare et où commence une autre.»

El Roto, dans *El Pais*

Il m'a été demandé de parler de culture et de barbarie. J'ignore pourquoi. Car je ne suis ni un homme de culture ni un barbare. Mal placé que je suis donc pour parler de l'une comme de l'autre, je ferais mieux de les laisser parler pour elles-mêmes.

La culture d'abord. Cette notion est issue du mot latin *cultura*, qui renvoie tant au soin que l'on donne à la terre, qu'à l'attention que l'on donne à l'esprit. C'est évidemment cette dernière signification – à savoir, l'attention que l'on donne à l'esprit en le cultivant - qui nous intéresse ici. Les deux significations sont cependant liées, la deuxième dépendant largement de la première. Car la culture au sens où nous l'entendons n'aurait pu exister sans le surplus issu de la culture de la terre. En permettant à l'homme de se constituer des réserves alimentaires et d'accumuler des richesses, l'agriculture et l'élevage le libérèrent en effet de la nécessité qu'il avait eue de devoir trouver quotidiennement de quoi manger. Le temps libre ainsi dégagé put alors être mis par lui à profit pour cultiver son esprit. Il en découla un ensemble complexe de croyances, de représentations, de valeurs, de jugements, de sentiments et d'œuvres de l'esprit,

qu'on appelle une culture. Et cette culture, qui se nourrit évidemment des richesses matérielles produites par le groupe, sert à son tour le groupe, dont elle fonde l'identité et dont elle assure la cohésion et la reproduction à l'identique, contribuant ainsi à sa manière à préserver et à augmenter les richesses matérielles dont elle-même dépend.

Quant à la notion de barbarie, elle est issue de *bárbaros*, terme par lequel les Grecs anciens désignaient de façon méprisante tous ceux qui n'appartenaient pas à la culture hellénique et dont ils ne parvenaient pas à comprendre la langue. *Bárbaros* était en fait une onomatopée (bar bar) désignant toute personne dont le langage ressemblait pour les Grecs à du charabia. Et ce, indépendamment de son niveau de culture. Les Perses, par exemple, dont la civilisation était pourtant brillante, n'en étaient pas moins des barbares aux yeux des Grecs. Ce même terme de barbare fut par la suite utilisé par les Romains, partagés entre crainte et mépris, pour désigner les peuples se trouvant hors de l'imperium de Rome et de son autorité.

Je compris alors que, loin de décrire objectivement un comportement dénué de tout sentiment humain (comme dans l'expression « *un comportement barbare* »), la notion de barbarie renvoyait à une pure et simple altérité. Comme je compris qu'en pointant

Mais alors, si culture et barbarie n'étaient que deux facettes d'une même réalité, à quoi s'opposeraient-elles de concert ?

du doigt la barbarie chez l'Autre, la culture, entendue comme l'expression singulière de l'esprit d'un peuple, s'opposait, en tant que système de valeurs, à tout autre système similaire. Loin d'être antinomiques, les deux notions de culture et de barbarie m'apparurent alors comme complémentaires, la barbarie d'une culture donnée se manifestant dès lors qu'elle entraînait en confrontation avec une autre culture. D'où sans doute l'expression « *la fin justifie les moyens* » dont une culture use volontiers quand, « *au nom des intérêts supérieurs* » du groupe, elle entend justifier une action qui irait à l'encontre des valeurs que pourtant elle défend. J'en conclusais que culture et barbarie étaient aussi intimement liées l'une à l'autre que ne le seraient le Bien et le Mal, le Docteur Jekyll et Monsieur Hyde.

Mais alors, si culture et barbarie n'étaient que deux facettes d'une même réalité, à quoi s'opposeraient-elles de concert ? En vérité, dans la mesure où, comme je le faisais tantôt remarquer, un groupe social donné ne saurait produire une culture qu'à condition de produire en même temps l'excédent alimentaire et les richesses nécessaires pour l'entretenir (quitte, pour cela, à le faire au détriment d'autrui), c'est à l'état de nature, que culture et barbarie s'opposent. Et par état de nature j'entends celui-là qui caractérise tous ceux qui, à l'instar des chasseurs-cueilleurs d'antan, vivent exclusivement de ce que leur offre la nature, ne produisant aucun excédent et ne constituant pas plus des stocks pour les

convertir ensuite en capital politique, militaire, culturel ou financier, c'est-à-dire en pouvoir.

L'opposition entre culture et barbarie d'un côté, et état de nature de l'autre, ne date d'ailleurs pas d'hier. Elle remonte à ce jour lointain où Caïn, chez qui l'envie et l'avidité augmentaient au fur et à mesure que l'idée d'une raréfaction des ressources et des biens prenait possession de lui, tua son frère Abel, le chasseur-cueilleur, et, avec lui, l'innocence qui avait caractérisé le genre humain.

Percy Kemp

LA TRAHISON DES PAONS

Wajdi Mouawad



Dernières parutions:

ANIMA,
Leméac/Actes Sud, 2012

TEMPS,
Leméac/Actes Sud-Papiers, 2012

Regarder. Ouvrir les yeux et voir le monde. Il suffit de lever les paupières et le monde s'offre à nous. Oui. Mais pour éclore à la conscience et paraître au regard dans toute son ampleur, le relief d'un paysage exige le chevauchement de deux points de vue, saisis simultanément, l'un par l'œil droit, l'autre par l'œil gauche. Sans cette vision binoculaire, sans l'addition complémentaire d'au moins deux images d'un même objet, cette fuite vers l'ailleurs, cette percée dans le monde, cette trouée, cette échappée merveilleuse s'annule, et l'espace reste prisonnier d'une perception incapable d'en évaluer les multiples plans ni d'en apprécier les profondeurs.

Qui n'a qu'un œil solitaire serti au milieu du front, est englué dans une pénéplaine régie par les seules lois de la hauteur et de la largeur. Il est privé de perspective. Telle est la mauvaise fortune des cyclopes : captifs d'un point de vue inflexiblement central et mono axial, ils regardent le monde au singulier, impuissants à concevoir l'idée qu'il puisse y avoir plusieurs centres, plusieurs soleils, plusieurs clairières.

« *Chez les cyclopes, nommés Yeux Ronds, brutes sans foi ni lois, pas d'assemblée qui juge ou délibère ;*

au creux de sa caverne, chacun de ces monstres, sans s'occuper d'autrui, dicte sa loi. »¹

Incapables de désaxer leur œil, les cyclopes n'ont pas l'élégance des cathédrales et leur rosace de verre. Ils ne peuvent même pas figurer une telle élégance, ni rêver à son architecture. Comment le pourraient-ils ? Comment pourraient-ils comprendre ce qu'est une cathédrale ? Ce que peut être une rosace ? Ce qu'elle exige de lumière pour être offerte au regard ? Comment pourraient-ils imaginer que ces rosaces, avec leurs dentelles de granit et leurs verrières en fleur, ne sont lisibles qu'à la condition que l'on pénètre à l'intérieur du corps de pierre dont elles sont l'œil frontal ? Comment pourraient-ils conceptualiser une élévation semblable, eux, les mangeurs de chairs humaines, qui ne laissent pénétrer à l'intérieur de leur corps que des vies à détruire, des vies à dévorer ?

« *C'est là que notre monstre humain vivait seul, avec ses bêtes, béliers et moutons, ne fréquentant personne, toujours à l'écart et ne pensant qu'au crime. Ha ! Le monstre étonnant !* »²

¹ Homère, *L'Odyssée*

² *Ibid.*

Pénétrant dans l'ancre du cyclope, Ulysse et ses compagnons pénètrent à l'intérieur d'une grotte dont l'accès est protégé par un gigantesque rocher, s'ouvrant et se refermant telle une paupière de pierre sur une cavité où, solitaire, vit un monstre à l'œil solitaire. Un rocher, une paupière, une rosace brutale, opaque, d'où nul Mystère ne peut se déployer. Un tombeau.

« Puis, sur mes amis s'élançant, mains ouvertes, il en prend deux ensemble et, comme petits chiens, il les rompt contre terre : leurs cervelles coulant sur le sol, l'arrosaient : puis, membre à membre, ayant déchiré leurs corps, il en fait son souper ; entrailles, viandes, moelles et os, il ne laisse rien. Nous autres, en pleurant, tendions nos mains vers Zeus ! Voir cette œuvre d'horreur !... se sentir désarmé !... »³

C'est en effet un être atroce qu'Ulysse est contraint d'affronter. Enfermé à l'intérieur de la grotte, il doit renoncer à toute ruse qui consisterait à tuer le monstre : incapables, « même avec vingt-deux hauts fardiers à quatre roues », de faire bouger cette pierre qui bouche l'accès de la grotte, lui et ses compagnons se condamneraient à une mort lente et cruelle, emmurés à tout jamais avec le cadavre du cyclope. Ulysse choisit donc de lutter en usant, non pas de son épée, mais de cet ensemble de connaissances dont il a, en être civilisé, hérité, lui qui est né et a été élevé dans l'instruction de ses pères : la culture. Se présentant au monstre comme un homme se prénommant Personne, il l'enivre du meilleur vin, de ce nectar que ses ancêtres ont reçu des Dieux, il le prend au piège dionysien, au piège de la joie, de la fête et des grandes noces jusqu'à le faire sombrer dans un lourd sommeil dont il profite pour lui crever

l'œil à l'aide d'un tronc d'olivier taillé en pointe et durci à la braise. Hurlant, écumant, le cyclope ameute ses congénères, lesquels, de l'autre côté de la pierre, tentent de connaître la cause de ses peines. « *Qui me tue ?* », leur répond le cyclope, « *Personne ! C'est Personne qui me tue !* » Le jeu d'esprit, révélant à la fois l'intelligence d'Ulysse et la bêtise du cyclope, a aussi pour effet d'éloigner ses voisins, moqueurs : « *Si personne ne te tue alors, contre ton mal, nous ne pouvons rien.* » Aveugle, se voyant abandonné, le monstre découvre la solitude, lui qui se vantait n'avoir besoin ni des Dieux ni de ses semblables. Fou de colère, il dégage à tâtons la pierre de la grotte dans l'espoir d'attraper les marins au moment où ils tenteraient de fuir mais, ceux-là, profitant des moutons et béliers qui se pressent vers l'extérieur, parviennent à s'échapper.

Grâce à ce récit, Homère donne corps à cette idée qui veut que, contre la barbarie, il est sage de combattre en usant de moyens dont la finesse échappe à la barbarie. Contre l'opacité de la force, opposer la lumière de l'esprit, contre le cercle de pierre, opposer la rosace de verre, contre la certitude aveugle du dictateur, opposer la solidarité des ébranlés.

« La solidarité des ébranlés s'édifie dans la persécution et l'incertitude. C'est là son front silencieux, sans réclame et sans éclat même là où la force régnante cherche à s'en rendre maître par ses moyens. Elle ne craint pas l'impopularité mais au contraire lui lance un défi sans parole. Ce n'est pas en se soumettant aux critères de la quotidienneté et de ses promesses que l'humanité pourra atteindre le terrain de la paix. Celui qui trahit cette solidarité doit se rendre compte qu'il nourrit la guerre, qu'il est un embusqué qui à l'arrière vit du sang des autres. Les victimes du front des ébranlés soutiennent et renforcent cette conscience.

—
3 Ibid.

Amener tout ceux qui sont capables de comprendre, à ressentir en dedans d'eux-mêmes l'inconfort de leur position bien commode, voilà le sens qu'ont peut atteindre au-delà de ce sommet humain qu'est la résistance à la force, le dépassement de la force. »⁴

Comment, à la lecture de ce texte de Yan Patočka, écrit pendant le printemps de Prague au moment où les chars soviétiques étaient en train d'écraser tout espoir de liberté, ne pas songer à la Syrie, grotte à l'œil opaque où tout un peuple est, à son tour, la proie d'effroyables cyclopes ? Par leur brutalité et leur monstruosité, ces cyclopes-là n'ont rien à envier aux cyclopes homériques, leurs ancêtres, puisqu'ils en sont les descendants directs. Aussi abominables

centre du cadre, incapable de souffrir la moindre différence, la moindre dérive, la moindre opposition, le moindre décalage. Étouffant la moindre perspective, le moindre point de fuite, traquant les échappées belles et les trouées, nazisme, fascisme, franquisme et aujourd'hui Assadisme, ont œuvré et œuvrent toujours avec une violence inouïe pour que jamais, le moindre volume, ne puisse se déployer dans l'espace politique, artistique, scientifique et social ; tout volume fait surgir une profondeur que ces cyclopes sont incapables de percevoir. L'idée même d'un volume, c'est-à-dire d'un monde se dépliant en une multitude de points de vues, est, à leur œil solitaire, inadmissible, puisque tout volume induit une face cachée, un lieu secret, une ombre, une contradiction à la lumière

Contre l'opacité de la force, opposer la lumière de l'esprit, contre le cercle de pierre, opposer la rosace de verre, contre la certitude aveugle du dictateur, opposer la solidarité des ébranlés.

étaient-ils, cela fait longtemps qu'ils ont pris d'autres apparences que celles du monstre qu'Ulysse eut à affronter en son île. Ils ont appris, depuis, à connaître le Monde et à l'envahir, profitant des cloaques de l'Histoire, de l'addition des injustices et du chevauchement des violences dont les Hommes font preuve, pour ressurgir et poursuivre leur œuvre de destruction.

Le nazisme, comme cyclope, eut, pour œil unique, un homme unique, trou noir au front d'une Allemagne nazifiée incapable de se figurer autrement qu'au

omnipotente, omniprésente, omnipuissante qu'ils prétendent être. Projecteur permanent traquant la moindre différence, imposant par la force brute une vision défaite de profondeur, l'œil du cyclope c'est, hier comme aujourd'hui, l'œil du meurtre.

« Je songeais au moyen de nous arracher tous, mes compagnons et moi, aux prises de la mort, et, ruses et calculs, je mettais tout en œuvre : notre vie se jouait ; le désastre était proche... »

Alors est-ce d'avoir anticipé une telle bestialité que la nature n'a jamais permis l'apparition de créatures cyclopéennes ? Il est remarquable de constater que, si certaines espèces, comme *Astyanax mexicanus* ou

⁴ *Essais hérétiques*, Yan Patočka

“Je songeais au moyen
de nous arracher tous,
mes compagnons et moi,
aux prises de la mort, et,
ruses et calculs, je mettais
tout en œuvre : notre
vie se jouait ; le désastre
était proche...”

la sublime *Hydra magnipapillata*, sont des animaux sans yeux et que d'autres, telle *Argyroneta aquatica*, en possèdent huit, aucune espèce répertoriée n'est dotée que d'un seul œil. Même *Monoculus Oculus* ne peut être considéré comme une créature cyclopéenne au sens strict du terme, puisqu'elle n'est, tout

est toujours à reprendre tant la tentation cyclopéenne qui s'empare des humains dès lors qu'ils accèdent au pouvoir, exige d'être sans cesse combattue. Il n'y a qu'à voir. La défaite du fascisme et du nazisme ne mit pas fin aux dictatures et n'a nullement empêché la résurgence de nouveaux

Comment, à la lecture de ce texte de Yan Patočka, écrit pendant le printemps de Prague au moment où les chars soviétiques étaient en train d'écraser tout espoir de liberté, ne pas songer à la Syrie, grotte à l'œil opaque où tout un peuple est, à son tour, la proie d'effroyables cyclopes ?

entière, qu'un œil sans corps, portant, à l'intérieur d'elle-même, l'ensemble de son métabolisme. Même la merveilleuse daphnie, *Daphnia Magna*, ou puce d'eau, ne relève de la cyclopie, puisqu'un regard précis sur sa phylogénèse nous apprend que ce petit insecte, joie des poissons d'aquariums, a, malgré les apparences, bel et bien deux yeux qui ont, au fil de son évolution, fusionné. Les cyclopes sont, en ce sens, une impossibilité, une *homerie*, une forme cauchemardesque du pouvoir, une tentation constante dont l'humanité ne pourra jamais annuler le risque.

« Ah ! Cyclope ! Puissé-je t'ôter et le souffle et la vie et t'envoyer dans les demeures de l'Hadès, aussi vrai que ton œil ne sera pas guéri, même par le seigneur qui ébranle le sol ! »⁵

Si ce cri, lancé par Ulysse, a traversé le temps, il

cyclopes aux formes toujours plus complexes. Tels ces lymphomes qui, après avoir été détruits à la suite d'une chimiothérapie impitoyable, les dictatures réapparaissent, inaltérables et imputrescibles. Si, au fil du XX^e siècle, elles se sont affichées, frontalement, dans toute la brutalité de leur désir hégémonique, elles se font aujourd'hui plus invisibles. Elles se sont normalisées, lissées, condamnant dans les termes les plus durs les dictatures qui les ont précédées, et s'il est absolument vrai qu'elles n'en n'ont pas le caractère écrasant, destructeur, exterminateur, elles n'en demeurent pas moins mues par la même soif de pouvoir, nommant *crise* ou *dette* leur œil fixe et frontal, imposant leur temps, leur rythme et leur lois, affrontant, grâce à une bureaucratie financière et économique, ceux qui se dressent contre elles. Ces cyclopes nouveau genre ont ceci de pervers qu'ils s'adosent aujourd'hui à notre bien-être pour nous dévorer. L'usage qu'ils font de la planète, la capacité à rester sourds aux oracles que sont la fonte des glaces, la disparition des espèces animales et les transformations climatiques, donnent à penser

—
5 *Ibid.*

que ce n'est plus la maîtrise des sociétés humaines qu'ils ont en mire, mais la destruction de la Nature. Jadis, face aux cyclopes à l'œil unique, surgissaient les paons pour se jeter sur eux en nuées et les dévorer, lançant leurs cris enragés et moqueurs : ouvrant leurs éventails pour fêter leur victoire, ils faisaient voir, aux travers de leur plumage aux couleurs fauves, cinquante yeux préfigurant la multiplicité des points de vues politiques et esthétiques, cinquante yeux donnant leur beauté à l'oiseau démocratique. Il est permis alors, à mesure que se tissent les liens de plus en plus incestueux entre pouvoir, médias et argent, de craindre un temps où s'accomplirait l'alliance entre le cyclope et le paon, l'un imposant ses lois à travers la violence économique, l'autre surveillant, de ces cinquante yeux qui ne dorment jamais, et auxquels rien ne saurait échapper, la moindre résistance. « *Ils ont cinquante yeux mais ne regardent que d'un seul œil.* »⁶

S'ils devaient revivre leur odyssée, Ulysse et ses compagnons seraient aujourd'hui prisonniers d'un cyclope autrement plus rusé, à l'intérieur d'une grotte beaucoup plus sophistiquée, une grotte du dernier cri, dessinée par les plus grands architectes, défendue par les meilleurs avocats, adossée aux plus grandes institutions financières, soutenue par les banques les plus puissantes, en lien constant et direct avec le reste du monde grâce à ses propres satellites et à son propre réseau de télécommunication. Enfermés dans une telle grotte, Ulysse et ses compagnons pourraient, légitimement, avoir la conviction d'être abandonnés par les Dieux. Ne pouvant compter que sur eux-mêmes, gagnés par une colère noire née du sentiment d'injustice et d'impunité dont profitent ces monstres à l'œil unique, ils

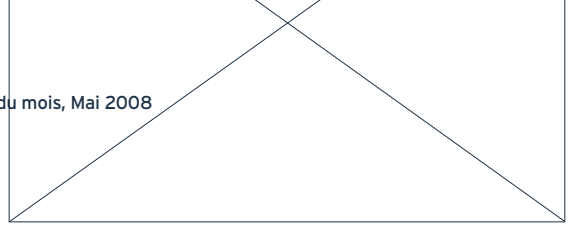
joindraient leurs appels aux appels de leurs semblables et, de Bucarest à Nairobi, de Bogota à Athènes, de Détroit à Alexandrie, de Kiev à Ramallah, de Bombay à Mexico, de Pékin à Homs et de Marseille à Djerba, ils entendraient monter cette clameur qui sonnerait comme un puissant appel à la révolte. « *Mais où sont donc les foudres de Zeus, où est le soleil flamboyant, si, à la vue de pareils crimes, ils restent sans agir dans l'ombre ?* »⁷

Wajdi Mouawad

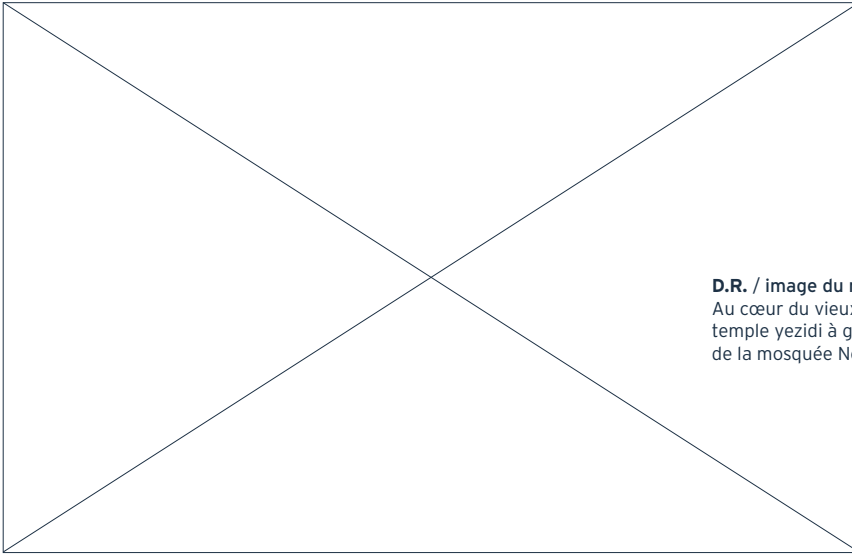
⁶ *Ibid.*

⁷ Sophocle, *Électre*

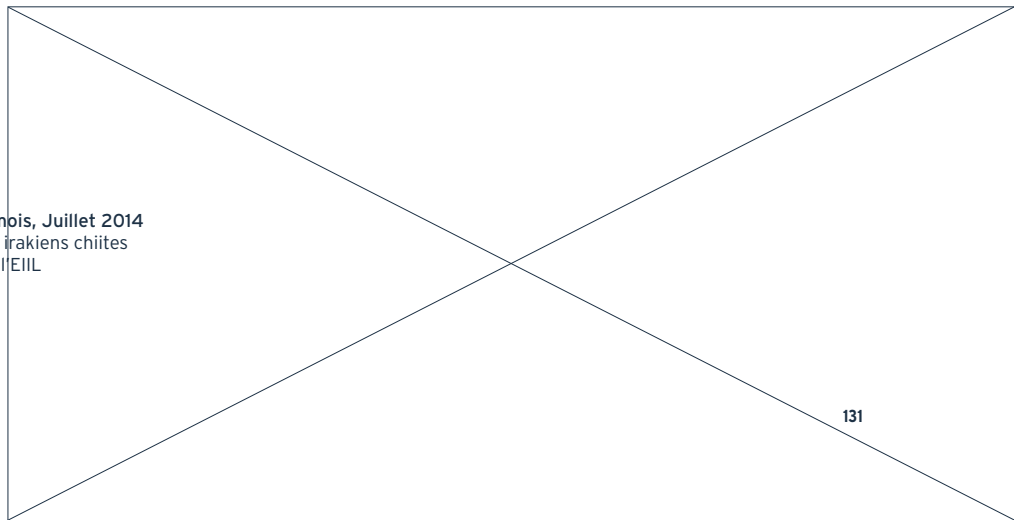
D.R. / image du mois, Mai 2008



D.R. / image du mois, Septembre 2014
Au cœur du vieux Mossoul en 1932, un temple yezidi à gauche face au minaret de la mosquée Nouri

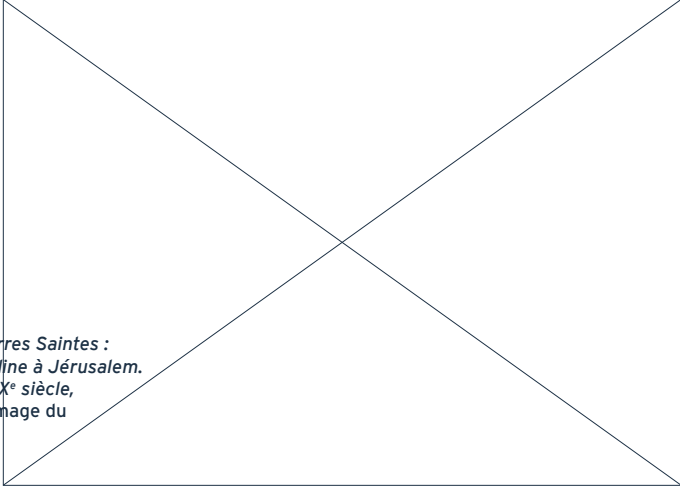


© **AFP** / image du mois, Juillet 2014
Massacre de soldats irakiens chiites par des miliciens de l'EIL









© **Claude Sui**, *En Terres Saintes :
De la Mecque et Médine à Jérusalem.*
Photographies du XIX^e siècle,
éditions Prestel. / image du
mois, Janvier 2009



© **Hassan Assafiri** / image du mois,
Septembre 2013



Fig.1-La Culture

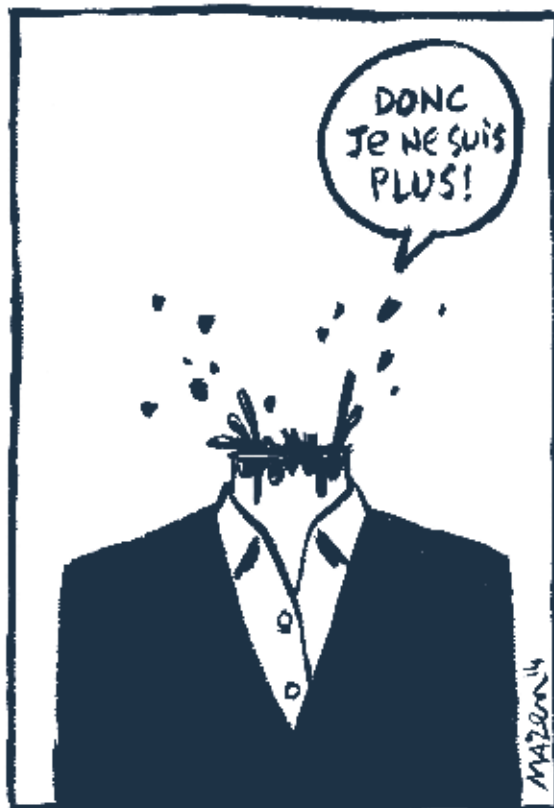


Fig.2-La Barbarie